MALADIES DES FEMMES.

CINQUIÈME PARTIE.

MALADIES DES FEMMES.

CINQUIÈME PARTIE.

MALADIES CHRONIQUES A LA CESSATION DES RÈGLES.

Par N. Chambon, ci-devant Médecin de la Faculté, de la Société de Médecine, Médecin de la Salpétrière, de Paris, premier Médecin des Armées, etc.

SECONDE ÉDITION,

Avec corrections et addition d'articles qui n'ont pas paru dans la précédente.

Atque utinam quietis temporibus, atque aliquo, si non saltem bono, at certo statu civitatis, hæc inter nos studia exercere possemus, quanquam tum quidem vel aliæ quæpiam rationes, honestas nobis et curas et actiones darent. Cicero, Epist. ad Varron. Acad. Quest. Lib. I.

Di Giacomo Bel

A PARIS,

Chez A. J. Dugour et Durand, Libraires, Rue et Hôtel Serpente.

AN VII.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

NICOLAS CHAMBON,

A SON AMI FAURE,

Médecin des Hôpitaux de Langres.

Le plus grand nombre des observations insérées dans cette dernière partie de mon ouvrage, vous appartiennent plus qu'à moi, mon ami : nous en avons recueilli quelques-unes ensemble; mais les détails que vous avez bien voulu m'adresser, depuis mon départ de Langres, offrent au lecteur les faits les plus extraordinaires et les plus

instructifs, sur les affections chroniques des femmes, à la cessation des règles.

Je suis donc redevable à votre amitié et à votre correspondance, des principes d'après lesquels j'ai rédigé cet écrit. Je vous en fais d'autant plus volontiers l'hommage, que vous avez une grande part dans ce qu'il contient d'intéressant : ce qui seroit défectueux ou erroné ne vient que de moi. Mais il auroit été plus instructif, si notre séparation n'eût pas mis fin à la continuation de nos recherches.

Quand je me rappelle que dans l'espace d'à peu près trois ans, nous avons réuni beaucoup de faits extrêmement importans, je suis toujours étonné que les médecins des grands hôpitaux passent presque toute leur vie sans publier quelque chose d'utile,

eux qui ont tant d'occasions d'observer ! Est-ce à la paresse ? est-ce au défaut de zèle ? est-ce à l'avarice qui les engage à parcourir sans relâche les rues immondes des grandes cités, qu'on doit attribuer le défaut de bonnes observations qu'ils pourroient nous donner ? Il est bien affligeant de ne rencontrer presque par-tout, dans les hommes qui se livrent par état aux sciences physiques essentiellement liées à la conservation de leurs semblables, que des manœuvres apathiques ou ignorans! mais aussi à combien de tracasseries et de tourmens doit s'attendre celui qui ose s'écarter de la route commune! La jalousie et l'intrigue le poursuivent sans cesse : il est en butte à tous les procédés révoltans des esprits étroits et bassement envieux. Peut-être que beaucoup d'hommes d'un vrai mérite

ont préféré leur tranquillité au bien public, et sur-tout à la réputation de savans, qu'on partage avec des gens sans talent..... Mais j'oublie, mon ami, que je ne dois ici vous entretenir que de mon attachement pour vous, et du plaisir que j'ai, en me ressouvenant que vous m'aimez autant que je dois vous chérir.

Paris, ce 25 frimaire, an 7.

DES MALADIES CHRONIQUES A LA CESSATION DES RÈGLES.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur l'état des femmes à la cessation des règles.

QUAND on considère ce qui se passe chez les femmes qui approchent du temps qu'on nomme *critique*, on observe les phénomènes suivans : chez quelques-unes, des sueurs fréquentes qui durent pendant plusieurs mois consécutifs, quelquefois un, deux, trois ans, et plus long temps : chez d'autres, des diarrhées rebelles, dont les remèdes ordinaires ne suspendent point le cours, et qui les épuisent au point de les rendre méconnoissables. On en voit qui sont attaquées de maladies inflammatoires; celles-ci de fièvres humorales; quelques autres de fièvre lente. Tantôt il y a gonflement dans

la région hypogastrique, avec une diversité d'accidens qui ne laissent aucun doute sur l'embarras des viscères de cette région : tantôt les hypocondres se tendent avec tous les symptômes de la mélancolie, affection qu'on rencontre plus particulièrement chez celles qui sont d'un tempérament billieux. Chez la plupart, l'empâtement de la matrice donne naissance aux hémorragies : la sympathie qui existe entre ce viscère et tous les autres, les fait participer au trouble qu'il éprouve ; d'où les palpitations fréquentes, la suffocation simple ou utérine, la gêne des poumons, les affections comateuses, et quelquefois même le dérangement total des facultés intellectuelles.

De l'embarras de la matrice naît le désordre de la circulation dans sa substance, et les organes environnans ; d'où l'obstruction de ce viscère, celle des ovaires, celle du mésentère, du foie, etc. ; d'où les infiltrations des extrémités et l'hydropisie. Le trouble qui dérange le cours régulier des humeurs, augmenté par l'irritation du système nerveux, chez les personnes d'une texture délicate et trop irritable, occasionne des stases ; d'où la fermentation des humeurs, et par suite, la cacochymie et la

cachexie, qui en est l'effet inséparable, quand on n'arrête pas les progrès de l'affection primitive.

Tels sont, en général, les phénomènes qu'on remarque chez les femmes qui sont sur le point de n'avoir plus l'écoulement des règles, ou chez lesquelles il ne subsiste plus. Pour prévenir les maux dont elles sont menacées, il est important de connoître la cause qui leur donne naissance. On y parviendra par un examen attentif des lois qui régissent la circulation dans les différentes époques de la vie, et en considérant les changemens dont ces mêmes lois sont susceptibles. Il est donc indispensable de comparer leurs effets entr'eux, pour en exposer les résultats. C'est la question que nous nous proposons de résoudre dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

De la pléthore, suite nécessaire de la cessation des menstrues, ou de leur défaut d'écoulement suffisant.

QUAND l'âge a donné plus de sécheresse à la fibre élémentaire, la circulation, dit Clifton Wintringham, ne peut avoir une activité semblable à celle qu'on lui connoît dans la jeunesse. On a la preuve de cette proposition dans la différence du mouvement des artères : leurs pulsations sont plus fortes; mais Tosetti observe qu'elles sont plus rares. En considérant ensuite la diversité du sang des enfans, comparé avec celui des adultes, on voit que chez les premiers il est plus dissous, ou mêlé dans une plus grande proportion de sérosité. La même différence se trouve dans deux personnes du même sexe et du même âge, mais d'une constitution inégale; c'est-à-dire, quand l'une des deux est d'un tempérament fort et robuste, et l'autre foible ou épuisée. On peut encore pousser la comparaison plus loin : si de deux hommes d'une constitution et d'âge égal, l'un conserve des habitudes

salutaires, tandis que l'autre se laisse abattre par l'oisiveté, s'énerve par les plaisirs, le sang du premier fournit un coagulum, qui nage dans une petite quantité de sérosité, tandis que celui du second n'est, comme l'a bien vu Boerhaave, qu'une sérosité rougeâtre, qui n'offre presque rien de solide à la vue. L'exercice opère donc sur les fluides un effet pareil à celui qui résulte d'une action plus forte, de la part de vaisseaux qui ont acquis plus de densité par le nombre des années.

D'après ce principe (et il est incontestable), le sang a plus d'épaississement chez une femme de quarante-cinq à cinquante ans, par conséquent, la circulation sera plus difficile que chez une femme de vingt-cinq à trente; car, en admettant même un diamètre toujours égal dans les orifices des vaisseaux qui laissent passer le liquide menstruel, le seul épaississement du liquide deviendra un obstacle à la régularité de cette évacuation.

Après avoir considéré l'état des liquides, dans l'âge où les femmes cessent d'avoir leurs règles, il est indispensable d'examiner l'influence des solides sur les dérangemens de cette évacuation. De la rigidité acquise

par l'âge, de la part de la fibre élémentaire, résulte nécessairement une plus grande fermeté dans la texture des parois des vaisseaux; d'où nouvel obstacle à la sortie du sang par les extrémités utérines. Comme les solides n'acquièrent cette rigidité que par la condensation de la lymphe unie à leur texture, les canaux deviennent plus épais; circonstance qui diminue leur diamètre intérieur. C'est par ce mécanisme, dit Santorini, qu'on explique comment une partie des vases du plus petit diamètre s'ossifient. Ainsi les fluides plus épais, les solides plus compacts et plus résistans, la diminution de leur diamètre intérieur, et l'ossification ou l'oblitération d'un grand nombre, sont les causes mécaniques qui apportent tant d'irrégularité dans les dernières menstrues, soit dans le temps de leur retour, soit dans la quantité de sang qui s'échappe à chaque révolution.

De ces causes naît un engorgement sanguin dans la substance de l'utérus et les parties environnantes, qui ne peuvent se débarrasser de la surcharge par une évacuation régulière : du défaut d'évacuation suffisante naît la pléthore générale qui se réunit à la pléthore locale. La première se prouve, selon Freind, par l'engourdis-

sement des extrémités, et souvent par celui de toute l'habitude du corps, les bâillemens involontaires qui annoncent l'embarras des poumons, les déchiremens des vaisseaux de ces viscères; d'où l'hœmopthisie; la difficulté de respirer, le tintement d'oreilles, la dureté de l'ouïe, les douleurs de tête, tantôt gravatives, tantôt lancinantes; la sensation de gonflement des yeux, comme si ces organes étoient gênés dans leurs orbites; l'affoiblissement de la vue, les étourdissemens, l'apoplexie sanguine, les congestions intérieures, les fièvres inflammatoires, le volume des veines, la rougeur de la peau, les hémorragies de toute espèce, la diminution de sentiment dans les doigts, l'engourdissement de ces parties et celui des bras; l'oppression dans les rêves, les songes effrayans, les suffocations, l'hystéricisme, etc. telles sont les marques certaines auxquelles on reconnoît la pléthore générale.

La locale se distingue par l'engourdissement des extrémités inférieures, le gonflement des jambes et des cuisses, la pesanteur de la matrice, sa sensibilité augmentée, son état douloureux au toucher, quelquefois une chaleur vive qui menace d'une inflammation prochaine, les tiraillemens dou-

loureux aux attaches de ce viscère, le gonflement de l'abdomen ; l'accroissement du volume de la matrice, la compression qu'elle exerce sur la vessie ; d'où les symptômes de la lésion des fonctions de ce dernier organe, une compression semblable sur le rectum ; d'où les hémorroïdes, etc. tels sont les signes non équivoques de la pléthore locale.

La curation de la pléthore chez les femmes dans le temps critique, présente deux indications : 1o. diminuer la surabondance des fluides, et 2°. l'épaississement qu'ils ont contracté On remplit la première en versant du sang ; mais ce n'est qu'avec prudence qu'on atteint le but qu'on s'étoit proposé. Je passerai sous silence l'abus qu'on en fait chaque jour à Paris et ailleurs. L'espèce de soulagement très-prompt que procurent les saignées, a trop enhardi les praticiens à les multiplier. Leur trop grande abondance occasionne un affaissement qui dispose les femmes à l'hydropisie, à la dissolution du sang, etc. Sans doute qu'un sujet gorgé de sang ne peut éviter les maux dont il est menacé que par une saignée ; mais je ne crois pas qu'il faille verser beaucoup de sang à-la-fois : car si l'on veut éviter l'affaissement et ses suites, il vaut mieux réitérer la saignée à quelque dis-

tance, et suivre la marche de la nature, qui débarrasse les femmes de la pléthore, par une évacuation périodique. Par cette méthode, les solides conserveront leur ton et leur élasticité, et l'on préviendra les maladies qui sont le produit de l'atonie inséparable des grandes évacuations. Cette proposition a été prouvée, en parlant des effets des hémorrhagies excessives.

Il existe un préjugé très-fâcheux sur la prétendue nécessité de saigner du pied les femmes qui sont au temps critique. J'ai fait connoître la pléthore locale de l'utérus à cette époque, et cette seule considération devroit détourner les praticiens de la saignée du pied. Il faut d'ailleurs considérer ce viscère comme étant dans une disposition marquée à l'inflammation (cette vérité sera exposée plus loin dans tout son jour). Or, en évacuant le sang par les extrémités inférieures, on en fait arriver une plus grande quantité sur l'utérus. C'est un fait confirmé par les observations que j'ai rapportées, en parlant des causes de l'inflammation de ce viscère : c'est aussi la doctrine des médecins qui ont examiné, avec le plus de soin, les effets de cette évacuation. Ils ont remarqué qu'elle déterminoit des hémorrhagies plus

rebelles, ou des engorgemens à la matrice, et souvent l'une et l'autre maladies chez la même personne. Il est donc constant que la saignée du bras est la seule admissible pour débarrasser la pléthore générale.

Les partisans du systême contraire prétendent que les douleurs de tête et les symptômes qui menacent d'affections comateuses se dissipent plus promptement par la saignée du pied. C'est une vérité qu'on ne leur conteste pas : mais la plénitude de la tête ne subsiste pas après les évacuations obtenues par les saignées du bras. Si les douleurs n'étoient pas complétement dissipées, il vaudroit mieux ouvrir les veines occipitales externes, ou y appliquer des sangsues pour dégager cette partie. Au reste, qu'on ne s'y trompe pas, l'embarras de la tête est souvent sympathique : quand la matrice ne souffre plus, la tête se débarrasse. Il est donc bien essentiel de s'assurer si les douleurs de cette région sont le produit de la pléthore ou de l'agacement des nerfs, avant que de déterminer l'application des moyens curatifs. Qu'on prenne garde aussi qu'un grand nombre de femmes ont la mauvaise habitude d'être couchées la tête très-basse. On leur prescrira de se coucher sur un plan incliné de manière

que la tête soit plus haute que le tronc ; par ce moyen, on empêchera que le sang ne se porte trop abondamment au cerveau.

Si l'on juge que l'évacuation du sang par le bras n'ait pas suffisamment dégagé l'utérus, on fera usage des sangsues aux grandes lèvres. C'est une méthode assurée pour dissiper la pléthore locale ; mais ce n'est qu'après avoir rendu la circulation facile par les saignées du bras, qu'on peut user de ce moyen : autrement il deviendroit une cause de surcharge sur la matrice, et, loin de la débarrasser, il favoriseroit son engorgement.

La seconde indication consiste à dissiper l'épaississement du sang : on y parvient par l'usage des alimens végétaux qui contiennent des sucs savonneux. Ceux qui abondent en eau de végétation, sont préférables à tous les autres, parce qu'ils portent plus de sérosité dans le sang. Les décoctions de pain étendues dans suffisante quantité d'eau, et rendues plus savoureuses par l'addition des corps sucrés, les fruits murs, les cerises de toute espèce, les figues, les oranges douces, les pommes, les poires, les prunes, les framboises, les groseilles, sont un aliment très-convenable. On aura égard, dans le choix, à la constitution du sujet, aux forces diges-

tives, au goût particulier. On donnera aussi les légumes que les anciens nommoient mous, *olera mollissima* ; tels que ceux qui ne contiennent qu'une petite quantité de substance nutritive étendue dans beaucoup d'eau ; de ce genre sont les melons, les concombres, les courges, l'arroche, les béteraves rouge et jaune, la bourrache, le choux rouge, les salsifis, le scorsonère, les chicorées, les épinards, la dent de lion, l'endive, les laitues, le pourpier, la barbe de bouc, etc. Parmi les farineux, l'avoine, le sarrasin, l'orge, le maïs, le millet, le seigle, sont les plus convenables ; on en fait des bouillies, des crêmes, des décoctions. On n'emploiéra, parmi les alimens tirés du règne animal, que les viandes blanches, comme le veau et le poulet ; le poisson d'eau douce, dont la chair est de facile digestion, et celui de mer, qui a les mêmes qualités.

A ces secours on joindra les eaux minérales, comme délayantes et fondantes ; on préférera les eaux gazeuses, les salines qui contiennent un peu d'alkali, les ferrugineuses, dans lesquelles le mars est dissous par l'acide crayeux. Les vitrioliques sont astringentes, et, par conséquent, augmenteroient trop la roideur de la fibre élémen-

taire; c'est un vice qu'on s'attache à combattre chez les femmes au temps critique.

La meilleure méthode pour dissiper la roideur de la fibre et celle des vaisseaux, est, sans contredit, l'emploi continué des bains. Les praticiens qui conseillent ceux d'eaux thermales, se sont aperçus que les malades en retiroient plus de succès que des bains domestiques; mais il n'est pas possible à toutes les femmes de faire des séjours dispendieux dans des lieux éloignés de leurs demeures. Celles-là sont réduites aux bains ordinaires, dont l'usage procure assez d'avantages pour ne devoir pas être négligé. Ceux qui conseillent les bains froids, *font au rebours de la raison.* L'eau froide dispose aux engorgemens inflammatoires; elle tend la fibre, elle épaissit le sang, etc. Ce sont autant de vices que les femmes âgées ont déjà contractés, ou auxquels elles ont une propension très-prochaine. Tout ce qui peut les développer leur est donc très-nuisible.

Les bains pris à un degré de chaleur trop considérable, sont plus promptement nuisibles que ceux qui pèchent par l'excès contraire. On sait qu'ils raréfient le sang; d'où la fausse pléthore et les accidens qui en dé-

rivent; ceux-ci se réunissent aux symptômes de la vraie pléthore, pour occasionner promptement des maladies graves. Le véritable degré de chaleur qui convient, est celui qui leur fait supporter le contact de l'eau sans éprouver de frisson durable. Il faut, pour rester dans le bain avec quelqu'utilité, sentir une fraîcheur qui, sans être incommode, exige cependant qu'on soit tranquille dans l'eau, pour ne pas éprouver la sensation désagréable que susciteroient les nouvelles couches de liquide trop souvent renouvelées sur la surface du corps.

Le défaut d'exercice de la part du plus grand nombre des femmes des cités, facilite la stase des liquides et favorise leur épaississement. Les promenades du matin et du soir pendant l'été, celles qu'on peut faire en hiver, quand le temps le permet, sont utiles. Le sommeil trop prolongé est aussi nuisible que le défaut d'exercice. Les femmes qui restent trop long-temps au lit, sont dans une espèce d'engourdissement à leur réveil; leurs mouvemens sont lents et difficiles, parce que le repos, aidé du sommeil, favorise la pléthore. D'ailleurs, à l'âge dont on parle, le besoin du sommeil n'est pas aussi urgent que dans la jeunesse; la nature le

fait assez connoître, puisque l'insomnie est une des incommodités de la vieillesse, et s'augmente progressivement avec les années. Je sais bien que ces principes ne sont pas du goût des femmes que le mot de *vieillesse* épouvante; mais je parle en ce moment aux hommes qui cultivent les sciences naturelles, et sur-tout la médecine. Les animaux qui dorment trop, ont le sang plus épais et plus abondant que les autres; état qu'il faut soigneusement prévenir dans la circonstance dont on examine les accidens.

Il est encore une conduite morale qui mérite quelqu'attention de la part des femmes, afin de prévenir les sollicitudes auxquelles quelques-unes s'abandonnent à cet âge. Si les années amenoient avec elles la raison, les femmes n'auroient pas besoin de conseils pour éviter les désagremens auxquels elles vont être assujetties. Quelques réflexions sur les changemens que subissent tous les êtres de la nature, leur apprendroient de bonne heure qu'elles sont destinées à souffrir cette commune loi; elles seroient donc plus persuadées de l'importance d'acquérir une amabilité qui ne consistât point dans la beauté. Celles qui font dépendre le bonheur de la conservation de leurs charmes,

ne peuvent pas se dissimuler que chaque jour diminue la foule des hommes frivoles, que les agrémens de la jeunesse avoient fixés près d'elles.

Une femme qui fit autrefois l'ornement des cercles par sa beauté, interroge en vain les yeux de ceux qui se rencontrent avec elle ; ils sont dirigés vers d'autres objets. Si les témoignages d'un froid respect lui sont conservés par usage, elle peut s'apercevoir que les cœurs, entraînés vers des beautés nouvelles, ne lui réservent que les égards d'une politesse forcée, aussi mortifiante pour celle qui la reçoit, qu'elle est gênante pour celui qui en donne des marques.

Cependant, si dans une assemblée nombreuse, composée par une jeunesse qui brille des charmes du bel âge, se présente une des femmes rares qui a pris plus de soin de cultiver son esprit et sa raison qu'à prolonger la durée incertaine de quelques attraits passagers, une autre sorte d'admiration attache les yeux sur elle; c'est celle d'une estime et d'une vénération sentie. Ce respect avoit sa source dans un charme toujours égal et toujours permanent, sa jouissance a été constante comme lui; elle étoit indépendante des caprices et de la fantaisie

taisie qui rend si souvent le prix de la beauté douteux entre la langueur d'une belle femme qui intéresse, et la vivacité de celle qui séduit ; prix presque toujours donné à celle qui est présente, après l'avoir ôté à celle qu'on ne voit plus ; prix dont la jouissance incertaine inquiète déjà celle qui le reçoit, quand il lui est accordé, dans la crainte de le voir passer à l'instant même en des mains étrangères. Et sans parler ici des chagrins dévorans qui ont quelquefois fait couler ses larmes, lorsque des hommes inconstans ont rompu les chaînes fragiles dont elle les avoit enveloppés, ni de ces trahisons funestes qui ont dévoilé des secrets qui devoient rester ensevelis dans l'ombre du silence, secrets dont le mystère éclairci a rendu la beauté tributaire de la perfidie et de l'opprobre, et en a fait l'instrument honteux d'un plaisir momentané; toutes ses jouissances ont été mêlées d'amertumes. Cependant un temps arrive où, abandonnée à elle-même, tout l'avertit que ses plaisirs ont cessé pour toujours; le souvenir cruel de leur perte entière, laisse un trouble dans son esprit que rien ne peut plus calmer. Devenue étrangère à ses amis qui ont formé d'autres liaisons, elle n'en reçoit plus que

des marques d'indifférence. Heureuse encore, si, parmi eux, il ne se rencontre pas de ces hommes méchans qui lui rappellent leur bonheur passé, pour lui reprocher sa foiblesse; exposée sans cesse aux traits piquans de la méchanceté, elle est encore accablée par les reproches de celles qui se préparent les mêmes regrets. Ne pouvant plus vivre dans un monde qu'elle déteste, la solitude ne lui offre point de ressource, parce qu'elle ne connoît pas la tranquillité dont on peut jouir loin du fracas du monde: abandonnée à une sombre mélancolie qui l'épuise, ses jours s'écoulent dans les funestes accès d'un chagrin qui la consume.

Celle qui a fait consister sa félicité dans des qualités plus véritables, n'a pas connu de vicissitudes qui aient pu altérer le repos de son cœur: toujours aimée et toujours plus digne de l'être, les liens qui attachoient à sa personne se sont resserrés par le temps, et se sont étendus sur un plus grand nombre d'amis. Le bonheur dont elle jouissoit a été partagé par tout ce qui l'entoure, et quand sa vieillesse ne lui permet plus de l'étendre au loin, on vient encore s'instruire auprès d'elle du chemin qui l'y a conduite. Jusque dans sa caducité, les hommages qu'on lui

offre sont sincères et flatteurs. Semblable à un grand peintre dont les productions ont fait l'admiration des connoisseurs, quand ses mains tremblantes n'animent plus la toile sous son pinceau, la jeunesse qui s'est élevée à l'aide de ses ouvrages, vient l'entretenir des monumens de sa gloire. Les préceptes du vieillard enflamment encore l'imagination de ses disciples; c'est un feu mourant qui jette des étincelles capables de former un foyer aussi ardent que le fut celui dont elles sont émanées.

Quoi qu'il en soit, que le chagrin ait des causes réelles ou imaginaires, dès qu'il se fait sentir, il porte un trouble universel dans les fonctions : il ne tarde pas à en rendre l'exécution difficile; quelquefois même il en occasionne la cessation. Son effet le plus naturel est de causer un spasme permanent qui détermine des contractions durables dans les vaisseaux capillaires des organes les plus sensibles; d'où les engorgemens locaux, les stases, les suffocations, l'altération des digestions; d'où la dépravation des liquides et toutes les maladies qui en sont la suite. La dissipation, le plaisir, la tranquillité de l'ame, sont donc bien nécessaires aux femmes, à l'époque dont on

parle. C'est un plaisir actif, une dissipation accompagnée de mouvement qui leur convient. C'est dans les fêtes champêtres qu'elles trouveront une dissipation utile, et qui écartera loin d'elles les maux dont elles sont menacées.

Il seroit difficile que les sécrétions fussent gênées chez les femmes, en suivant le modèle de conduite qui leur est tracé dans ce chapitre. Tout concourt à les favoriser. S'il en étoit quelques-unes qui semblassent éprouver quelques obstacles dans leurs actions, le médecin reconnoîtroit aux accidens qui résulteroient de cet embarras, les précautions et les moyens nécessaires pour faire cesser ce genre de lésion. Quant aux excrétions, elles exigent la plus grande attention : il est indispensable d'entretenir la liberté du ventre et de favoriser la circulation du sang dans cette capacité, pour prévenir les spasmes des viscères qui y sont contenus, et éviter les congestions qui en sont la suite ordinaire. Au reste, les personnes constamment nourries d'alimens humectans, ne sont pas, en général, exposées au trouble dont on parle.

L'excrétion des urines, par les raisons qu'on vient d'alléguer, sera presque toujours

facile. Si elle paroissoit éprouver quelque retardement ou quelque gêne, on joindroit au régime humectant les bains et les fomentations, avec des boissons adoucissantes et légèrement apéritives. Comme dans tous les temps de la vie, ces organes sont les plus propres à débarrasser le sang des parties les plus terrestres et des substances salines les plus disposées à s'unir entre elles; comme dans la cessation des règles, le sang est chargé d'une plus grande quantité de parties hétérogènes, puisque la matrice ne lui donne plus la facilité de les transmettre au-dehors, il est nécessaire que d'autres émonctoires suppléent à ce défaut, et les reins sont les organes qui sont plus particulièrement destinés à cette fonction; d'où il résulte que par toutes sortes de raisons, il est de la plus grande nécessité de faciliter leurs opérations. C'est peut-être à ce défaut d'attention dans la pratique, qu'on doit attribuer la plupart des affections errantes, goutteuses et rhumatismales, qui attaquent si fréquemment les femmes qui cessent de voir. On donnera dans la suite des détails plus étendus sur cet objet important.

CHAPITRE III.

De l'irrégularité des menstrues, et des hémorragies.

On apprend par ce qui précède, pourquoi le sang amassé dans l'utérus ne trouve pas un passage facile pour se répandre dans sa cavité, et continuer sa révolution menstruelle avec régularité. En connoissant les causes qui retardent sa marche, on conçoit pourquoi il stase dans les canaux qui devoient lui donner passage. Pendant qu'il est ainsi arrêté dans son cours, il s'accumule dans la matrice ; mais il arrive un temps où la résistance des vaisseaux est surpassée par l'effort du liquide : il franchit les obstacles qui s'opposoient à son issue, et alors il se répand avec profusion. Plus il a été retardé, plus les vases ont été dilatés par ce même liquide. Mais leur diamètre accru par la pléthore locale, les rend incapables de résister à l'impulsion de la colonne grossie, et toujours poussée par celle qui marche vers le même lieu. Toutes les causes d'impulsion se multiplient donc à-la-fois, tandis que les résistances éprou-

vent un décroissement sensible ; c'est ainsi que les premières parviennent à vaincre les autres. En effet, l'élasticité des vaisseaux a été affoiblie par une extension forcée qui a duré, chez quelques sujets, plusieurs mois sans interruption. C'est pourquoi au moment où le sang recommence à couler, il sort en abondance, et son écoulement n'est pas modéré par l'action des vases qui ont perdu en grande partie leur force tonique ; d'où il résulte qu'au lieu d'une simple évacuation menstruelle, il y a souvent hémorragie proportionnée au temps qui s'est écoulé depuis la dernière période des règles, à la constitution plus ou moins sanguine du sujet, etc.

Il n'est donc pas étonnant qu'un grand nombre de femmes paroissent très-affoiblies par la quantité de fluides qui s'est échappée; car le défaut de réaction des solides a non seulement laissé couler le sang qui formoit l'état pléthorique, mais il a été incapable d'arrêter l'écoulement au moment où cessoit cet état ; d'où il résulte que la perte sanguine a été prolongée par le vice même des canaux qui avoient retardé cette évacuation.

Une autre cause contribue à la prolongation de la perte ; la diminution d'irrita-

bilité rend les solides moins sensibles au contact du sang ; d'où il résulte qu'ils laissent écouler le liquide sans contracter leurs orifices, ou la contraction est trop foible pour s'opposer à son écoulement, tant que la colonne poussée au-dehors, conserve une certaine force d'impulsion. Si la chose se passoit autrement, la perte se borneroit à la quantité de fluides qui formoit la pléthore, et la santé n'en éprouveroit aucune altération; mais, après ces hémorragies, les femmes sont pâles, défaites, affoiblies, languissantes ; les jambes s'enflent, l'esthomac est incapable de digérer, les intestins se remplissent de flatuosités ; la tête est douloureuse, le visage bouffi ; il y a des tressaillemens dans les substances irritables, etc. Cet état d'anéantissement est prolongé en proportion de l'abondance de la perte. Cependant, chez un grand nombre de sujets, les fonctions reprennent quelque vigueur ; le sang redevient abondant, et la perte recommence après un temps qui correspond à la célérité ou à la lenteur du recouvrement des forces. Ainsi on voit des femmes avoir des hémorragies après cinq, six et huit mois, tandis que d'autres en ont très-fréquemment.

Pourquoi cette différence frappante ? Il me semble qu'indépendamment des raisons énoncées ci-dessus, il faut aussi chercher dans les vices que contractent les vases de l'utérus, le retour plus accéléré, et quelquefois la durée presque continuelle des pertes. Quand on a parlé précédemment des causes de la pléthore chez les femmes qui sont sur le point de perdre l'écoulement des menstrues, on a vu que l'utérus s'engorgeoit d'une très-grande quantité de sang : ce fait est prouvé par les symptômes qu'on a rapportés. Mais dans cette pléthore locale, il se passe un phénomène dont l'examen est nécessaire pour éclaircir la cause du mécanisme par lequel on explique la fréquence et la continuité des pertes chez quelques sujets. Il est d'observation qu'à l'approche du temps des menstrues, lorsque leur écoulement n'éprouve aucun retard, ni aucune sorte de difficulté, les sinus veineux de la matrice se gonflent considérablement. Ce fait, observé sur les cadavres de personnes qui ont péri de mort violente, dans les circonstances dont on parle, ne laisse aucun doute sur le gonflement énoncé. La même chose se passe dans la grossesse. Le même gonflement a lieu au temps de la

cessation des menstrues ; et comme il s'étend alors indistinctement à tous les vases de l'utérus, et que quelquefois sa durée est très-prolongée, tous ces vases restent atones, une grande partie d'eux deviennent variqueux. Comme ils ont perdu leur ressort, ils supportent une dilatation toujours croissante. Or, au moment où leurs extrémités s'ouvrent, le sang n'a plus de barrières qui s'opposent à son passage, et l'hémorragie devient continuelle. A ces causes il faut ajouter la rupture de quelques canaux, par l'excès de dilatation, chez les sujets qui ont la fibre grêle et tendre, et l'on aura réuni tous les cas qui donnent naissance aux hémorragies et au stillicidium dans le temps qu'on nomme critique.

Indépendamment des effets énoncés plus haut, comme suite nécessaire des pertes, il en est d'autres plus dangereux, c'est l'anéantissement presque total des fonctions chez quelques sujets. Ainsi, les leucophlegmaties, la dissolution des humeurs, la fièvre lente, le scorbut, et tous les genres de cachexie, sont un résultat fréquent des hémorragies réitérées, ou excessives par la quantité de liquide écoulé.

Le nom de *temps critique*, par lequel on

désigne généralement l'âge où les femmes sont sur le point de n'avoir plus de menstrues, fait assez connoître qu'on a dû remarquer fréquemment les grands accidens qui arrivent à cette époque de leur vie, et dont j'ai fait l'énumération dans ce chapitre et les précédens. Les hémorragies doivent être comptées au nombre des accidens redoutables, par les suites qui résultent de l'abondance du sang évacué, ou de la fréquence des récidives. Ce n'est guère au moment où la perte se manifeste, qu'on peut donner des secours utiles aux malades. Quelque tentative qu'on fasse, il est difficile de s'opposer à la prolongation de l'écoulement; il est aussi difficile de modérer l'abondance de la perte.

Quoi qu'il en soit, les principes curatifs que j'ai indiqués pour la curation des hémorragies chez les filles, sont applicables au cas présent. La méthode curative de la cause, a été ou non mise en usage, c'est-à-dire, qu'on a cherché à diminuer ou non la pléthore, avant le temps où la perte a paru : dans le premier cas, on se restreindra aux moyens capables de modérer et d'arrêter l'écoulement; dans le second, on débarrassera le systême vasculaire par une

saignée du bras, et l'on fera ensuite l'application des moyens dont j'ai donné l'énumération ailleurs.

CHAPITRE IV.

Des hémorragies avec obstruction de l'utérus.

Les complications qui se rencontrent avec les hémorragies, comme les obstructions de l'utérus, ont fait l'objet de quelques articles, en parlant de l'hémorragie chez les filles et chez les femmes attaquées de maladies chroniques à la suite des couches. J'ai prouvé qu'on ne pouvoit attendre la cessation de ces sortes de pertes, que de la curation des obstructions, ou d'une très-grande diminution de leur volume ; la même doctrine est applicable aux hémorragies qui surviennent dans le temps critique. Mais on remarque une grande différence dans l'action des remèdes appliqués à ces trois genres d'engorgemens. Chez les filles (on parle de celles qui sont jeunes), le sang, plus fluide, devient le véhicule naturel des médicamens fondans : ceux-ci agissent plus promptement sur la masse coagulée, parce qu'elle est

composée de matières moins tenaces, et qui n'ont pas acquis une solidité si grande que dans les deux circonstances suivantes. Les engorgemens laiteux résistent plus long-temps à l'action des remèdes, 1°. parce que la matière laiteuse acquiert une forte consistance en se coagulant, et une plus forte encore, si l'inflammation accompagne la formation de l'obstruction. Le degré d'inflammation est aussi une nouvelle cause de la solidité de la tumeur. Dans le temps critique, l'épaississement du sang, la vitalité des organes sensiblement affoiblie, leur irritabilité extrêmement diminuée, la perte d'une grande quantité de vaisseaux dont les cavités sont anéanties, sont les véritables causes de la solidité des obstructions et de la difficulté de les guérir. Il faut en convenir, il est rare qu'on puisse détruire cette maladie dans une femme âgée : c'est une vérité dont les preuves se tirent des réflexions qu'on vient de lire, et de l'affoiblissement extrême occasionné par les hémorragies, qui ne permet pas une continuation exacte de l'usage des fondans, et qui en rend d'ailleurs l'action si foible, qu'on ne peut pas s'en promettre un grand avantage.

Les *animistes* n'adoptent pas la doctrine qu'on a exposée ci-dessus, sur le mécanisme de la cessation des menstrues, et les maladies qui accompagnent cet état. Ils rejettent tout ce que nous avons avancé sur l'action des lois physiques, auxquelles nous attribuons les changemens qui arrivent dans les opérations de l'utérus : ils les font dépendre de l'influence de l'ame, qui, selon eux, développe ce même viscère dans l'âge de puberté, lui donne les facultés nécessaires pour concevoir, et le rend enfin inhabile à la génération dans un âge avancé, en flétrissant sa substance, et en le mettant à quelques égards dans un état de dessèchement. La cause de ces changemens réside, selon eux, dans la sensibilité de la matrice, sensibilité qu'ils confondent le plus souvent avec un agent qu'ils nomment *ame distributive*, à laquelle ils accordent cependant des facultés distinctes de la sensibilité. Ils pensent encore, qu'au moment où il ne se fait plus d'excrétion de semence, la matrice reste dans un état de stupeur qui ne permet plus l'écoulement des menstrues.

Pour donner quelque vraisemblance à ce systême, il auroit fallu établir l'existence des actions partielles de l'*ame distributive*,

et dans la question qui nous occupe, celle de la sécrétion de la semence chez les femmes, et enfin, de la cessation de cette fonction. Par les mêmes raisons, il auroit été indispensable de constater la cause de la sécrétion de la semence, désigner l'organe qui la sépare des autres liquides, faire connoître la nature de cette liqueur, et les raisons qui font cesser sa filtration. C'est ce qu'on n'a point fait. Au reste, nous admettons comme eux la sensibilité des organes : cet ouvrage présente à chaque page l'énumération des phénomènes qui dépendent de la sensibilité; mais elle n'y est pas considérée comme une faculté métaphysique, et comme une *ame distincte* dans chaque partie. Nous avons prouvé par un nombre infini d'observations, qu'elle est soumise aux agens qui nous environnent, comme toutes les autres facultés.

Quoi qu'il en soit, je ne terminerai pas ce chapitre sans donner un exemple de la persévérance des hémorragies avec obstruction de l'utérus : il mérite de trouver place ici. Une femme du faubourg St.-Germain (rue de Seine), âgée de quarante-huit ans, avoit la matrice obstruée, et particulièrement le col, devenu très-dur. Elle eut un

retard qui lui fit croire qu'elle pouvoit être grosse. Cependant dans l'incertitude, elle fit imprudemment quelques tentatives pour rappeler le cours des menstrues. Il sortit de la vulve un sang séreux, qui acquit une odeur fétide et une couleur pâle. Malgré l'usage des eaux minérales ferrugineuses, cet accident persista pendant trois mois. Après le rétablissement de sa santé, il se forma une pléthore, dont les effets se portèrent sur la poitrine, avec des étourdissemens qui firent tomber plusieurs fois cette femme, avec perte de connoissance. Elle me consulta à cette époque. Je lui prescrivis la saignée, qu'elle différa, malgré le danger inhérent à ce retardement. En effet, il survint une hémorragie utérine qui fit couler le sang en abondance. Je ne la calmai que par l'application du vinaigre et de la glace : mais il restoit à la région de l'utérus le sentiment d'un poids incommode.

Le lendemain, la malade se trouvant bien, mangea avec appétit, toucha du clavecin, se fatigua, malgré les observations de sa famille et de ses amis. Sur les six heures du soir, une perte plus foudroyante que celle de la veille, se déclara. Je l'arrêtai par les mêmes moyens. La malade n'avoit

plus

plus de pouls : elle avoit des mouvemens convulsifs ; les extrémités étoient froides. Il restoit un suintement assez abondant pour m'inquiéter sur son sort. Quoiqu'elle fût mieux le lendemain, le plus léger mouvement renouveloit l'hémorragie ; un vent qui s'échappoit du rectum, un besoin d'uriner, opéroit le même effet. En réfléchissant à l'état d'engorgement de l'utérus, je prévoyois que les vaisseaux ne pourroient pas se contracter assez librement pour s'opposer à l'issue du sang, soit qu'ils fussent rompus, soit qu'ils n'eussent souffert qu'une dilatation. Vers les dix heures du soir, la perte reparut. Malgré qu'elle fût moins abondante que celle des jours précédens, elle étoit encore plus alarmante, par rapport à la quantité de sang qui s'étoit écoulé. Je fis jeter plusieurs sceaux d'eau froide sur la malade, étendue au milieu de sa chambre. Je fis couvrir la poitrine et les extrémités, afin que le sang ne se portât pas en totalité au centre du corps. Le froid dissipoit instantanément la perte. Je fis des injections de vinaigre dans le vagin ; je le remplis de linges imbibés du même liquide. J'avois essayé inutilement d'introduire une sonde dans l'utérus pour y faire passer l'injection.

Cependant l'hémorragie se calma. Le vagin étoit rempli de gros caillots de sang qui gênoient la vessie, occasionnoient un tenesme fatigant, et de faux besoins d'uriner. Dès qu'on dégageoit quelques-uns de ces caillots, le sang s'échappoit avec abondance.

Il fallut laisser la malade dans cet état incommode, dont elle ne souffroit la continuité qu'avec la plus grande peine. Le lendemain, la vessie et le rectum étoient plus libres, parce que le sang amassé dans le vagin, étoit desséché, et par conséquent moins volumineux. Cet état dura plusieurs jours, sans écoulement. Les caillots sortoient du vagin par fragmens corrompus, répandant une grande infection. Il y avoit une fièvre lente. Je craignois que le sang corrompu dans l'utérus n'augmentât la fièvre. Je dégageois insensiblement celui qui s'étoit amassé dans le vagin.

A la suite de cette hémorragie, la malade eut des tiraillemens intolérables dans le trajet des nerfs occipitaux et ophtalmiques, avec élancemens dans les orbites, et des douleurs qui s'étendoient à tout le cuir chevelu ; le plus petit mouvement, un rire léger, un peu de toux occasionnoit des tourmens inex-

primables. On s'attachoit à réparer ses forces par des alimens doux. Elle mangeoit avec plaisir; mais elle éprouva un jour, un dégoût insurmontable, causé par l'infection d'une petite portion de sang sortie du vagin. L'infection étoit constante, mais plus tolérable, quand il ne s'échappoit rien de la vulve. La matrice étoit très-douloureuse au toucher. Peut-être que les injections de vinaigre avoient excité un commencement d'inflammation. C'étoit ainsi que je me rendois compte de l'état doulouroux de la matrice, mais bientôt je fus désabusé sur cette explication. Des contractions violentes de l'utérus, avec des souffrances proportionnées à ces contractions, expulsèrent un caillot de sang durci, solide, et aussi volumineux que la matrice dans l'état naturel. Son issue étoit suivie d'une nouvelle hémorragie. Cette opération spontanée se renouvela quatre fois, à trente-six à quarante-huit heures de distance l'une de l'autre, et chaque fois la malade étoit au point d'expirer. Ces caillots élastiques s'alongeoient au passage. J'observai facilement la sortie des derniers, car la matrice étoit si basse, que son orifice étoit très-rapproché du bord de la vulve.

Pourquoi les accidens se sont-ils renouvelés avec tant d'opiniâtreté chez cette personne? Il me semble qu'on en trouve la raison dans l'irritation et la douleur qu'occasionnoit la présence des caillots de sang dans la matrice et le vagin. En effet, leur séjour devenoit de plus en plus insupportable, et excitoit les contractions de l'utérus. Cependant leur présence étoit nécessaire pour empêcher l'épuisement absolu. Il falloit donc s'attacher à calmer l'irritation. Les observations qu'on avoit publiées sur les succès des préparations d'opium, dans les hémorragies, devoient me décider à y avoir recours, avec d'autant plus de raison, que l'irritation permanente étoit la cause qui faisoit renaître les contractions de l'utérus et, par suite, l'hémorragie.

CHAPITRE V.

Observations sur la rapidité avec laquelle les obstructions deviennent squirreuses au temps critique, et sur les causes qui les font promptement dégénérer en ulcères cancéreux.

J'AI déjà fait connoître la différence de curabilité des obstructions de la matrice, dans les divers âges de la vie. J'ai indiqué les causes générales de cette différence ; il ne me reste que quelques réflexions à faire sur cette matière, qui a été traitée ailleurs avec tous les détails dont elle est susceptible. En général, les tumeurs qui se manifestent dans la matrice à la cessation des règles, prennent un accroissement très-rapide, par rapport à la congestion sanguine, constamment subsistance de ce viscère. L'épaississement du sang contribue encore beaucoup à augmenter leur volume dans un temps très-limité ; car la portion de ce liquide, engagée dans les tuyaux d'un petit diamètre, se ferme à elle-même tout retour par les collatéraux. Ces tumeurs doivent donc acquérir

et acquièrent promptement une solidité qui les rapproche de l'état squirreux. Il est démontré par la théorie des obstructions que celles qui sont le produit d'un liquide épaissi avant que d'être coagulé dans ses vases, parviennent plus promptement à l'irrésolubilité : c'est ce qui arrive dans celles qui attaquent les femmes au temps critique. On vient d'en établir les causes dans ce chapitre et les précédens. Les mêmes effets s'observent dans les tumeurs des mammelles, qui acquièrent aussi une solidité extrême. En voici un exemple.

« Une religieuse, depuis quelque temps malade d'une difficulté de respirer, étoit menacée d'un cancer aux seins. Ses mammelles s'étoient durcies au point, qu'en les touchant, on croyoit toucher du bois ou du marbre. La peau de tous les environs de la poitrine étoit extrêmement tendue, et la malade mourut après avoir fait beaucoup de remèdes.

» Dans la dissection de son cadavre, j'observai qu'en faisant l'incision longitudinale sur le sternum, la peau qui étoit tendue se retira violemment à droite et à gauche, et laissa voir à découvert tout le sternum. Ayant séparé de la poitrine une

» des mammelles pour l'examiner, je la
» trouvai osseuse et si dure, que je ne pus
» la percer avec un instrument très-pointu.
» La peau qui la recouvroit y étoit adhé-
» rente, au point qu'elle ne put en être sé-
» parée par aucun moyen. Ayant coupé les
» cartilages des côtés, le sternum se releva
» avec violence, et il sortit rapidement par
» l'ouverture une grande quantité d'eau très-
» limpide, qui n'avoit ni mauvaise qualité,
» ni mauvaise odeur. » (*Observ. par Alard-Maurice Eggerdes.*)

L'expérience prouve aussi qu'un sang devenu acrimonieux donne aux congestions qu'il forme, une grande tendance à l'ulcération. Or, nous avons vu, par ce qui a été dit ci-devant, que le sang, chez les femmes âgées, comme chez toutes les personnes qui ont eu long-temps un écoulement quelconque, acquiert de l'acrimonie. Il excite, par cette raison, une fermentation sourde dans les tumeurs de l'utérus; d'où leur inflammation et leur ulcération. L'ulcère prend un caractère carcinomateux, parce qu'il a lieu dans une partie d'une grande sensibilité; par conséquent, l'inflammation est toujours accompagnée d'une irritation vive, qui fait contracter à la matière purulente un carac-

tère caustique ; d'où l'érosion constante des bords de l'ulcère, leur agacement, leur renversement, leur dureté, et tous les autres symptômes des supurations cancéreuses.

La matrice a perdu une grande partie de son irritabilité, l'inflammation doit y exister avec cette fermentation sourde dont on a déjà parlé ; d'où il suit que le défaut d'activité des vaisseaux sanguins les rend incapables d'opérer une suppuration prompte, et qui corresponde, comme dans les autres tumeurs inflammatoires, à l'étendue de la congestion. La quantité de vaisseaux lymphatiques qui entrent dans la structure de l'utérus sont une autre cause de la dégénérescence de son inflammation en ulcère cancéreux. Il est convenu, par tous les observateurs, que les organes qui filtrent le plus de sucs lymphatiques sont aussi ceux dont les suppurations sont les plus mauvaises ; car elles sont les plus lentes, et les liquides y contractent aussi une dégénérescence plus marquée. C'est pourquoi les tumeurs des glandes dégénèrent si fréquemment en carcinomes. L'observation prouve que les mêmes phénomènes ont lieu dans l'utérus et par les mêmes raisons. Telles sont les remarques que présente la nature des engorgemens de l'utérus

dans le temps critique, sans considérer la diversité des causes qui, comme dans tous les autres temps de la vie, ont contribué à leur donner naissance.

Il suit de ce qu'on vient de lire, que le pronostic est toujours fâcheux, non-seulement par la tendance qu'ont les tumeurs dont on parle, à dégénérer en cancers; mais encore par la rapidité avec laquelle elles prennent un accroissement considérable. Comme elles se forment souvent sans occasionner de lésions sensibles, ni de gêne remarquable, elles s'augmentent sans qu'on puisse soupçonner leur existence; et quand elles sont parvenues au point de se rendre reconnoissables par des douleurs, des tiraillemens aux lombes, aux cuisses, une pesanteur douloureuse dans la région épigastrique, une compression fatigante sur le rectum et la vessie, par leur volume manifeste, même à l'extérieur, en gonflant la région de l'utérus, il est souvent, dans ces temps, impossible de procurer le moindre soulagement aux malades, parce que les obstructions qu'on croit récentes, sont invétérées.

Ces principes sont applicables aux engorgemens anciens qu'on n'a pas pris soin de dissiper, et dont on a laissé prolonger la

durée jusqu'au temps critique. Ces derniers sont les plus fâcheux, par la raison qu'ils ont plus de densité, et qu'ils sont plus disposés à l'inflammation sourde qui leur fait contracter le caractère cancéreux.

Le caractère des tumeurs cancéreuses ou des ulcères carcinomateux varie infiniment dans les différens individus. J'ai vu des femmes avoir des tumeurs ulcérées profondément, sans éprouver de douleurs sensibles, ou n'en éprouver que dans les derniers mois de leur vie. C'est sur-tout parmi celles qui avoient des tumeurs laiteuses invétérées, que j'ai remarqué ce phénomène. Le tact même par lequel on s'assuroit de l'étendue de la tumeur, de ses inégalités, etc., ne leur causoit pas une sensation douloureuse. Il n'en est pas de même des engorgemens dégénérés en cancers, qui ont pour origine une congestion inflammatoire; ils acquièrent une sensibilité excessive; la plus légère pression est intolérable; ils sont accompagnés d'une chaleur vive, et presque d'un sentiment de cautérisation. Les malades n'ont de repos, ni le jour, ni la nuit; les médicamens narcotiques assoupissent à peine pour quelques momens leurs souffrances, à moins qu'on n'en administre des doses fortes,

qui déterminent la stupeur, rien ne diminue ce cruel supplice.

On pourroit regarder comme mixtes, les engorgemens qui se sont formés sourdement et avec lenteur, pendant les derniers temps de l'écoulement des menstrues chez les femmes pituiteuses et qui avoient des fleurs blanches abondantes. Ce genre de congestion est, comme les autres, susceptible de dégénérescence cancéreuse; mais il n'est pas accompagné de douleurs constantes. Les femmes se trompent assez souvent sur cet état, quand elles ont été sujettes à des coliques utérines, à chaque période menstruel. Comme l'écoulement qui a sa source dans l'ulcère, est presque toujours sanguinolent, elles attribuent aux variations des règles ce suintement fréquent. Tout concourt à les maintenir dans cette persuasion. Ce n'est que par l'examen de la matrice qu'on parvient à reconnoître leur maladie.

C'est parmi ces dernières qu'on observe souvent ce prétendu retour des règles, qui n'est autre chose que le produit d'une ulcération souvent indolente ou très-peu douloureuse. J'ai traité ailleurs cette question.

D'après ce qui a été dit de la pléthore en général, au temps critique, et de l'épais-

sissement des liquides, des changemens survenus dans la circulation, de l'oblitération d'une partie des vaisseaux, etc., on conçoit la formation des engorgemens, qui ont lieu dans les différens viscères du bas-ventre. Les mêmes causes en précipitent l'accroissement de la même manière, et par le même mécanisme qu'elles l'opèrent dans l'utérus. Mais ces considérations trouveront leur place dans l'examen des tumeurs, des ovaires, des ligamens larges, de leur hydropisie, etc.

Comme dans les deux sexes et à toutes les époques de la vie, le mésentère est fréquemment engorgé, on ne s'étonnera pas d'y rencontrer des obstructions à la cessation des règles. L'observation prouve que cette maladie est fréquente à l'époque de la révolution dont on parle. On les combat par les médicamens fondans, comme toutes les autres obstructions dont il sera question dans les chapitres ultérieurs.

CHAPITRE VI.

De la diarrhée, des sueurs et des hémorroïdes fluantes.

J'ai dit précédemment que les femmes, dans le temps critique, avoient des diarrhées et des sueurs long-temps continuées; elles ont pour cause la pléthore sanguine. Le mécanisme par lequel le sang surabondant se porte aux intestins dans le temps critique, est le même que celui qui le détermine vers les mêmes organes dans la gestation. Ce fait a été expliqué en parlant des maladies de la grossesse.

On sait, par l'observation, qu'une évacuation supprimée se remplace par une autre; c'est par cette raison que l'hœmophthisie, que l'écoulement hémorroïdal, etc. tiennent quelquefois lieu de la menstruation. On a donné de nombreux exemples de l'issue du sang menstruel par erreur de lieu, ou, comme disent les praticiens, par des organes étrangers à cette fonction, *per loca insueta*. On connoît par ces exemples comment la diarrhée ou les sueurs peuvent remplacer les règles.

Ce qu'on ne conçoit pas aussi facilement au premier abord, c'est la durée de ces évacuations remplaçantes (qu'on me permette cette expression). En effet, en partant du principe énoncé ci-dessus, savoir, qu'elles ont pour origine la pléthore générale, on objectera qu'elles subsistent après la diminution ou la cessation de la pléthore, et qu'elles persistent, en épuisant quelquefois les femmes, au point de les rendre phthisiques. Dans ce dernier cas, ajoutera-t-on, la cause ne subsistant plus, l'effet auroit dû cesser spontanément. On a vu par beaucoup d'exemples rapportés dans cet ouvrage, que la pléthore occasionne une dilatation manifeste dans les vases surchargés de liquides : on a vu aussi que cette dilatation les rendoit atones, ou diminuoit au moins sensiblement leur élasticité ; de cet état naît nécessairement une continuation prolongée des évacuations dont il est question dans ce chapitre. Mais ces phénomènes ne seroient pas suffisans pour prolonger, autant qu'on l'observe dans quelques circonstances, la diarrhée et les sueurs qui tiennent lieu des menstrues, s'il ne se joignoit pas une cause qui agît généralement sur le systême vasculaire pour opérer cet effet durable :

cette cause est l'irritation universelle qui résulte du dérangement actuel de la circulation abdominale.

L'irritation est assez démontrée par la multiplicité des accidens qui attaquent les femmes dans le temps critique ; on en a donné une idée sommaire dans un des chapitres précédens. Pour se convaincre de la vérité de la doctrine qu'on expose, il suffit de se rappeler quelles sont les nombreuses maladies qui ont leur source dans les défauts d'écoulement suffisant du sang menstruel ; on se souviendra que la diminution seule de cette évacuation chez les femmes même qui perdent le moins, est capable d'occasionner les plus grands désordres. Or, quand les menstrues cessent complétement de couler, ou quand la matrice resserrée sur elle-même oppose des difficultés au passage du sang, l'état de gêne dans lequel elle se trouve, se communique à toute l'habitude du corps par les symptômes les plus variés. Ces faits ne sont point contestés, parce que l'observation de chaque jour les remet sous les yeux des médecins. Il est donc démontré, par la considération de leur existence, que le trouble dont on a parlé plus haut, est la suite de la pléthore

sanguine; et comme ce trouble s'est emparé de viscères qu'on peut considérer comme étrangers à la matrice, il devient la cause d'accidens auxquels l'utérus n'a plus de part, parce qu'il fait naître des affections qui ne sont plus continuées par l'action des organes de la génération, mais qui sont le résultat de la lésion des autres viscères. C'est ainsi que l'irritation des intestins, quoiqu'elle doive sa naissance à la pléthore de la matrice, maintient la durée des évacuations alvines, par cela seul que les liquides ont été dirigés vers ces voies étrangères par une première impulsion qui ne subsiste plus. Dans l'hypothèse donnée, la diarrhée persiste, parce que la lésion des organes de la digestion, forme dans ces parties un centre auquel tendent les liquides, comme cela arrive dans tous les lieux où il existe une irritation qui subsiste par sa propre énergie.

Cette théorie est confirmée par l'existence des menstrues que j'ai nommées par erreur de lieu. On sait que chez quelques sujets, le sang, après avoir coulé pendant un temps par les canaux utérins, et avoir été détourné de sa route par des causes quelconques, se forme un nouveau passage et continue à s'y porter, quoique

quoique l'état de la matrice qui l'avoit dévié de son chemin, ne subsiste plus. La même chose s'observe dans différentes évacuations qui suivent des voies étrangères à celles qui leur avoient été assignées par la nature. Les exemples en sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler dans ce chapitre.

La doctrine qu'on vient d'établir est applicable aux hémorragies par les vaisseaux hémorroïdaux. J'en donnerai un exemple frappant dans la femme d'un conseiller au baillage de Langres, qui devint sourde et aveugle à la suite de ses pertes, et qui mourut du scorbut occasionné par les récidives multipliées et la violence de ces évacuations.

En général, la diarrhée et les sueurs des femmes qui cessent de voir, ne sont pas dangereuses; elles affoiblissent la santé quand elles sont excessives : si les fluides ne paroissent pas dégénérer, on n'a rien à craindre de leurs suites. Quand, au contraire, elles sont accompagnées d'une fièvre qui prend un caractère de *lente*, il y a lieu de craindre le marasme et la cachexie; aussi remarque-t-on que quelques personnes deviennent hydropiques, ou scorbutiques, ou périssent par l'effet même de la fièvre lente. Cepen-

dant, le plus ordinairement, après avoir supporté quelques mois ou des années entières, la gêne et la foiblesse qui accompagnent ces évacuations, les forces renaissent, et la santé prend une stabilité qu'elle n'avoit pas avant ce grand changement.

Les praticiens conseillent l'usage des purgatifs, pour détourner par les selles la matière des sueurs, et l'on ne remarque pas que cette méthode ait des inconvéniens, pourvu qu'on purge modérément les malades; car quand on emploie des purgatifs âcres, on fait succéder aux sueurs des diarrhées opiniâtres, qui se changent quelquefois en dyssenterie. Cette dernière affection est d'autant plus redoutable, qu'on appelle sur les intestins une grande quantité de liquides qui ont quelque acrimonie. Les intestins s'ulcèrent, et, dans cet état, la guérison est très-difficile, parce que la putridité se réunit à la dyssenterie. La méthode la plus sage consiste à modérer l'excès des sueurs par des purgatifs doux, afin d'éviter l'affaissement qui est l'effet des sueurs excessives, et la colliquation qui leur succède. On nourrit les femmes d'alimens de facile digestion, et en quantité modérée. Elles ne s'opposent point à ce qu'on en modère la

quantité, parce que la plupart n'ont presque point d'appétit.

La diarrhée se combat par les évacuans toniques, donnés à petite dose, non comme purgatifs, mais comme fortifians. Ils entraînent les humeurs en soutenant les forces des viscères abdominaux. On leur associe les absorbans, parce que dans les diarrhées occasionnées par une abondance de liquides qui se portent au bas-ventre, il se forme des glaires épaisses; d'où les douleurs ventrales et les coliques inséparables de cette affection. On prévient ces accidens par les absorbans. Ceux qui recommandent les préparations de mars dans la diarrhée dont on parle, en obtiennent assez promptement la cessation. Ils se louent beaucoup de la terminaison qu'ils apportent à une maladie, dont la durée fatigue et désole les malades. Ce procédé curatif est agréable aux femmes, qu'on délivre dans peu de temps d'un état incommode; mais il est suivi d'inconvéniens fâcheux, en ce qu'il ne restitue qu'une santé apparente, qui doit bientôt être exposée à de plus grands orages.

Pour donner à cette dernière proposition le caractère d'évidence nécessaire, afin de convaincre le lecteur de son importance,

examinons en peu de mots les principales causes des affections lentes qui se manifestent à la cessation des règles. Nous avons déjà prouvé qu'il y avoit une pléthore, suite du défaut d'évacuation menstruelle; cette seule considération suffiroit sans doute pour faire concevoir l'utilité des évacuations capables de dissiper la plénitude : l'observation des moyens que la nature emploie pour s'en débarrasser, fait assez connoître que la machine a besoin d'être délivrée de la surcharge qui l'accable. Ainsi, en supprimant trop promptement les évacuations spontanées, on conserve la pléthore; on donne même aux vaisseaux une nouvelle force dont l'effet immédiat est d'augmenter la sanguification; on rend donc la pléthore plus intense (si l'on peut parler ainsi); d'où les maladies inflammatoires qui en sont la suite presque nécessaire.

Cependant le sang, à l'époque dont nous parlons, paroît généralement avoir contracté quelque acrimonie. Cette vérité n'a point échappé aux physiciens de la Grèce, et tous les observateurs ont adopté une opinion confirmée par l'expérience de tous les siècles. Le seul dérangement d'une évacuation habituelle suffit pour donner aux liquides

une âcreté qu'ils n'avoient point avant ce changement dans l'ordre de la circulation ; d'où les maladies que les praticiens distinguent des autres par leur cause, en disant qu'elles doivent leur origine aux matières retenues, *à retentis*. C'est à cette même cause qu'ils attribuent la fréquence de la goutte, du rhumatisme, des engorgemens des glandes, etc. au temps critique. Quoi qu'il en soit, l'acrimonie réunie à la pléthore détermine des fièvres inflammatoires avec putridité, quelquefois même avec malignité, comme je l'ai observé sur un grand nombre de sujets, tant à la Salpétrière qu'ailleurs.

Il suit des réflexions qu'on vient de lire et de l'examen des faits, qu'il est dangereux et très-contraire à la saine doctrine, d'arrêter prématurément les évacuations que la nature employoit pour débarrasser la surcharge. On doit les considérer comme une crise prolongée qui non seulement expulse le superflu des liquides, mais donne aux fonctions destinées à conserver les sources de la vie, le temps nécessaire pour changer la nature des liquides, et leur faire perdre l'espèce d'altération qu'ils avoient acquise par l'effet immédiat de la gêne et du trouble résultans du dérangement des menstrues. Il

faut donc suivre la marche indiquée par 'observation, en favorisant la crise par les sueurs ou les intestins , et s'attacher seulement à prévenir l'épuisement qui naîtroit d'une perte trop abondante. C'est par ces raisons que j'ai indiqué les purgatifs toniques, plutôt comme corroborans que comme évacuans ; mais encore faut-il être très-modéré dans leur usage. Quant aux altérations qui peuvent se manifester dans les liquides, elles seront traitées d'après les signes qui les caractérisent. En général elles tiennent de la dégénérescence scorbutique, et se guérissent par l'usage des plantes anti - scorbutiques qui, d'ailleurs, sont indiquées dans la plupart des affections chroniques, et notamment dans celle dont on parle.

Hoffmann recommande expressément l'usage des eaux minérales, aux femmes parvenues au temps critique. Elles sont utiles dans la curation des sueurs et de la diarrhée, par les raisons exposées ci-dessus. Presque tous les médecins disent aux femmes qui cessent de voir, qu'il leur est indispensable de prendre beaucoup d'exercice. Cette maxime commune est peu applicable dans la circonstance où elles se trouvent; la plupart sont si foibles, que le moindre

mouvement leur est impossible. Un grand nombre est attaqué d'une fièvre qui a le caractère de lente. Les mouvemens les plus modérés les fatiguent. Il seroit bon qu'elles s'exerçassent, mais ce ne peut-être qu'en proportionnant les exercices à leur force actuelle. Ce qu'on doit leur prescrire de préférence, est le choix d'un air pur, parce que son action contribue beaucoup à ranimer les fonctions languissantes. Il est de la plus grande nécessité de placer dans un atmosphère salubre, les personnes sujettes aux affections hystériques, celles qui ont les poumons embarrassés par un spasme permanent, par des congestions catarrhales qui rendent la respiration difficile : et tous ces accidens sont fréquens dans le temps critique. Aussi, les femmes qui vivent dans des lieux élevés, sont-elles moins tourmentées par la révolution dont on fait l'histoire, que celles qui habitent des plaines humides ou des climats marécageux. On observe que, dans ce dernier cas, celles qui cessent de voir, sont souvent attaquées de scorbut ou d'hydropisie, suite de cachexie.

Par l'exemple cité dans ce chapitre, sur les dangers des écoulemens immodérés par les vaisseaux hémorroïdaux, on juge d'a-

vance la nécessité de prévenir l'engorgement sanguin de ces vaisseaux. On y parviendra, en pratiquant de temps en temps des saignées modérées, par lesquelles on évitera l'excès de la pléthore. Par conséquent, on diminuera la tendance avec laquelle le sang se porte à ces parties. Si l'on est contraint de prescrire des purgatifs, on s'abstiendra de donner les aloétiques et tous les résineux, parce qu'ils agacent les intestins, et particulièrement le rectum, et attirent sur cet organe, par l'irritation qu'ils lui font éprouver, une grande quantité de liquides.

CHAPITRE VII.

De l'embarras érotique de l'utérus.

Le sang qui engorge la matrice, dans le temps de la cessation des règles, ne cause pas toujours des désordres semblables à ceux dont j'ai donné l'histoire précédemment. Cependant, une sorte d'embarras dans la circulation cause très-souvent un trouble, qui s'annonce par des symptômes dont on n'a pas encore développé la théorie : c'est le desir violent, chez quelques personnes, des plaisirs de l'amour; desir que la ré-

flexion repousse quelquefois long-temps, mais dont l'empire est souvent au dessus de la raison, dans les sujets d'une constitution vigoureuse, et sur-tout chez les femmes qui ont été modérées dans leurs jouissances.

Cette maladie annonce une sorte de congestion dans les organes de la génération; elle y cause une irritation, d'abord légère et difficile à connoître, qui ramène dans le cœur cette sensibilité de laquelle on ne se défie point encore, qu'à cet âge peut-être une femme vertueuse prend souvent pour un sentiment d'amitié plus vif et plus empressé. Elle ne s'aperçoit pas qu'une passion tumultueuse s'allume, et va bientôt l'embraser d'un feu plus dévorant que celui dont elle a été enflammée à la fleur de ses ans. Cependant, le temps ouvre ses yeux sur le motif de ses préférences pour un objet plus chéri qu'elle ne l'avoit cru. Si son cœur s'est trompé dans le choix de celui qu'elle aime, elle est une seconde fois livrée aux chagrins d'un amour d'autant plus malheureux, que souvent sa raison le condamne, et qu'elle cherche en vain le moyen de le dissiper. L'ennui s'empare de son ame. Toujours attentive à réprimer des desirs qu'elle n'ose plus satisfaire, ses jours se

passent dans une douleur profonde qui devient la cause d'une multitude de maladies.

Je n'ai pas tracé, comme on le juge bien, le portrait de ces femmes hardies qui n'attendent pas que la nature se fasse entendre pour la satisfaire ; celles-là ne sont pas destinées à goûter une seconde fois les plaisirs d'une passion vive et peut-être plus délicieusement sentie que dans la jeunesse, puisqu'elle n'est pas accompagnée de la même fougue, et que souvent celui qui l'a fait naître, est plus digne de l'inspirer. Aussi tout en elles avertit qu'elles ne sont plus réservées aux délices de l'amour. Si elles comptent pour un bien les jouissances précoces et multipliées que le hasard et des goûts passagers leur ont procurées, qu'elles se souviennent que l'excès des plaisirs s'est gravé sur leur front en caractère de décrépitude.

La nature n'auroit-elle pas été injuste, si elle les avoit comblées long-temps des faveurs de l'amour, en leur laissant encore le pouvoir d'inspirer des passions constantes. Ces passions sont réservées aux femmes douces, tranquilles, modérées dans leurs goûts, qui réunissent aux graces touchantes d'une fraîcheur soutenue, cet

attachement tendre et assuré qui n'a point été l'effet d'un coup-d'œil séducteur, mais celui d'un choix que l'amitié avoit fait, et que l'amour s'empresse d'adopter ; c'est pour elles que ce dieu réserve encore ses bienfaits. Ce sont des fleurs qui se sont ouvertes sur le déclin d'un beau jour, et qui soutiennent, sans se flétrir, les ardeurs d'une chaleur nouvelle. Elles ne ressemblent point à celles qui exhalent de bonne heure un foible parfum, et qui sont déjà desséchées avant d'être entièrement épanouies. L'air qui environne les premières, s'impregne de leur douce odeur, et annonce au loin que la plante dont elle est émanée, fait le plus bel ornement du jardin qui l'a vue naître.

L'organisation des êtres animés, est régie par des lois qui n'ont pas voulu que le pouvoir de perpétuer leur espèce s'étendît au-delà des bornes du temps qui leur avoit été fixé. Si, à cette époque, elles les ont rendus inhabiles à la génération, elles auroient dû étouffer dans leur sein une passion que rien ne peut éteindre que la jouissance. C'est qu'il y a dans le cœur de chacun de ces êtres, une certaine proportion d'un feu céleste réparti dans chaque sexe, pour être

consumé dans leur approche. Ce seroit en vain qu'une femme s'efforceroit de résister à cette détermination ; le mobile puissant du plaisir est destiné à subjuguer ses sens, jusqu'à ce qu'elle ait satisfait au vœu de la nature. Si, par une résistance continuelle, elle parvient à contrarier un penchant auquel elle devoit s'abandonner, cette même nature la punit de son indocilité par une foule de maux inévitables ; souvent il l'anime d'une fureur qui lui étoit inconnue.

Les secours physiques que la médecine emploie, ne sont destinés qu'à favoriser et à perpétuer l'harmonie des fonctions ; mais quel est le médecin qui osera anéantir, par des moyens meurtriers, les restes d'une vie agitée par le grand trouble dont j'ai donné l'histoire ? Si des principes mal conçus, établis par un fanatisme aveugle, ont pu décider quelques personnes à les employer, qu'elles se souviennent un instant qu'ils sont meurtriers ; qu'elles interrogent ensuite la religion, elles apprendront s'il est permis d'enfoncer un glaive tranchant dans le sein de l'être souffrant, pour terminer sa douleur.

Quelques saignées modérées, des bains d'une température douce, des eaux minérales gazeuses, peuvent-elles éteindre le feu

qui consume les viscères ? Si ces moyens le calment un moment, c'est en le concentrant, mais il fait ensuite une explosion plus vive. Les boissons délétères, qui glacent les sens, ne peuvent pas être prescrites sans crime, puisqu'elles attaquent les sources de la vie. C'est par un traitement anti-phlogistique qu'il faut attaquer cette affection : elle a beaucoup d'analogie, dans ses causes, avec la suivante ; et, par cette raison, le même plan de curation lui convient.

CHAPITRE VIII.

De la congestion sanguine de l'utérus, avec les signes d'une inflammation prochaine.

DANS l'état où se trouve la matrice à la cessation des règles, il est fréquent d'observer les signes d'une inflammation qui est sur le point de se manifester, et qu'une cause très-légère peut accélérer avec tous les symptômes qui lui sont propres. Cependant quelques femmes sont long-temps incommodées de cet engouement sanguin, sans que les accidens de l'inflammation se développent dans toute leur force. A quelqu'âge qu'elles cessent de

voir, elles sont exposées à l'affection dont on parle. Hyppocrate assure que les billieuses y sont plus disposées que les autres. Cette vérité se conçoit par l'acrimonie particulière de leur sang, et à la plus grande irritabilité de leurs organes constamment agacés, et par conséquent plus susceptibles d'engorgemens inflammatoires.

Cet état se distingue par une augmentation de volume à la matrice; elle a un peu plus de consistance que dans l'ordre de la santé, quoiqu'on n'y remarque pas encore une dureté très-sensible. Ce que les malades ressentent le mieux, ce sont des pesanteurs douloureuses ou des tiraillemens qu'excitent promptement des exercices même modérés, ou les secousses des voitures un peu rudes. On peut comparer cette affection à la plénitude des poumons chez quelques jeunes gens d'un tempérament sanguin, et qui ont de la disposition aux maladies inflammatoires de ces viscères. Soit qu'ils en aient déjà été attaqués, soit qu'ils soient sur le point de l'être, les secousses leur occasionnent des douleurs avec un sentiment de déchirement dans la portion inférieure de la masse des poumons, à-peu-près comme si un liquide dense et très-pesant tendoit à briser

les vaisseaux dans lesquels il est contenu, en se précipitant, par sa pesanteur, dans la partie inférieure des lobes. Il y a, comme dans l'engouement de la matrice, une chaleur incommode et continuelle, qui s'étend à toute l'habitude du corps, qui se marque par la sécheresse de la peau, un tact brûlant et une disposition à la fièvre lente.

Quand l'engorgement de la matrice a persisté long-temps, la phlogose s'accroît avec les douleurs et les tiraillemens : pour peu que les malades s'échauffent, tous les symptômes de l'inflammation se développent. Cet état dure, chez quelques sujets, des mois et des années même, sans acquérir le caractère d'une inflammation intense ; chez d'autres, la cause la plus légère en apparence la détermine promptement. Cette différence d'issue dépend de la plus grande irritabilité des sujets, de la plus ou moins grande plénitude, de la sécheresse plus ou moins considérable du sang, et de l'action plus ou moins marquée des agens extérieurs sur cette ffecation primitive.

Dans le temps où j'écrivois, pour la première fois, ces réflexions, un de mes amis, feu Dufresnay, médecin de la faculté de Paris, me communiqua l'observation sui-

vante, que je rapporterai en passant les miennes sous silence ; car j'ai toujours préféré d'étayer mes principes par les faits des autres auteurs, afin de prévenir, autant qu'il est possible, les objections qu'on peut opposer à ma doctrine. « Une femme avoit, depuis » quelques années, consulté plusieurs médecins pour un engorgement sanguin à la matrice, qui n'a point occasionné d'inflammation décidée, mais qui, depuis ce temps, existe avec une disposition très-prochaine, à cette maladie. Je lui ai conseillé la saignée ; les consultans l'ont rejetée. On a employé tous les autres remèdes anti-phlogistiques ; ils ont été sans effet. Cependant, toujours souffrante et dépérissant, malgré qu'elle fût encore jeune (trente à trente-deux ans), elle ne savoit plus quel conseil suivre. Dans ces derniers temps, elle m'a demandé si je persistois toujours à lui conseiller la saignée ; je lui ai assuré que mon avis étoit encore appuyé sur des motifs plus déterminans que dans les temps précédens, tant à cause de l'irrégularité de ses règles, que par rapport à l'embarras de la poitrine, survenu depuis cette époque, et qui s'augmentoit depuis quelques mois. Sur ces nouveaux motifs, les consultans,

» sultans, qui l'avoient vue avec moi, se sont
» rendus à mes raisons. On lui a tiré trois
» fois du sang dans un espace de temps assez
» court, et les accidens qu'elle éprouvoit se
» sont dissipés. »

Cette observation montre la marche qu'on doit tenir dans la curation de la maladie dont on parle : mais j'ajouterai que, comme dans ces circonstances, les liquides sont épaissis et ne circulent qu'avec difficulté, il est indispensable de prendre les précautions convenables pour leur rendre la fluidité dont ils ont besoin. Ces moyens ont été indiqués dans le chapitre qui traite *du sang des menstrues avec défaut de sérosité.*

Il est encore une remarque essentielle qui ne doit pas être passée sous silence ; c'est que le gonflement qu'a éprouvé l'utérus, le dispose à se surcharger de nouveau d'un sang abondant, et à faire renaître les mêmes accidens. C'est donc par le choix des alimens et le régime approprié, qu'on prévient les récidives. Sans ces précautions, la matrice, qui continue à se surcharger de liquides, perd son action tonique. On ne la débarrasse plus de la pléthore, que par des saignées toujours multipliées. Celles-ci détruisent, à la longue, la constitution, en épuisant les forces, et dis-

posent ce viscère aux obstructions par atonie. Si l'on n'omet la saignée, les vaisseaux deviennent variqueux, par une dilatation trop long-temps soutenue; ils se rompent enfin; d'où les hémorragies les plus funestes. Il ne suffit donc pas d'avoir sauvé les femmes d'un premier accident, il faut encore éloigner les causes qui le feroient renaître. La méthode curative est amplement détaillée dans le chapitre cité ci-dessus.

CHAPITRE IX.

De la cachexie, suite des hémorragies, ou de l'abus des saignées.

Ce que j'ai dit de la cachexie dans les livres précédens, étoit relatif au mélange de l'humeur laiteuse avec le sang, et au dérangement qu'occasionnoit dans les fonctions le vice des liquides; celle dont je parle actuellement est la suite d'une foiblesse universelle qui tire son origine de la quantité de sang qui a été évacué par les saignées, ou qui a coulé dans les hémorragies. Les vaisseaux vides jusqu'à un certain point, n'ont plus qu'une

action insensible sur les restes des liquides contenus dans leur cavité. La circulation affoiblie n'assimile plus d'une manière convenable les molécules du sang : le nouveau chyle qui se mêle avec lui à chaque instant, ne lui est pas assez intimement uni pour composer un fluide bien élaboré. Les vases désemplis le laissent librement errer dans leur capacité ; les molécules presque isolées, emportées par un léger mouvement, sont exposées à une fermentation intestine qui les rend acrimonieuses : la sérosité, bientôt chargée de particules salines, achève de décomposer le reste de la masse. La pâleur universelle annonce que la sérosité étoit trop abondante, pendant que la partie colorante est presque détruite.

L'affaissement de la machine, l'impossibilité de soutenir le plus léger exercice, la pesanteur des membres et celle de tout le corps, le gonflement des extrémités, etc. indiquent la langueur des fonctions. Le dépérissement total succède à cet état. La stase de la sérosité occasionne l'hydropisie; l'acrimonie des fluides donne naissance au scorbut, etc.

Dans les premiers temps on nourrit les malades avec des alimens de digestion fa-

cile, qui puissent réparer les forces; il ne s'agit alors que de remplacer les liquides dissipés par la perte du sang. La fibre élémentaire n'a pas encore perdu son activité et son énergie; les vaisseaux forment le sang avec facilité.

Quand les solides sont affoiblis, aux nourritures d'un choix convenable, on ajoute les amers, les toniques, les préparations de mars, l'exercice, les promenades dans les campagnes où l'air est pur et élastique.

Quand la dégénérescence des liquides est manifeste, on fait usage des anti-scorbutiques, des apéritifs, etc. joints aux moyens que j'ai indiqués dans les deux cas précédens. Si le scorbut donne des marques de son existence, on fait le traitement de cette maladie.

CHAPITRE X.

De l'hydropisie, suite d'hémorragie.

L'HYDROPISIE, qui tire son origine de la stase des liquides et du défaut de circulation, résultant de l'inanition des vaisseaux après les grandes hémorragies, se reconnoît aisément dans sa cause par les signes commémoratifs. Celle-là a son siége dans les extrémités lors de son invasion; elle est précédée d'un gonflement œdémateux qui montre évidemment que la sérosité séjourne, faute d'action, dans le tissu cellulaire. Par la suite du temps elle s'amasse en assez grande quantité pour infiltrer toutes les toiles celluleuses; il y a alors leucophlegmatie ou anasarque. La sérosité, en séjournant dans les parties qu'elle imbibe et qu'elle pénètre, devient acrimonieuse, diminue encore le ton des solides, et donne naissance à la cachexie: ces deux maladies, comme on le voit, peuvent être réciproquement cause l'une de l'autre.

Dans son commencement, l'hydropisie se guérit par les remèdes toniques auxquels

on mêle de légers diaphorétiques : ainsi les décoctions amères, unies aux infusions des plantes crucifères ou odorantes, sont les moyens les plus convenables. A cette époque, les frictions sèches, l'exercice, etc. favorisent encore l'expulsion de l'eau épanchée dans le tissu cellulaire. J'ai observé, chez les personnes d'une constitution foible et d'un tempérament phlegmatique, de très-bons effets des frictions faites de la manière suivante :

On fait des fomentations avec l'huile d'olive, ou plutôt des frictions avec la main trempée dans l'huile d'olive ; on les continue jusqu'à ce que la main soit séchée ; on la trempe de nouveau dans l'huile, et on continue ainsi cette opération pendant plus d'une demi-heure ; on la réitère deux à trois fois par jour. Cette méthode réveille l'action des reins engourdis par la foiblesse, donne un peu de mouvement à la sérosité, et facilite le cours des urines au point que j'ai vu plusieurs personnes guéries par cette méthode dans l'espace de sept à huit jours.

Je ne condamne pas l'usage des purgatifs amers ; ils remplissent très-bien les indications de cette maladie ; on peut même leur unir des hydragogues actifs, pourvu qu'on

les corrige par d'autres substances comme dans la formule suivante.

Prenez de racine d'iris, à fleur rouge, une once et demie; de séné, demi-once; de soldanelle, d'hélénium, d'impératoire, d'écorce moyenne de sureau, de rhubarbe, demi-once; de gentiane, d'aristoloche ronde, de petit chêne, d'yvette, de cannelle, d'écorce de citron, de sommités d'absinthe, de chaque, trois gros.

Broyez le tout, et versez par-dessus six pintes de bon vin; laissez le tout en digestion sur des cendres chaudes, pendant quarante-huit heures; passez la liqueur; gardez-la pour l'usage, dans un vase bien bouché. Vous en ferez prendre quatre onces tous les jours à la malade : si la dose paroît trop forte pour son tempérament, diminuez-la d'un quart ou d'un tiers.

On peut faire des pilules avec l'extrait d'ésule, d'ellébore, de gentiane et de rhubarbe, en ajoutat un sirop convenable, etc.; mais il faut toujours prendre la précaution de rendre les amers dominans parmi ces purgatifs, par rapport à la foiblesse de la fibre et à l'inertie générale.

Par la même raison, on y ajoutera les préparations de mars.

CHAPITRE XI.

De l'hydropisie, suite d'obstructions.

Si la compression que forme le volume de la matrice ou des autres viscères obstrués par une humeur quelconque, gênoit assez la circulation pour faire staser la sérosité dans le tissu cellulaire, on ne pourra guérir l'hydropisie qu'en fondant les engorgemens. Quelquefois cependant la collection d'eau est si considérable, qu'on ne peut pas tarder davantage à l'évacuer. Dans ce cas, il est bon de mêler ensemble des remèdes évacuans et fondans, pour travailler à la guérison des deux maladies à la fois.

Quoique j'aie dit ailleurs que les évacuans étoient souvent dangereux dans la cure des obstructions, il est essentiel de remarquer que, dans cette circonstance, la sérosité qui est épanchée dans le bas-ventre, abreuve les obstructions et prévient leur endurcissement, qui a toujours lieu après l'usage des purgatifs violens. On prendra la marche suivante : on purgera les malades avec la racine d'eupatoire d'Avicenne, et la

rhubarbe, le séné et l'iris commun, à la dose de deux gros, racines de cabaret et d'épithime, un gros, infusés dans six onces d'eau; passez et dissolvez dans l'infusion, deux gros de sel d'Ebshom; ajoutez deux onces de sirop de fleurs de pêcher, pour une potion. Ensuite on prescrira aux malades, la gomme ammoniaque, à la dose d'une once, dissoute dans le vinaigre; de suc de réglisse, quatre scrupules; poudre de soldanelle, une dragme; de cannelle, un demi-gros; de poudre de diacurcuma, un scrupule; autant de trochisques de roses et d'eupatoire d'Avicenne. Faites un électuaire avec suffisante quantité de sirop d'écorces de citron. La dose est d'un gros.

Quand les eaux ne gêneront plus la cure des obstructions, on se conduira à l'égard de celles-ci, comme je l'ai prescrit ailleurs; on n'a pas à craindre les retours de l'hydropisie, parce qu'on est obligé d'employer souvent les évacuans pour débarrasser les matières qui ont été détachées de la masse obstruée. Au reste, si dans le cours de la cure, l'hydropisie paroissoit se renouveler, on réitérera les purgatifs semblables à celui que j'ai indiqué ci-dessus.

Comme les apéritifs donnés en infusion,

sont d'une très-grande utilité dans la cure des obstructions, et qu'ils sont aussi très-indiqués dans l'hydropisie, on donnera aux malades le vin qu'on aura passé sur des cendres de genêt, de tiges de fêves et de vignes; ou les décoctions de racines d'asperges, de pimprenelle, de chamœdris, d'absinthe, d'écorce de sureau, d'iris, de baies de genièvre, de laurier, etc. etc., qu'on fera prendre à la dose d'une tasse ou deux chaque matin par dessus des bols fondans.

CHAPITRE XII.

De l'hydropisie, suite de cachexie.

Gallien avoit remarqué que la colliquation qui arrive quelquefois dans les maladies chroniques, donnoit naissance à l'hydropisie. Soit que le sang, comme il le pensoit, eût éprouvé, dans les veines, une fonte particulière, soit que son acrimonie ne lui eût pas laissé la facilité de traverser la substance des reins, ou que ces viscères eussent perdu en partie leur action, il observoit que la sérosité s'épanchoit dans le tissu

cellulaire, et sur-tout dans le bas-ventre. Il paroît, d'après les réflexions d'Hercule de Saxonia, que cette sorte d'hydropisie dépend d'une division extrême dans les principes des fluides, comme cela arrive dans le scorbut, qui se termine assez fréquemment par cette maladie. Mais comme la cachexie se manifeste chez quelques femmes, chez lesquelles la matière laiteuse n'a pas été complétement évacuée, considérons, avant que de passer à la curation, quelle différence il y a entre ces deux sortes d'altérations dans les humeurs.

L'hydropisie qui naît de la cachexie scorbutique, ou de celles qui lui ressemblent par la division et l'acrimonie extrême des humeurs, donne ordinairement une sérosité sanguinolente, parce que la dissolution du sang rend ce fluide capable d'être transporté dans les voies de la sérosité, et que d'ailleurs il arrive toujours une sorte de désorganisation dans une certaine quantité de vaisseaux qui se trouvent, en quelque manière, rongés par ce liquide, devenu trop caustique. Le délabrement des solides est tel, que leur action devient incapable de faire rentrer les eaux épanchées dans le torrent de la circulation; c'est donc assez

dire que cette maladie est absolument incurable ; la ponction est le seul moyen qui soulage quelquefois les malades; mais la plupart du temps ils ne survivent pas à cette opération.

Dans l'hydropisie, suite de la cachexie laiteuse, au contraire (à moins qu'elle ne soit très-ancienne) les fluides, au lieu d'être dissous, paroissent plus épais, plus tenaces, et circulent plus difficilement dans leurs vaisseaux, parce que l'humeur laiteuse se trouve mêlée avec eux. Il se forme par conséquent une multitude d'engorgemens dans les petits vaisseaux qui empêchent la résorbtion de la sérosité : de là son épanchement dans le tissu cellulaire des extrémités, ou dans le bas-ventre ; aussi cette maladie se guérit-elle parfaitement par les diurétiques, les savonneux, les sels neutres et les substances alkalines, lixivielles, etc. J'ai assez parlé de tous ces remèdes dans cet ouvrage, pour pouvoir me dispenser de rapporter ici quelques formules qui en soient composées.

CHAPITRE XIII.

De l'hydropisie de la matrice.

Toutes les causes qui sont capables de gêner la circulation de la sérosité, peuvent se trouver réunies dans la matrice, pour former l'hydropisie de ce viscère ; mais il faut en même-temps supposer qu'il y ait un obstacle qui s'oppose à leur écoulement, quand elles se sont amassées dans sa cavité. Un resserrement très-considérable de son orifice suffit dans quelques sujets pour opérer cet effet. C'est par cette raison qu'on a vu quelques femmes avoir l'utérus très-gonflé d'eau pendant un temps ; et quand il avoit été distendu jusqu'à un certain point par leur volume, l'orifice dilaté donnoit passage aux eaux ainsi retenues, et la maladie disparoissoit. J'ai vu une femme en Bourgogne, qui avoit eu plusieurs fois une hydropisie de matrice, qui se dissipoit ainsi spontanément : les observateurs en citent aussi des exemples.

Un corps étranger, comme des hydatides, peut fermer l'orifice de l'utérus, et retenir les eaux dans sa cavité. Ætius en avoit fait

la remarque. Valériola a vu une femme qui fut attaquée deux fois de cette maladie ; Mercatus et Guillaume Fabrice ont fait la même observation. Il résulte des recherches de Valériola, que la matrice distendue à un certain point, irritée par ce moyen, est entrée en contraction, comme cela arrive dans l'accouchement ; en effet, la sortie des eaux avoit été précédée de grandes douleurs chez les femmes dont il cite l'exemple. Des portions de placenta restées dans la matrice, forment quelquefois des hydatides nombreuses, comme Ruysch l'avoit observé sur des malades dont le bas-ventre étoit énormément distendu ; d'où étoit résultée la difficulté de respirer, l'enflure des extrémités, le dégoût, les anxiétés, la pâleur de la face, etc.

Quoi qu'il en soit, cette maladie, se présentant ordinairement sous les apparences de la grossesse, devient très-fâcheuse pour les personnes qui ne doivent pas être soupçonnées d'avoir eu des fréquentations avec celles d'un autre sexe. Les signes par lesquels on parvient à la connoître, ont été décrits par Hyppocrate. « S'il y a hydropisie » de matrice, les règles deviennent moins » abondantes, et le sang qui coule est de » mauvaise qualité ; elles cessent de couler

» avant l'expiration de leur temps ordi-
» naire ; le bas-ventre s'élève ; si les mam-
» melles étoient fermes, elles deviennent
» flasques, et le lait qui en découle est vicié.
» Les femmes croient avoir conçu. C'est
» ainsi qu'on reconnoît l'hydropisie de la
» matrice : l'orifice de ce viscère fournit
» aussi des signes qui annoncent l'existence
» de cette maladie ; il est humide au tou-
» cher. Les femmes éprouvent des frissons
» et de la fièvre ; le temps amène avec lui
» des douleurs plus vives dans la région hy-
» pogastrique, les lombes, les parties laté-
» rales voisines et les aînes. »

Ce qui rend le diagnostic équivoque dans les commencemens de la maladie, c'est que la plupart des femmes n'éprouvent aucune incommodité. Le volume du ventre qui s'augmente, ne donne qu'un soupçon de grossesse à celles qui sont mariées; mais souvent cette conjecture est embarrassante pour celles qui sont exposées à des accidens réguliers dans leur grossesse ; dans ce cas, le diagnostic devient plus embarrassant. « Car les femmes
» ressentent un poids comme si elles avoient
» conçu. Elles croient s'apercevoir des mou-
» vemens de l'enfant : ce ne sont toutefois
» que les secousses de l'eau qui est agitée.

» Chez quelques-unes, la sérosité amassée
» flotte et se meut dans la matrice comme
» dans une outre ; la partie située sous l'om-
» bilic est douloureuse au toucher ; le tour
» des clavicules, la poitrine, le visage et
» les yeux se creusent et deviennent plus
» maigres ; les mammelons s'élèvent. » Les modernes, au contraire, prétendent que les mammelles s'affaissent, ainsi qu'Hyppocrate le remarque ailleurs.

Quoi qu'il en soit, l'utérus, qui se gonfle et s'étend, est toujours rempli parfaitement par l'eau qui s'y amasse, ce qui empêche qu'on ne reconnoisse aisément la fluctuation ; les vents qui parcourent les intestins, simulent les mouvemens du fœtus. La tympanite de la matrice, à laquelle un peu de sang extravasé dans sa cavité peut donner naissance, quand sa putréfaction laisse dégager l'air qui lui étoit uni, augmente encore la difficulté du diagnostic. Si cette maladie arrivoit toujours dans le temps qui succède à l'accouchement, on n'auroit pas de doute sur sa cause, parce que, dans ce temps, elle se conçoit plus aisément, et que ses progrès rapides ne laissent point d'incertitude sur son existence. Je dis que les progrès sont rapides, en raison de la quantité de liquides

qui

qui s'épanchent dans l'utérus, et y étant retenus, fournissent, par la putréfaction, un volume d'air trop considérable pour simuler les commencemens de la grossesse.

Une autre difficulté se présente encore; c'est qu'une femme peut avoir conçu, par conséquent porter un enfant, et avoir une hydropisie de matrice en même temps. Quel sera alors le diagnostic ? La ténuité du col de la matrice, donnée par Hyppocrate comme un signe de l'hydropisie, n'est que le développement de cette partie, qui a également lieu dans la grossesse; son humidité plus marquée, est équivoque dans les femmes qui sont toujours abreuvées de fleurs blanches, ou qui seroient en même temps hydropiques et enceintes. L'amaigrissement des parties supérieures du tronc, est fréquent chez celles qui ont conçu. Les douleurs des différens points de la région hypogastrique, se trouvent aussi réunies avec la grossesse. Les mouvemens de l'enfant peuvent être simulés par des causes étrangéres, à moins que la grossesse ne soit très-avancée, et que les femmes n'aient déjà été mères, parce qu'elles les distinguent mieux; d'ailleurs les enfans sont ordinairement plus foibles dans cette circonstance, et les mou-

vemens sont plus difficiles à reconnoître.

C'est donc avec raison que Swieten assure que les personnes les plus habiles pourront se tromper dans le diagnostic. Cependant un ensemble de circonstances peut quelquefois donner des certitudes sur le caractère de la maladie, chez les femmes veuves, les filles âgées et les religieuses; mais il ne faudroit pas prononcer légèrement, car trop d'exemples ont appris aux médecins à se défier de l'assurance que ces personnes donnent de leur sagesse. Une réunion de symptômes qui, chacun en particulier, ne permettent pas de porter une décision, laisse quelquefois entrevoir la vérité ; mais, il faut en convenir, on sera souvent réduit à des doutes. J'ai vu, à Langres, une pauvre femme veuve qui a été attaquée plusieurs fois de cette maladie. Quand la matrice avoit été distendue à un certain volume, les eaux s'écouloient d'elles-mêmes, et cet accident lui arrivoit si souvent, que presque tous les habitans de cette ville, où l'on se connoît aisément, en étoient instruits. Cette malheureuse femme passa quelques mois dans la plus profonde douleur, parce que la première fois qu'elle fut hydropique, on la soupçonna d'être grosse,

en apercevant son état. Les directeurs de la manufacture de l'Hôpital refusèrent en conséquence de recevoir son fils parmi les pauvres, auxquels cet établissement est destiné pour leur apprendre un métier. Il fallut attendre que sa position fût constatée, parce que, en formant cette institution pieuse, on a eu le bon esprit d'en faire un asile d'honnêtes gens, plutôt qu'une retraite de paresseux ; on exige, de la part des parens qui présentent leurs enfans, de bonnes mœurs et des preuves qui constatent l'impossibilité de les élever.

Si la tympanite de la matrice n'étoit pas souvent, et sur tout dans un âge avancé, compliquée avec l'hydropisie proprement dite, on la distingueroit toujours de cette derniére par une sécheresse sensible du col de l'orifice de ce viscère, par la dureté de son volume, et le son obscur qu'il rendroit en le frappant. Une grossesse simple n'est pas difficile à connoître, quand elle est accompagnée de tous les signes que chaque temps amène avec lui ; mais sa complication avec l'hydropisie, jette un nouveau voile sur le diagnostic de cette dernière. Il en est de même de l'existence d'une môle compliquée avec hydropisie.

Ou l'eau concentrée dans l'utérus n'a acquis aucun vice, ou elle est dégénérée et mêlée avec des fluides puriformes, acrimonieux, etc. Dans le premier cas, elle ne cause point par elle-même d'accidens. L'orifice de la matrice peut être fermé, comme cela est arrivé après la suppuration de cette partie, ou, comme on l'observe quelquefois dans les jeunes filles, chez lesquelles il a été trouvé bouché par une membrane particulière. Dans ce cas, les eaux ne s'écouleront pas, et le volume qu'elles formeront deviendra énorme, gênera toutes les fonctions, et donnera lieu à une léucophlegmatie. Si le liquide est dégénéré, il corrodera les parois de la matrice, les endurcira. Vesal avoit fait cette remarque sur le cadavre d'une femme dont l'utérus donna, à l'ouverture, plus de 180 livres d'eau. Cette désorganisation de la matrice, formera donc encore une autre maladie plus dangereuse que la première. Il est possible que celle-ci ne soit qu'une suite de l'endurcissement de la matrice ; ce qui nous apprend que dans l'une et l'autre, on ne peut pas espérer de guérison.

Sennert conseille de faire vomir les femmes qui ont une hydropisie de matrice, soit que l'eau soit épanchée dans sa cavité, soit qu'elle

soit contenue dans des hydatides. Cet avis est dangereux, parce que si l'orifice de la matrice étoit fermé, comme cela arrive quelquefois, le viscère pourroit être rompu dans les efforts du vomissement. Si son étendue a beaucoup aminci ses parois, s'il y a des hydatides, celle qui se trouve placée à l'ouverture, peut être de nature à résister à l'action du vomissement; il suffit, pour cet effet, que ses parois soient épaissies, ce qui arrive assez fréquemment.

Les purgatifs, les apéritifs, comme tous les remèdes internes, ne produisent presqu'aucun effet dans l'hydropisie de l'utérus; on ne peut suivre, dans sa curation, la même marche que dans l'ascite ordinaire. Vesal prescrit la ponction, parce qu'il pense que l'ouverture faite par le trois quarts, ne peut pas permettre d'épanchement dans le bas-ventre, au moyen de la canule qui reste dans la plaie. Ce moyen, comme on peut le juger, n'est que palliatif, sur-tout dans les femmes âgées, chez lesquelles les causes de l'hydropisie subsistant, la maladie reparoîtra peu de temps après cette opération. Cependant, si le volume du bas-ventre est très-considérable, s'il n'y a pas d'autre moyen de soulager la malade, on ne peut pas différer la ponction.

Soit que l'orifice de la matrice soit rétréci par une obstruction, soit que des corps étrangers soient appliqués à son ouverture, l'opération proposée par Vesal devient inutile. Si, dans le premier cas, les accidens laissent encore au médecin le temps nécessaire pour diminuer l'engorgement par les fumigations constamment répétées, aidées d'injections fondantes, telles que celles que j'ai indiquées précédemment, on ouvrira la voie naturelle aux eaux contenues dans la cavité de ce viscère, et on sera plus assuré de la guérison. Si ces remèdes n'opéroient pas assez promptement, on pourroit se servir de dilatatoire, dès que l'orifice permettroit qu'on l'introduisît; par ce moyen, on le forceroit à se prêter plus aisément, quand il auroit été ramolli par les fumigations; on insèreroit ensuite un morceau d'agaric, légérement enduit de pommade; il se gonfleroit dans l'ouverture, et on viendroit à bout de la dilater avec le col de la matrice, qui seroit forcé à se prêter à son tour.

Si, la matrice étant dilatée, les eaux ne s'écoulent pas, c'est peut-être parce que son ouverture est bouchée par des hydatides; on percera aisément les membranes pour faire écouler l'eau qu'elles contiennent.

La qualité des eaux renfermées dans ce viscère indiquera l'inutilité ou la nécessité de faire des injections légérement détersives pour débarrasser complétement la sérosité, soit épaisse, soit acrimonieuse, ou sanguilente, ou puriforme. Si les parois du viscère sont affectées d'engorgement, on se conduira pour leur curation, comme je l'ai dit en parlant des obstructions.

Que recueillir de ce long chapitre ? Des doutes sur l'existence de la maladie, des doutes sur son pronostic, et des incertitudes dans les moyens de curation proposés. Cependant, les livres sont pleins de remèdes, qui donnent, au premier aspect, les espérances les plus flatteuses; mais, quand on a bien réfléchi, l'illusion cesse : quand on a vu les malades, on perd l'espérance de les guérir; et il ne résulte de tant de recherches et de tant de travaux, que la cruelle certitude d'apprendre qu'on ne peut que rarement contribuer à leur soulagement.

On pourroit ranger dans la classe des hydropisies enkistées de l'utérus, la formation des hydatides dans ce viscère. J'en joindrai ici un exemple.

« Une femme, âgée de vingt-quatre ans,
» qui, la seconde année de son mariage,

» avoit eu un enfant très-sain, éprouva,
» l'année suivante, une suppression accom-
» pagnée d'une tumeur du ventre, d'un
» gonflement des mammelles, et d'autres
» symptômes analogues, qui lui firent croire
» qu'elle étoit grosse. Cependant, elle en
» douta, au bout de deux mois, à cause
» d'une perte qui lui survint, et qui revint
» opiniâtrément tous les trois, quatre ou
» six jours, sans qu'aucun remède pût
» l'arrêter. Mais, comme son ventre con-
» tinua de grossir toujours de plus en plus,
» elle se persuada que c'étoit un signe in-
» faillible de grossesse, et persista à se croire
» grosse. Elle avoit en même-temps une
» soif insupportable, qu'elle calmoit en
» buvant de l'eau, parce qu'elle ne pouvoit
» boire de la bière sans la vomir. Dix-huit
» semaines s'étant écoulées, elle ressentit
» de cruelles douleurs comme pour accou-
» cher, et bientôt elle rendit par la ma-
» trice, à quatre reprises, un grand nombre
» de vésicules membraneuses ou d'hyda-
» tides remplies d'une lymphe diaphane,
» attachées les unes aux autres par le
» moyen de quelques fibres, comme sont
» les œufs de grenouilles, et de différente
» grosseur. Les plus grosses étoient comme

» des avelines, et les plus petites comme » des grains de poivre. On voyoit sur ces » vésicules, quelques petits vaisseaux san- » guins, très-déliés, qui n'avoient point » de tronc principal, et de distance en dis- » tance, de petits grains glanduleux. Après » la sortie de ces hydatides, qui fut suivie » d'une quantité considérable de sang, sans » aucune apparence d'arrière-faix, la ma- » lade tomba dans un abattement extrême; » mais, par le secours des médicamens et » d'une diète convenable, elle revint en » santé. » (*Observation par Jean-Maurice Hoffmann.*)

Corneille Stalpart, cent. I, obs. 70, p. 301, cite un exemple d'une pareille production. Christ. de Vega, liv. III, sect. 10, chap. 13, fait mention d'une femme qui, au troisième mois de sa grossesse, rendit plus de soixante-dix hydatides, grosses comme des châtaignes. Valériola, liv. I, obs. 10, rapporte qu'une femme rendit une masse membraneuse, composée de vésicules semblables à des œufs de poissons, pleine d'une liqueur jaunâtre, et de mauvaise odeur. Mercatus, liv. III, chap 8, dit avoir vu plusieurs fois des femmes rejeter un corps membraneux, formé par des vésicules

aqueuses, transparentes, remplies, quelquefois, d'une sanie fétide et délayée. On lit dans Nicolas Tulpius, liv. III, chap. 32, qu'une femme, après des règles immodérées, rendit une masse pesante, renfermant un grand nombre de vésicules, dont les unes étoient pleines d'une eau de couleur de safran, les autres d'air. On trouve des faits semblables dans les ouvrages de Picart, Zodiac. méd.; Gall., an. III, fol. 75; Jean de Muralt, éphémérides des curieux de la nature, an. II, déc. 2, obs. 95; Daniel Leclerc; Jacques Manget, etc.

Je ne dirai rien dans ce chapitre, de la formation des hydatides de l'utérus; leur origine est commune avec celle des hydatides de la capacité de l'abdomen, du péritoine et des trompes : j'en parlerai en traitant de l'hydropisie du péritoine.

CHAPITRE XIV.

Des affections de la poitrine et de la tête, effet immédiat de la cessation des règles.

Le trouble de la circulation ne porte pas seulement ses effets dans le temps critique sur les viscères du bas-ventre : les fluides refluent quelquefois à la poitrine ou au cerveau. Dans le premier cas, ils occasionnent un engouement inflammatoire ou d'une autre nature dans les poumons. J'ai déjà donné un exemple de la première espèce dans un des chapitres précédens. Chez les femmes dont le sang est abondant en sérosité, il se forme des congestions catarrhales ; d'où les toux opiniâtres, l'expectoration fréquente d'une humeur visqueuse, et quelquefois l'hydropisie de poitrine. Si les choses ne sont pas toujours portées à ce point d'intensité, la gêne des poumons et du cœur même, accablés par l'abondance des fluides, donne naissance aux palpitations, aux suffocations, aux foiblesses, sans cause manifeste dans leurs récidives, à la difficulté de respirer qui dégénère en asthme humide, etc.

L'irritation de la matrice, accompagnée de celle des viscères de la poitrine, occasionne aussi l'hystéricisme, dont les accès sont d'autant plus véhémens que l'engouement général est plus considérable, le tempérament plus décidément sanguin, et la constitution plus manifestement irritable.

On reconnoît la cause de ces différentes affections, par l'époque où elles se sont manifestées. Elle coïncide avec l'irrégularité, la diminution ou la cessation absolue des menstrues. On remarque aussi qu'elles acquièrent plus de gravité à proportion de leur durée, la plénitude se manifestant par ses signes.

Quoiqu'il semble au premier aperçu que ces maladies, qui ont pour origine un engouement sanguin des poumons, doivent se terminer par l'inflammation de ces viscères, cependant, avec le temps, les signes de l'état phlogistique disparoissent, et sont remplacés par les accidens qui annoncent les congestions séreuses. La raison en est que la circulation est ralentie par la pléthore, par la diminution de l'irritabilité, et par la perte de la chaleur vitale que ces deux premiers vices amènent avec l'âge; d'où il résulte que le sang, au lieu d'acquérir de

plus en plus l'épaississement inflammatoire, devient plus séreux, et que la disposition phlogistique est remplacée par la catarrhale. Avec le temps celle-ci est dominante.

Quand les poumons ont été trop engorgés par le sang, la toux les fatigue, et à la longue il se forme des ulcérations dans les bronches. Les catarrhes qui renaissent dans les saisons froides et humides entretiennent la gêne des poumons ; les crachats portent les signes de purulence. La chaleur dissipe ensuite cette disposition à la phthisie pulmonaire, ou la fait aussi disparoître avec les médicamens anti-phthisiques ; mais il est rare qu'on guérisse radicalement les viscères affectés. Les catarrhes, toujours renaissans, se terminent enfin par des crachats décidément purulens, et les femmes meurent, quelques années après, de phthisie pulmonaire catarrhale.

L'ouverture des cadavres m'a donné des preuves très-multipliées de cette cause de mort dans les hôpitaux de Paris, confiés à mes soins. A la vérité, la manière dont les vieilles femmes étoient entassées à la Salpétrière, concourroit avec beaucoup d'autres agens à les faire périr de la manière que je viens d'exposer ; mais il n'en est pas moins

certain que les mêmes affections se rencontrent aussi dans le monde, et qu'elles sont fréquentes chez les sujets qui passent leurs jours dans des lieux humides ou mal-sains.

Si, dans les premiers temps, la congestion des poumons est inflammatoire ou avec propension à l'inflammation, il est indispensable de pratiquer quelques saignées du bras, mais avec ménagement; car, comme l'état phlogistique se convertit en affection séreuse, les trop grandes évacuations sanguines donneroient naissance à l hydropisie de poitrine, ou à des maladies du même caractère. On combat ces dernières par les incisifs dont on soutient l'action par des purgatifs doux, répétés de temps à autre, pour dégorger les poumons et évacuer les sérosités qui les abreuvent. Les catarrhes, proprement dits, ont une curation particulière qui ne doit pas trouver place ici, parce que cette maladie n'attaque pas exclusivement les femmes âgées, puisque les hommes y sont également sujets. La curation de la phthisie pulmonaire catarrhale n'entre pas non plus dans le plan de cette partie de mon ouvrage.

Quand le sang se porte à la tête, il détermine des maladies comateuses, des compressions à l'origine des nerfs; d'où l'apo-

plexie et la paralysie dont les femmes qui ont cessé de voir sont si fréquemment attaquées. J'ai rapporté ailleurs quelques exemples de folie, occasionnée par la même cause. J'ai aussi vu plusieurs femmes maniaques dans les mêmes circonstances. J'en ai vu qui, après une guérison qui paroissoit entière, retomboient après un, deux ou trois ans dans le même état. J'ai toujours observé que les personnes d'un tempérament sanguin y étoient plus sujettes que les autres.

Les ophtalmies rebelles, les douleurs d'oreilles, les fluxions sur les dents, les catarrhes de la base du cerveau, les douleurs du cuir chevelu, sont autant d'affections qui attaquent les femmes après la cessation des règles. Elles ont toutes la même cause, la pléthore pituiteuse.

La curation se dirige par les mêmes principes, que celle des maladies des viscères de la poitrine. Ainsi, dans les temps qui suivent immédiatement la cessation des règles dans les tempéramens sanguins, on ne peut se dispenser de faire des saignées ; car il n'est pas possible de méconnoître que le cerveau est surchargé par le sang. Tous les signes précurseurs de l'apoplexie sanguine ou des autres affections comateuses

qui annoncent cet état, sont si manifestes, qu'on ne peut manquer de les apercevoir.

Dans les temps postérieurs la constitution change, et la sérosité domine. Le traitement se fait alors par les évacuations alvines, qui débarrassent la tête, en épuisant l'abondance des eaux qui l'accablent.

On ne doit s'attendre qu'à trouver ici des vues générales de curation, parce que les affections dont on parle sont communes aux deux sexes. Quoiqu'elles dépendent, à beaucoup d'égards, chez les femmes âgées, de la révolution qui a lieu à la cessation des règles, cependant les autres phénomènes de la vieillesse contribuant aussi à leur donner naissance, elles ne doivent être présentées sous le premier point de vue, que d'une manière sommaire dans ce travail.

CHAPITRE XV.

De l'obstruction de la matrice en général.

Il paroissoit convenable de traiter de l'induration et du squirre de l'utérus, après avoir fait l'histoire de son inflammation et celle des maladies qui en sont la suite ; mais ce qui concerne l'obstruction de ce viscère auroit été, en quelque sorte, isolé et sans liaison avec les autres affections qui l'attaquent : par conséquent, sa théorie auroit perdu toute l'évidence et toute la force qu'elle doit recevoir de l'éthiologie des maladies les plus ordinaires de ce viscère. Comme l'obstruction d'ailleurs dégénère aussi en squirre, c'est encore une raison pour lui donner place ici avant que de parler des tumeurs squirreuses.

Je considérerai cette affection sous deux points de vue : 1°. chez les femmes qui n'ont point eu d'enfans : 2°. chez celles dont l'humeur laiteuse a été la matière de l'engorgement. Quoiqu'au premier aspect, l'obstruction de la matrice ne paroisse pas différer dans le premier cas, de celle des autres vis-

cères, dans l'un et l'autre sexes, cependant on ne peut pas douter que les dérangemens qui arrivent dans l'écoulement des menstrues, ne soient souvent la cause de la maladie dont on parle.

Si le plan que j'ai suivi dans la distribution des matières qui entrent dans la composition de cet ouvrage, présente un avantage, en réunissant le tableau des affections qui attaquent les femmes dans les différens états de la vie, il a aussi, comme on l'a vu précédemment, l'inconvénient d'isoler quelques-unes d'elles de celles dont elles sont, en quelque manière, une suite presque naturelle. Ainsi, l'histoire de l'obstruction de la matrice auroit dû succéder immédiatement à celle de son inflammation laiteuse; et, pour plus grande clarté, être rapprochée de celle qui tire son origine du dérangement des menstrues. J'aurois donc dû, en suivant le même principe, insérer cette dernière dans la série des affections des filles. Mais, premièrement, j'aurois rendu la lecture de ces objets plus difficile par l'isolement des diverses affections dont je parle; secondement, l'obstruction qui reconnoît pour cause le dérangement des menstrues, n'a pas moins lieu dans le temps

qu'on nomme *critique*, que dans la jeunesse. Sous ce rapport son examen ne sera point déplacé ici. Puisqu'enfin il n'existe point de mode de distribution qui s'adapte avec justesse à la marche de la nature, il me suffit d'avoir fait choix de celui qui réunit des avantages plus évidens. En consultant mes amis, ils m'ont décidé à conserver le plan auquel je me suis assujetti.

CHAPITRE XVI.

De l'obstruction de la matrice, causée par les dérangemens des menstrues.

Quand, par une cause quelconque, le sang des menstrues est retardé, interrompu, ou arrêté dans son cours, il occasionne une plénitude et un engorgement durable dans la substance de l'utérus. En effet, il suffit qu'une portion du sang menstruel n'ait pas été évacuée, pour que les vaisseaux de l'utérus restent plus remplis que dans l'état naturel. Cette pléthore locale est un obstacle à la facilité de l'écoulement qui aura lieu à l'époque suivante. Si l'obstacle arrête complétement le cours des règles, l'engorgement s'augmente de la nouvelle quantité, ou d'une

grande portion du fluide qui devoit s'écouler par la matrice.

Pour mieux faire connoître le véritable état de l'utérus à l'approche des menstrues, il me paroît utile d'apprendre à ceux qui n'ont pas une connoissance exacte des loix qui régissent l'économie animale, que ce viscère s'abaisse au moment où les menstrues sont prêtes à couler. Ce phénomène, comme on le conçoit d'avance, doit son origine à la pesanteur propre de la matrice, augmentée par le sang qui la surcharge à cette époque. Par cela même, il y a donc un engorgement momentané dans sa substance. Or, s'il continue à subsister, et qu'il s'accroisse encore faute d'écoulement suffisant des menstrues aux périodes suivantes, l'abaissement du viscère doit devenir et devient en effet plus sensible. La même remarque est applicable aux premiers temps de la gestation : ce qu'explique l'identité de l'abaissement dans l'obstruction et par les raisons qu'on a données.

Quelques phénomènes de ces différens états sont dus également aux mêmes causes; tels sont les tiraillemens de la région lombaire, des cuisses, les douleurs des aînes et de la région du pubis, etc.

Maintenant, considérons les changemens qui arrivent dans le sang privé du mouvement nécessaire pour entretenir sa fluidité. On sait que par la stase il acquiert de l'épaississement; d'où il résulte que des canaux d'un diamètre donné, qui, dans son état de liquidité naturelle, lui auroient livré passage, le retiennent sans mouvement dans leur capacité. Le liquide toujours poussé vers le viscère, qui ne lui donne plus issue, s'accumulera dans sa substance, et se condensera par le temps; d'où son engorgement ou son obstruction.

Cette maladie, occasionnée par les dérangemens dont on a lu le précis, est beaucoup plus fréquente qu'on ne le pense communément. Il n'est pas rare de voir des jeunes filles avoir la matrice obstruée, sans qu'on puisse en accuser d'autres causes. J'en ai donné plusieurs exemples dans le cours de cet ouvrage. Les praticiens rapportent trop cette affection aux coagulations laiteuses; en sorte que la plupart nieroient l'existence des obstructions dont je parle, si on les consultoit à ce sujet. Cependant ils conviennent qu'elles sont fréquentes chez les filles âgées. Sorte d'inconséquence qui tire sa source d'un défaut d'instruction suffisante.

J'ai remarqué que les filles très-billieuses, celles qui ont le sang âcre et épais, étoient plus particulièrement sujettes aux obstructions de l'utérus. Aussi les cancers sont-ils plus communs chez les femmes de ce tempérament. L'épaississement, comme on l'a prouvé plus haut, en retardant la marche des fluides, facilite les engorgemens. Si à ce premier vice se joint encore l'âcreté du même liquide, les vaisseaux irrités sont dans un état habituel de contraction ; nouvelle cause d'obstruction, puisque leur diamètre est rétréci par l'irritation. Or, comme la sensibilité et l'irritabilité de l'utérus sont très-grandes, relativement à beaucoup d'autres organes, on conçoit comment ces deux modifications concourent à favoriser la diminution ou la cessation même du cours des menstrues ; d'où l'empâtement de l'utérus, et par suite son obstruction.

Ce que j'ai dit du sang billieux, par rapport à son influence dans la formation des engorgemens de l'utérus, est applicable à toutes les acrimonies capables de susciter un spasme continué dans la substance de ce viscère. Si l'on ajoute à ces considérations l'effet ordinaire des acrimonies, qui consiste à coaguler les liquides ou à dimi-

nuer leur fluidité, on aura une idée exacte des causes de l'obstruction dont on recherche en ce moment l'origine.

Une disposition générale à l'éréthisme, est encore une source féconde d'engorgemens. Les femmes qui sont habituellement *nerveuses*, ou, pour parler plus conformément aux vrais principes, celles dont les nerfs sont facilement agacés par un agent qui feroit sur les autres une impression médiocre, sont très-sujettes aux dérangemens ou aux suppressions des menstrues. Un mouvement de colère, une surprise, une inquiétude qui seroit à peine le sujet de quelques réflexions de la part d'une femme forte, suffit pour arrêter l'écoulement de leurs règles, ou empêcher leur apparition. Si leurs inquiètudes se prolongent, les menstrues, ou ne coulent plus, ou souffrent toute sorte de dérangemens dans leur cours et dans leur quantité; d'où la stase du sang qui les forme; d'où l'engorgement constant de la matrice; d'où son obstruction.

Cette théorie explique encore comment les personnes chez lesquelles l'écoulement des règles n'est pas continué en quantité suffisante, sont exposées aux obstructions de la matrice, quand ce dérangement a sub-

sisté quelque temps; ce qui explique aussi pourquoi, chez les femmes âgées et particulièrement chez les filles, les obstructions de la matrice sont si communes. Car, indépendamment des retards ou des interruptions des menstrues, qui maintiennent l'utérus toujours surchargé d'une grande quantité de sang, on ne peut méconnoître, à cette époque, l'épaississement plus marqué de ce fluide, et par conséquent sa disposition à se fermer lui-même les passages par lesquels il doit s'écouler. C'est sans doute à ce dernier état que sont dues les variations qu'on observe dans les règles.

Les auteurs qui ont attribué ces phénomènes au ralentissement de la sanguification, ont dit que les menstrues ne pouvoient avoir un cours régulier, parce qu'il n'y avoit pas chaque mois une suffisante quantité de liquides pour former l'évacuation périodique. Ce systême est vrai, quand on en fait l'application à quelques individus; mais il est détruit par la considération d'un grand nombre de femmes qui éprouvent alors des pertes très-abondantes, très-multipliées, et qui se continuent chez quelques-unes plusieurs années consécutivement. On ne peut donner une raison satisfaisante

des hémorragies qui surviennent dans ces circonstances, que par la stase du sang dans la matrice ; d'où l'extension de ses vaisseaux par excès de plénitude ; d'où l'irruption de ce liquide qui s'écoule à grands flots, quand il a forcé les obstacles qui se sont opposés pendant un temps, à la continuité de son cours. Cette vérité est prouvée par l'observation des hémorragies inséparables des engorgemens de l'utérus ; c'est par ce simple mécanisme qu'elles ont lieu. Ce n'est donc pas au défaut de sanguification qu'il faut attribuer un accident qui seroit au contraire la démonstration d'une grande quantité de ce liquide, chez les personnes dont on parle. Enfin, l'examen des phénomènes morbifiques chez les femmes sanguines avancées en âge, démontre très-manifestement que leur santé n'est attaquéeque par les effets d'une pléthore dont tousles accidens sont très-reconnoissables.

Ces faits constatés par une expérience de chaque jour, nous apprennent pourquoi les vieilles femmes ont si communément des obstructions à la matrice. Il ne suffiroit pas d'en indiquer la cause dans le changement seul des fluides ; car les solides éprouvent aussi des modifications qui rendent les ca-

naux moins perméables. Telles sont la roideur de la fibre élémentaire, l'oblitération des vaisseaux du plus petit diamètre, la rigidité inévitable des parois des canaux plus grands, leur moindre flexibilité, et particulièrement la diminution notable de leur irritabilité; d'où il résulte qu'ils agissent avec moins d'énergie sur les fluides; d'où il suit que ces derniers sont en stagnation, ou que leur mouvement est très-ralenti; d'où leur épaississement faute d'action qui entretienne leur liquidité; d'où enfin l'engorgement du viscère dans lequel ce défaut de fonctions laisse accumuler le sang qui l'engorge.

Les obstructions de la matrice se reconnoissent par l'augmentation de son volume, par son abaissement, la sensation de pesanteur, les tiraillemens que cette pesanteur suscite dans les points de ses attaches ou de ses ligamens. Le tact fait distinguer si l'utérus est entièrement engorgé, ou si l'obstruction n'occupe qu'une partie du viscère. Sa déclinaison apprend aussi quelle est sa partie malade; car le col est toujours porté du côté opposé à celui de l'engorgement (on suppose ici qu'il n'y a point de lésion dans les ligamens), puisque le viscère est en-

traîné en bas par l'excès de sa pesanteur.

On juge aussi par le tact si le col est engorgé ; et par la même méthode on reconnoît la fermeté plus ou moins grande de l'engorgement ; caractère qui annonce la facilité ou la difficulté de la curation. On apprend, par le récit des malades, les causes premières de l'affection, leur durée, leur intensité, etc.

Si l'obstrnction a fait de grands progrès, si son volume est considérable, elle gêne les fonctions des viscères du bas-ventre. En s'appuyant sur le rectum, elle s'oppose à la liberté du passage des excrémens ; d'où les tenesmes, les douleurs de cet intestin. Elle comprime aussi les vaisseaux qui entrent dans sa composition ; d'où les hémorroïdes et les accidens qui s'ensuivent. La même compression sur le canal de l'urèthre, gêne le cours des urines ; d'où la distension de la vessie et ses maladies consécutives. Elle repousse les intestins et l'estomac vers le diaphragme ; d'où la difficulté des digestions et les phénomènes morbifiques inséparables de la lésion de cette fonction. Les tiraillemens qu'elle exerce sur les nerfs de cette capacité, occasionnent aussi des spasmes, des douleurs, la mélancolie. La compression sur les di-

visions de la veine cave, arrête les fluides dont la marche est dirigée vers le cœur; d'où l'infiltration des extrémités et des organes situés dans le bassin; d'où l'hydropisie.

Je ne parlerai point ici des suffocations, des palpitations, ni des autres phénomènes symptomatiques qui tirent tous leur origine de la gêne des nerfs du bas-ventre.

L'obstruction de l'utérus est, comme on voit par ce qui vient d'être dit, une maladie grave. Elle est d'autant plus redoutable, qu'elle est plus invétérée; car par le laps de temps elle acquiert toujours une solidité plus grande, et se rapproche davantage de la nature du squirre. Elle est incurable, lorsqu'elle a été formée lentement aux approches et pendant la mutation des règles, dans le temps qu'on nomme *critique*; car, comme on ne reconnoît son existence que quelques années après sa formation, si on l'attaque par des fondans trop actifs, elle dégénère communément en cancer.

Elle est plus rebelle chez les sujets billieux, parce qu'ils ont ordinairement le sang moins fluide que les personnes d'un autre tempérament. D'ailleurs, chez les billieux, les fluides sont plus acrimonieux, et les obs-

tructions qui en sont le produit, ont une disposition plus marquée à la dégénérescence cancéreuse : c'est pourquoi les engorgemens sont incurables, s'ils sont anciens.

Plus le volume de l'engorgement est considérable, plus aussi la curation en est difficile. En effet, il y a une plus grande masse à fondre ; le centre de la tumeur a plus de solidité que sa circonférence, et résiste davantage à l'action des remèdes. Chez les femmes qui sont encore réglées, le sang des menstrues augmente l'engouement de la matrice ; à chaque retour, son écoulement est difficile, il n'observe point de régularité ; d'où il suit qu'en séjournant dans l'utérus, il environne sans cesse la tumeur d'une nouvelle couche de liquide coagulé.

La curation comprend donc à la fois tout ce qui peut empêcher le sang d'augmenter le volume de la tumeur, en même temps qu'on prendra les moyens de la fondre. La précaution que je viens d'indiquer, est nécessaire dans la jeunesse, comme dans un âge avancé, puisque le plus grand nombre des malades éprouvent habituellement une pléthore locale de l'utérus, qui tend à en augmenter l'obstruction.

Si la malade est jeune, on facilitera l'é-

coulement des menstrues par les bains, les fomentations et l'introduction de l'eau réduite en vapeur dans le vagin, par le moyen d'un entonnoir commode. Si la pléthore occasionne une surcharge telle, que les menstrues aient un cours embarrassé, on fera une saignée du bras, et jamais du pied. Après avoir facilité la circulation dans le systême vasculaire, on dégorgera la matrice à son tour, en appliquant des sangsues à la vulve. Par les relâchans, on calmera l'éréthisme chez les personnes nerveuses, et l'irritation particulière du viscère obstrué; par le même moyen, on diminuera la dureté de la tumeur, et par conséquent on préparera sa résolution.

Si la malade est d'un âge à ne plus être réglée, on ne négligera pas non plus les moyens de prévenir ou de dissiper la pléthore générale et locale; car on a prouvé plus haut que le sang étoit abondant chez les femmes, jusque dans l'extrême vieillesse.

Les sels neutres sont un des moyens essentiels du traitement; ainsi, les eaux thermales qui les contiennent en dissolution, ou les eaux minérales artificielles, seront d'un usage constant. On les donnera d'abord à la dose d'une demi-livre de liquide, en

augmentant graduellement la quantité, jusqu'à deux livres qui contiendront un gros de sel. Les eaux de Bourbonnes-les-bains, et particulièrement celles de Barèges, méritent la préférence sur toutes les autres. Dans les artificielles, on emploiera le sel marin qui n'est pas purifié, parce qu'il contient plus de sel à base calcaire, qu'on a prouvé ailleurs être un excellent fondant. L'alkali du tartre saturé d'acide crayeux, est plus actif que les précédens; mais il est indispensable que la combinaison soit aussi parfaite qu'elle puisse le devenir. Dans ce cas, son action est modérée, en sorte qu'on peut en porter la dose à un gros par jour.

Quand on aura suivi ce traitement pendant quelques semaines, on fera usage de la douche sur la région hypogastrique, pourvu que la tumeur se trouve placée au dessus des pubis : car, dans tout autre cas, la chute de l'eau, qui n'exerceroit pas sa puissance mécanique sur la tumeur même, deviendroit une opération inutile, à moins qu'on ne pratiquât une douche ascendante, dont l'effet seroit toujours avantageux dans l'obstruction du col de la matrice. La douche aura lieu avec les eaux artificielles, comme avec les naturelles. Pour être plus sûr de son ac-

tion, on l'administrera dabord à une hauteur modérée, afin de ne point irriter la tumeur. On pourra même, par précaution, donner la *douche rompue*, qui consiste à recevoir l'eau sur une éponge mince placée sur la tumeur. On aura soin de connoître l'effet de cette percussion, et de la modifier de manière à n'occasionner aucune irritation sensible, autrement on exciteroit de la phlogose et même l'inflammation dans le viscère malade; on rendroit la tumeur plus dure, et par suite squirreuse, en lui faisant contracter une disposition à l'état carcinomateux. Cependant, si l'action de la douche étoit trop foible, son opération seroit infructueuse, puisque la percussion mécanique qu'elle exerce, contribue autant que ses qualités médicamenteuses à la curation. Par la secousse modérée de la partie qu'elle frappe, elle désunit les élémens des liquides coagulés, après qu'ils ont été suffisamment détrempés par les relâchans, et que leur agrégation contre nature a été rompue par les médicamens fondans.

La diète humectante est indispensable dans la curation de cette maladie; les alimens seront choisis, pour la plus grande partie, dans le règne végétal; et dans celui-ci, on donnera la préférence aux légumes qui donnent, par

la

la décoction, un extrait savonneux et amer; on y joindra ceux qui ont un suc sucré. Ce genre de vie est particulièrement avantageux aux femmes billieuses et à celles d'une constitution nerveuse. En s'attachant à fondre les obstructions de la matrice, on ne perdra pas de vue tout ce qui pourra rappeler l'écoulement des règles, ou faciliter leur abondance et leur régularité. Les personnes qui ne sont plus destinées, par leur âge, à voir continuer cette évacuation, étant aussi assujetties à la pléthore, pourront en être débarrassées par des saignées modérées, ou par l'application des sangsues.

On examinera de temps à autre l'état de la tumeur; on saura, par cet examen, si le centre en est squirreux, circonstance qu'on remarquera facilement, quand la circonférence sera fondue et dissipée. L'examen apprendra si l'obstruction acquiert de la sensibilité, si elle est disposée à s'enflammer; dans ce dernier cas, on fera le traitement anti-phlogistique, pour faire cesser toute irritation, avant que de reprendre l'usage des médicamens fondans.

Si l'obstruction est compliquée avec une maladie du genre de celles qui coagulent la lymphe, comme les scrophules, ou avec acri-

monie comme un vice dartreux, érésipélateux, etc : on guériroit mal l'engorgement, sans attaquer le vice qui auroit contribué à son accroissement, ou qui lui auroit donné naissance ; mais il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, de faire l'histoire des affections chroniques de cette espèce.

Quant aux fondans plus actifs, qu'on emploie aussi dans le traitement de la maladie dont il est question dans ce chapitre, je renvoie au suivant ce que j'ai à dire de leur utilité et de la manière de les administrer.

CHAPITRE XVII.

De l'obstruction de l'utérus formée par la matière laiteuse

Il existe deux espèces d'obstructions formées par l'humeur laiteuse. Les unes succèdent aux inflammations de la matrice, et leur dureté les rapproche de la qualité du squirre. Ce qui les concerne sera traité sous le nom d'induration et sous celui de squirre. Les autres sont le produit de la coagulation spontanée du lait. Je vais considérer les phénomènes qui concourent à la naissance de ces dernières, et j'ajouterai à cet examen le plan

de curation qui leur convient. Je comprendrai dans ce chapitre, et sans les désigner en particulier, les coagulations laiteuses qu'on reconnoît chez quelques personnes, à la cessation des symptômes de l'inflammation et de la suppuration de l'utérus, mais dont la solidité ne les rapproche point de l'état de l'induration, ni, à plus forte raison, de celui de squirre.

Quand j'ai parlé des changemens qui arrivoient dans la matière laiteuse, j'ai prouvé qu'elle se coaguloit avec une très-grande facilité, et que son défaut de circulation suffisoit pour opérer cet effet, ou seulement encore le ralentissement de sa marche. En traitant de l'écoulement des lochies, j'ai fait connoître comment la stase des liquides qui les forment, donnoit lieu aux engorgemens de la matrice et des parties environnantes. Quand la chose se passe ainsi, les tumeurs prennent un accroissement rapide, parce que le liquide dont elles sont composées, est abondant. On aura une idée exacte de sa quantité, en se rappelant ce que j'ai dit sur le mécanisme par lequel les fluides s'accumulent dans l'abdomen pendant la grossesse. Il y a des circonstances où l'affection dont on parle, ne laisse aucun doute sur son exis-

tence, dès le temps même de sa formation première. Quand, par exemple, l'écoulement des lochies a été en partie supprimé, le bas-ventre reste dur, élevé, et présente une éminence qui occupe presque toute la région hypogastrique. Il est vrai qu'avec le temps, l'abdomen s'affaisse sensiblement, quoiqu'on ne fasse pas même de remèdes, parce qu'une portion de l'humeur laiteuse, qui n'a pas acquis assez de consistance pour faire partie de la tumeur, s'écoule ou se dissipe par différens émonctoires; mais ce qui reste de l'engorgement acquiert aussi plus de solidité et devient par conséquent plus difficile à fondre.

En se rappelant que l'humeur laiteuse reste long-temps mêlée au sang et circule avec lui, on ne sera pas surpris de la fréquence des obstructions laiteuses, quand on ne s'est point attaché à dissiper cet excès de liquides, chez les femmes qui n'allaitent pas. Ce sont particulièrement celles-ci qui sont attaquées d'obstructions. La facilité avec laquelle ces maladies ont lieu, est telle, qu'après avoir fait usage de moyens actifs, pour détruire les restes du lait, les femmes qui paroissent en être débarrassées, ne sont pas toujours exemptes

pour la suite, d'obstructions laiteuses. On a vu bien des fois le lait, dans les cas dont on parle, s'accumuler lentement et d'une manière insensible, obstruer différens viscères indistinctement, et sur-tout les glandes du mésentère. Les couches successives ont donné des accroissemens à la première tumeur : de cette manière, les engorgemens ont acquis, à la longue et après diverses grossesses, un volume énorme. J'ai vu avec Lorry, Bouvard et Petit l'anatomiste, une femme de Langres, qui avoit presque tout le bas-ventre obstrué On ne distinguoit qu'une tumeur avec des inégalités saillantes, occupant la plus grande partie de la région hypogastrique, avec les ligamens de la matrice, la région ombilicale moyenne, et remontant dans l'épigastrique. Après un examen détaillé de ce qui s'étoit passé dans les temps antérieurs, nous fûmes convaincus que ce dépôt monstrueux avoit été formé par l'humeur laiteuse, à la suite de chaque accouchement, sans qu'il se manifestât dans aucun d'eux, le plus léger accident qui fît soupçonner le défaut d'écoulement de la matière laiteuse. La personne dont je parle étoit très-grasse : comme elle n'éprouvoit aucune incommodité, on ne la croyoit pas

malade. Un mouvement précipité donna une secousse à la masse obstruée, et occasionna un tiraillement douloureux dans l'abdomen. La douleur persistant, on en chercha la cause par le toucher, et l'on reconnut l'obstruction.

Cet exemple prouve mieux que tous ceux que je pourrois ajouter, que l'existence des tumeurs laiteuses reste quelquefois long-temps ignorée, quand elles occupent les régions moyennes de l'abdomen. On observera que les femmes maigres les reconnoissent plus aisément et plus promptement; car la masse n'étant pas soutenue dans le bas-ventre, flotte dans cette capacité, et cause des tiraillemens douloureux dans les mouvemens. Quand on se retourne brusquement d'un côté à l'autre, on la sent retomber et arracher, en quelque sorte, les parties auxquelles elle est adhérente.

L'obstruction de la matrice est rarement aussi long-temps inconnue que celle du mésentère; elle occasionne des tiraillemens dans les ligamens, et fait éprouver aux malades la sensation d'un poids fatigant, dont la gêne s'augmente considérablement par l'exercice, et sur-tout par la marche. Cette maladie est aussi accompagnée d'accidens

spasmodiques, sur la cause desquels beaucoup de praticiens commettent des erreurs, en rapportant leur origine à d'autres agens; tandis que les symptômes nerveux suffisent quelquefois pour établir le diagnostic rationnel de l'engorgement de l'utérus. J'ai vu à Bourbonnes-les-Bains une femme de Paris, dans un état habituel de souffrances, qu'on attribuoit à la mobilité des nerfs. Elle avoit eu trois enfans. Ses couches s'étoient passées sans accidens. Après avoir consulté tous les médecins en réputation, et fait beaucoup de remèdes, le hasard la fit partir pour Bourbonnes. Les symptômes de sa maladie consistoient dans une gêne continuelle et difficile à exprimer, un penchant à la mélancolie, et quelques tiraillemens à l'aîne gauche. Si ces symptômes persistoient pendant quelques jours, ils étoient suivis de suffocations insupportables, avec tristesse, etc. Je lui annonçai un engorgement au ligament large de l'utérus du côté gauche: et au même moment, je le lui rendis sensible par la douleur que causa le toucher, en cherchant à découvrir son volume. Il y avoit aussi deux petits engorgemens au mésentère.

Quoiqu'on puisse, par la seule énumé-

ration des symptômes, reconnoître les obstructions de l'utérus, cependant il seroit imprudent de négliger la preuve de leur existence, qu'on acquiert par le toucher. C'est par lui seul qu'on distingue réellement la maladie, la partie qu'elle occupe, le degré de consistance à laquelle l'engorgement est parvenu; connoissance essentielle à la curation, et qui doit en diriger la marche. On observera cependant que l'obstruction du col de l'utérus est toujours plus ferme que celle du corps du viscère, parce qu'elle à son siége dans une partie essentiellement plus solide, et qui reçoit moins de vaisseaux sanguins dans sa composition. Au reste, ses engorgemens sont très-fréquens. Ils naissent souvent de la violence des manœuvres pratiquées dans l'accouchement.

C'est ici l'occasion favorable pour détruire une erreur qui s'est perpétuée depuis Hyppocrate jusqu'à nous. Cet observateur assure que les femmes qui ont la matrice obstruée ne conçoivent point. Il dit qu'elles sont également stériles, si le col et l'orifice sont engorgés. D'après cette assertion, tous les auteurs ont répété le même principe. Cette proposition est évidemment fausse : je con-

nois plusieurs femmes qui ont eu des enfans, malgré l'engorgement de l'utérus ou de son col. Sans doute la conception est plus rare dans cet état; mais pour qu'il y ait un obstacle insurmontable, il faut supposer que l'engorgement occupe toute la matrice; dans ce cas, la grossesse devient impossible, parce que les orifices des trompes sont fermés, puisqu'ils sont compris dans l'étendue de la tumeur. C'est peut-être dans ce sens seulement qu'Hyppocrate assure qu'il ne peut pas y avoir conception. Si l'ouverture des trompes est libre, les femmes deviennent grosses : ce fait est hors de doute. A la vérité, la grossesse et l'accouchement entraînent des dangers dans leurs suites : mais ce n'est pas ce que j'ai à considérer dans ce moment. Il suffit de prouver par l'expérience que l'opinion la plus généralement adoptée est contraire à l'observation. J'ai fait le récit des accidens qui arrivent dans la grossesse avec engorgement de l'utérus ou de son col, en traitant de leur rupture.

J'ai décrit, dans le chapitre précédent, les symptômes qui accompagnent l'obstruction, et les symptômes consécutifs auxquels cette maladie donne naissance.

Elle est grave. La coagulation du lait est

difficile à détruire : la vétusté de la tumeur lui donne un caractère de squirre, et la rend incurable ; d'ailleurs, elle dégénère aisément en carcinome. Comme il arrive fréquemment qu'on porte long-temps un engorgement laiteux sans savoir qu'il existe, l'humeur coagulée acquiert, dans cet intervalle, une fixité qui rend sa résolution impossible. Cependant, quand après des couches récentes, on a observé que l'utérus restoit engorgé, et que les malades n'ont pas négligé les secours qui leur sont utiles, l'obstruction n'est pas dangereuse. Quel que soit le volume de la tumeur, on parvient à la fondre, pourvu qu'elle ne soit pas le produit ou la suite d'une inflammation intense, car alors il y a induration ou squirre. J'en traiterai dans les chapitres suivans. Les autres circonstances du pronostic sont relatées dans ce qui est dit de l'obstruction de l'utérus, causée par le dérangement des règles.

On comprend les savons et les alkalis au nombre des moyens les plus actifs pour fondre les tumeurs laiteuses. Dans un degré d'énergie moindre, on place les sels neutres. Quelques praticiens croient que les préparations mercurielles conviennent dans la curation de toutes les obstructions. Je ne suis

pas de l'avis de ces derniers : la longueur du traitement, nécessaire à la résolution des tumeurs laiteuses, rend l'usage des mercuriaux dangereux.

Celui des alkalis et des savons exige des précautions préliminaires, telles que les bains et les délayans. Les bains simples ont un effet trop lent. On les rendra médicinaux, par la dissolution des sels neutres les plus déliquescens, parce qu'ils sont les plus incisifs. Le sel marin ordinaire est de ce nombre ; il mérite la préférence par son action, par la facilité de s'en procurer, et par la différence de son prix comparé à celui des autres. On le dissout à la dose d'un gros par pinte d'eau. Les malades s'habituent aisément à passer plusieurs heures de suite dans le bain sans être fatiguées. On peut donc continuer ces bains très-long-temps sans interruption. Il n'y a de suspension que pendant le cours des menstrues ; les femmes obstruées étant sujettes à des pertes qui se renouvellent, sans observer une marche qui corresponde aux périodes des règles, il est encore indispensable de cesser les bains dès que ces pertes se manifestent.

Il est reconnu généralement qu'il faut donner au sang le plus de fluidité pour aider

la fonte des engorgemens ; ainsi les malades doivent boire abondamment. Mais le choix des boissons mérite quelqu'attention. Les délayans proprement dits, ne sont pas suffisans. Les infusions des plantes qui contiennent un extrait savonneux, sont préférables. Les carotes, les béteraves, les chicorées, les scorsonères, etc., sont de cette classe.

On s'est convaincu, depuis long-temps, que l'eau réduite en vapeurs, est un puissant dissolvant : son action sur les matières les plus solides en fait la preuve. Les médecins l'ont employée avec succès comme dissolvant. Il est facile de porter les vapeurs de l'eau à l'utérus : j'en ai indiqué les moyens. elles déterminent un ramollissement sensible dans peu de jours. Cette méthode continuée rompt l'agrégation des molécules coagulées : elle rend les vaisseaux plus flexibles et par conséquent facilite l'abord du sang dans ceux qui éprouvoient une gêne capable de retarder la circulation ; de là les substances médicamenteuses s'introduisent dans la masse de la tumeur avec plus de liberté.

Gallien conseille l'usage du vinaigre réduit en vapeurs, sur les obstructions. Peut-être que l'action de cet acide sur des organes

très-sensibles, deviendroit nuisible; je n'en ai point fait l'essai. Mais on pourroit diminuer la force du vinaigre, si cela étoit nécessaire, en l'étendant d'une certaine quantité d'eau. Seroit-il prudent d'employer l'acide du vinaigre dirigé sur des tumeurs laiteuses, puisque la matière qui les forme se coagule si facilement par l'action des acides les plus foibles? Cette considération m'avoit fait croire ce remède dangereux, quand je publiai la première édition *des maladies des femmes en couches*; mais je traitois de ces tumeurs considérées dans le temps le plus rapproché de leur formation. A cette époque, le lait étant encore presque pur, n'auroit pas assurément été dissous par le vinaigre. En réfléchissant à la différence qui existe entre l'état de cette humeur depuis long-temps coagulée, et celui de sa coagulation commençante, j'ai conçu que l'effet du vinaigre devoit présenter des résultats bien différens. J'ai eu le projet de faire sur cet objet, des expériences auxquelles mes occupations civiles ne m'ont pas permis de me livrer. L'autorité de Gallien étoit une raison puissante pour me décider à ce travail. Je désire bien ardemment que quelque bon observateur veuille s'en occuper.

Quoi qu'il en soit, le mélange de cet acide avec la gomme ammoniaque et les autres substances de la même nature, est un fondant très-utile. On s'en sert en linimens, en emplâtres, selon le degré de consistance qu'on leur donne. Fabrice de Hilden l'a employé avec succès sur des tumeurs laiteuses qui avoient résisté à beaucoup de remèdes. Il faut observer qu'il en avoit fait usage sur des tumeurs des seins; par conséquent ce médicament étoit appliqué immédiatement sur la partie affectée, au lieu que dans l'obstruction de la matrice, le même liniment n'opérera pas un effet semblable, par rapport au ralentissement qu'éprouve son action, par l'interposition des tégumens de l'abdomen.

J'ai déjà parlé des bains d'eaux minérales. J'ai donné la composition des eaux artificielles; j'ai déterminé quelle quantité les malades en doivent boire; j'ai rapporté les avantages de la douche, et la méthode de l'administrer dans différentes circonstances. Il me reste quelques réflexions à faire sur cet objet. J'ai remarqué que la continuité des bains et le temps prolongé de chacun d'eux, étoient quelquefois plus avantageux que l'usage intérieur des mêmes eaux.

Il se rencontre des personnes qui ne peuvent en boire une quantité suffisante, sans une répugnance invincible ; d'autres éprouvent une fatigue de l'estomac, qui les force d'en suspendre la continuation, ou en fait considérablement diminuer la dose ; d'où il arrive que l'interruption ou la diminution de ce médicament, ne produit qu'un effet médiocre ou nul. Mais les bains font passer par la peau une grande somme d'eau médicamenteuse dont l'action momentanée est insensible, quoiqu'avec le temps elle produise des effets très-marqués. J'ai guéri par cette méthode, des affections invétérées de l'utérus, et des autres viscères de l'abdomen. J'ai remarqué que chez quelques malades, le traitement a été moins long que chez les personnes qui, ne supportant pas l'ennui d'un bain prolongé, préféroient les eaux en boisson.

Par les observations faites sur les eaux thermales salines, il est démontré que la substance la plus abondante qu'on en retire, est le sel marin ; c'est par conséquent à ce sel neutre que sont dus leurs heureux effets. Il paroît étonnant qu'on fasse si peu d'usage d'une matière aussi commune, et dont l'utilité a été parfaitement connue dans la cure

des obstructions. On peut s'en convaincre par la lecture de Pline, *liv.* 31, *chap.* 6.

On observera que plus le sel marin contient de substance saline à base calcaire, plus aussi son action, comme fondant, a d'activité. Il est également plus soluble dans les menstrues auxquelles on le mêle; ce qui indique que ses effets sur l'économie animale doivent être et sont réellement plus marqués, puisque la sérosité du sang peut se charger d'une plus grande quantité de ce médicament. Ainsi, la qualité fondante des sels, correspond parfaitement à leur solubilité; d'où il résulte que la mesure de la solubilité des sels neutres, sera aussi celle de leur action dans la curation des obstructions.

D'après ces données, on juge d'avance que le sel ammoniac est un bon fondant. Sa solubilité surpasse celle de la plupart des sels neutres à base d'alkali fixe. Il a une action très-marquée sur les tumeurs anciennes; il pénètre promptement la masse des fluides coagulés qui forment les obstructions. Il est des circonstances, comme dans l'engorgement du col de l'utérus, où l'on peut l'appliquer immédiatement sur la partie malade. On l'emploie en injections dont on fait séjourner le liquide dans le

vagin,

vagin, par le moyen d'une éponge huilée, avec laquelle on comprime les grandes lèvres. On a soin de rendre son véhicule émollient; autrement ce sel, par des injections réitérées, irriteroit bientôt les parties avec lesquelles il est en contact. Il y a même des cas où son excipient doit être indispensablement narcotique; telle est la décoction de ciguë: ce qui est utile quand une irritation commençante fait appréhender son accroissement.

La célébrité du fondant de mademoiselle Stéphens, en Angleterre, avoit décidé les médecins à faire des épreuves de son remède. On savoit, par l'analyse, que l'alkali fixe et le savon en étoient la base. Ces deux substances, dónt l'usage étoit fréquent en médecine, avoient donné des résultats heureux, à des doses modérées. On ne tarda pas à s'âpercevoir que l'excès auquel elles étoient portées dans la méthode anglaise, divisoit trop les humeurs, et disposoit à la putridité, par l'extrême atténuation de la lymphe. Ce médicament fut entièrement abandonné en France. Cependant il ne s'agissoit, pour en tirer un parti avantageux, que d'en diminuer les doses ou en suspendre l'usage de temps à autre. C'est aussi la marche que suivent les praticiens éclairés.

Le fondant de Levret tire sa source du remède dont on vient de donner l'histoire. Il consiste dans une simple dissolution d'alkali fixe. L'accoucheur célèbre qui l'a mis en vogue, assure avoir fait un grand nombre de guérisons. Tous ceux qui l'ont employé avant lui et dans la suite, le recommandent avec autant d'éloges. Je m'en suis servi avec succès. Je ne citerai qu'un exemple.

Une femme portoit depuis long-temps une tumeur laiteuse à l'articulation du genou, pour laquelle on avoit fait inutilement beaucoup de remèdes. On étoit généralement d'avis que le genou seroit enkilosé, et qu'on ne pourroit obtenir la résolution de la tumeur. Je fis faire des douches avec la dissolution d'alkali fixe, et la malade a été parfaitement guérie.

On ne fait point usage, à l'intérieur, de l'alkali fixe caustique. Celui qui est même incomplétement saturé d'acide crayeux (maintenant appelé *carbonique*, usqu'à ce que l'inconstance des chymistes lui donne un nouveau nom), celui-là, dis-je, peut être administré sans inconvéniens. Comme le degré de saturation varie infiniment dans ce sel, on ne peut en déterminer précisément la dose. Quoi qu'il en soit, on le prescrit en substance

à huit grains incorporés dans un mucilage. Si on l'étend dans l'eau, on double la dose. Cette dernière méthode est préférable à la première. On porte la quantité d'eau à une livre et demie ou deux. Les malades prennent cette dissolution par verre de quart d'heure à autre, ou même à une demi-heure d'intervalle. Macquer observe que les meilleurs correctifs de l'alkali sont les corps résineux avec lesquels il forme une espèce de savon. Ainsi, son union avec la gomme ammoniaque, le sagapénum, le castoréum, etc. qui sont fondans, procure un médicament très-utile, parce que les substances qu'on nomme, sont très incisives.

L'alkali fixe, comme on vient de s'en convaincre, exige une prudence consommée de la part des praticiens qui l'emploient. Celui de l'alkali volatil demande encore plus de sagesse. Ce dernier est, sans contredit, le meilleur dissolvant; sous ce rapport, il paroîtroit mériter la préférence; mais l'expérience fait entrevoir qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à en continuer long-temps l'usage. J'avois commencé une suite d'essais sur son action, mais ces travaux ont été interrompus par des circonstances étrangères à la médecine.

On l'emploie sans danger à l'extérieur, en l'unissant aux huiles, avec lesquelles il forme un savon de consistance molle, qui sert à faire des linimens; on en fait aussi des applications, comme cataplasmes. C'est un composé très-incisif et très-pénétrant. Il mérite, sous ce point de vue, la préférence sur le savon ordinaire dans les maladies externes : mais il irrite la peau très-promptement. Pour obvier à cet inconvénient, qui forceroit à en suspendre l'usage, on l'unit aux mucilagineux. Par cette méthode, on prévient la phlogose.

On n'a point encore, que je sache, essayé de le donner intérieurement. C'est une expérience à faire : elle conduiroit peut-être à des découvertes utiles. Il est vrai qu'on seroit embarrassé, dans les premiers temps, sur la dose à prescrire, parce que les pharmaciens ne suivent point une méthode uniforme dans sa composition. Les chymistes ne nous ont point donné une manipulation précise pour le composer, ni des doses déterminées des substances qui entrent dans sa combinaison. Nous sommes donc contraints d'attendre que des travaux ultérieurs fassent la base des expériences qui auront ce médicament pour objet.

Je ne parlerai point ici de la terre foliée de

tartre, ni des autres fondans doux qui sont en usage dans la pratique. Leur action est trop modérée pour en obtenir des succès dans la cure des obstructions laiteuses de la matrice. Le cas extraordinaire qu'on fait de la terre foliée, l'a rendue très-fameuse ; j'ai parlé ailleurs de son utilité.

J'ai déjà dit que les préparations mercurielles ne me paroissoient pas convenir dans la curation de la congestion laiteuse ; parce que la nécessité d'en continuer long-temps l'usage, détermineroit une trop grande atténuation dans les humeurs. J'ajouterai à cette réflexion, que la plupart des femmes qui ont des engorgemens à la matrice, ont les nerfs très-mobiles, parce que la maladie elle-même occasionne constamment une grande agitation dans le systême nerveux, chez les sujets même les plus robustes ; d'où il résulte que l'usage des mercuriaux, agaçant prodigieusement les nerfs, seroit suivi d'accidens très-graves, si l'on s'obstinoit à le prolonger. Quelques correctifs qu'on joignît à ces remèdes, on n'éviteroit pas les inconvéniens auxquels ils donnent lieu, à moins qu'on n'affoiblît singulièrement leur action, et dans ce cas, elle seroit presque nulle.

J'ai fait préparer par un excellent phar-

macien (Tassard, rue du Temple), l'extrait de ciguë, pour l'employer dans la cure des obstructions de la matrice. Je n'ai point suivi le procédé de Stork, parce qu'il est vicieux, en ce que son extrait conserve encore la plus grande partie de l'huile virulente de la ciguë. J'ai préféré la plante desséchée, afin que l'huile volatile se dissipât, autant que cela seroit possible, pendant sa dessication. C'est dans cet état de la plante, que je faisois préparer l'extrait. Pour compléter la déperdition de l'huile fétide, j'ai fait dissoudre l'extrait dans une suffisante quantité d'esprit-de-vin affoibli, ou une forte eau-de-vie, ensuite évaporer le mêlange jusqu'à consistance d'extrait un peu solide. J'ai fait réitérer cette manipulation une seconde et une troisiéme fois; et c'est cet extrait ainsi préparé que j'ai mis en usage. Voici les résultats.

Je mêlois à l'extrait, le savon, la gomme ammoniaque, le safran de mars et un sirop, pour en former des bols qui contenoient tout au plus un demi-grain d'extrait de ciguë. Je donnois cette dose en même temps à trois malades. Malgré l'addition des correctifs qu'on vient de désigner, et la médiocrité de la dose, après dix jours d'usage

de ce remède, une femme se plaignit de vertiges. Comme elle étoit très-capricieuse, je ne fis pas assez d'attention à ses observations. Une seconde fit les mêmes plaintes vers le quinzième ou seizième jour. La troisième n'éprouvoit point encore d'accidens; mais le vingt-quatrième, le courage avec lequel elle les avoit supportés depuis plusieurs jours, l'abandonna entièrement. Elle m'exposa ses inquiétudes. Je fus convaincu que l'extrait de ciguë, même à la manière dont je le faisois préparer, étoit un mauvais médicament. J'en suspendis l'usage pour le recommencer. Toutes les fois que je fis cette tentative, les vertiges, l'engourdissement, la stupeur de l'imagination même, s'emparèrent des malades dans un temps plus rapproché, à proportion que le nombre des expériences auxquelles elles étoient soumises, avoit été réitéré.

D'après ces observations, j'ai abandonné la ciguë. A la même époque, mes confrères Coquereau et Hallé, furent chargés, avec quelques autres, de faire, à la Pitié, des expériences sur l'activité de la ciguë. Le magistrat qui les avoit ordonnées, avoit fait venir de l'extrait d'Allemagne, afin qu'on n'attribuât point le défaut de succès, s'i

avoit lieu, au vice de la préparation. Les commissaires que j'ai nommés, remarquèrent des accidens plus fâcheux que ceux que j'ai relatés ci-dessus. Ils perdirent un malade, et quelques autres étoient en danger de mourir prochainement, lorsqu'ils retournèrent à l'Hôpital général, après avoir laissé écouler quelques jours sans y être allés. Ces faits et un grand nombre d'autres qui se ressemblent parfaitement, nous apprennent ce qu'il faut penser de l'usage de la ciguë.

Cependant, je dois avertir, avant que de finir ce qui concerne ce médicament trop préconisé, que je l'ai employé avec succès dans la guérison des tumeurs formées par une humeur répercutée, après les maladies aiguës. Voici la formule. Prenez d'extrait de ciguë deux grains, autant d'éthiops antimonial et de racine d'arum, un grain de sel ammoniac. On en forme deux pilules avec la gomme arabique. On les fait prendre chaque matin au malade, avec un bouillon apéritif. L'action de la ciguë est-elle changée dans la composition de ce médicament? C'est la réflexion qui se présente d'abord à l'esprit, quand on considère que deux grains de son extrait ne paroissent pas affecter désagréablement les malades, tandis qu'un demi-

grain (quatrième partie de cette dose), de la formule indiquée plus haut, occasionnoit constamment des accidens. J'ai cru devoir offrir au lecteur ces deux méthodes d'administrer l'extrait de ciguë, afin qu'on fît de nouveaux essais pour corriger sa virulence, et rendre son effet plus assuré.

Quels que soient les fondans qu'on emploie, il est indispensable de purger les malades, toutes les fois que l'humeur divisée se mêle au sang. Ceci suppose deux conditions dans le traitement ; la première, que les fondans ne soient pas purgatifs ; la seconde, que si une partie d'eux a été prise dans la classe des évacuans, ils soient prescrits à une dose tellement modérée, qu'ils n'exercent pas cette vertu purgative d'une manière sensible ; car on sait que l'abus des purgatifs prive le sang de sa sérosité, dissipe à la vérité très-promptement la portion des obstructions qui n'a pas encore acquis de la solidité, mais dessèche aussi très-précipitamment le reste de la masse, et en forme un squirre. Au reste, ces notions tiennent essentiellement aux connoissances générales de pratique, et, par cette raison, ne doivent pas être exposées ici dans le détail dont elles sont susceptibles. Je passerai aussi sous silence

ce qui regarde le régime et l'exercice, parce que ces objets doivent être connus par les documens qu'on prend dans la thérapeutique générale. Je suppose donc que le lecteur a acquis les lumières nécessaires sur ces différens objets.

Je ne crois pas devoir me dispenser de rassurer les praticieus timides sur l'effet des bains, dans la cure des grands engorgemens du bas-ventre. Quand les tumeurs, comme celle de l'utérus, compriment les grands vaisseaux, en s'appuyant sur eux, les extrémités inférieures s'œdématient. Cette hydropisie accidentelle donne à quelques personnes des craintes sur l'usage des bains, et les praticiens peu habiles (et qui sont nombreux) les proscrivent sans rémission, par la persuasion qu'il en résulte, disent-ils, une hydropisie complète. Cette erreur est le produit de l'ignorance. Quoique les jambes soient gorgées de sérosités, l'infiltration n'a rien de redoutable ; elle disparoît à proportion que l'obstruction diminue. Si elle persiste, ou même s'augmente, c'est parce que la maladie essentielle n'est pas combattue avec assez d'activité, ou ne peut plus être guérie. D'ailleurs, les bains d'eau minérale, soit naturelle, soit

artificielle, étant toniques, accélèrent la disparition de l'infiltration. Les médecins *des eaux*, habitués à l'observation de ces phénomènes, ne craignent point l'accroissement de l'hydropisie, à moins que l'obstruction devenue incurable, n'augmente en volume, et n'exerce par ce moyen une compression plus considérable.

J'ai déjà dit plusieurs fois que, quelque méthode qu'on suive dans la cure des obstructions de l'utérus, on ne perdra jamais de vue le cours des menstrues. Quand même le sang qui les forme, n'auroit aucune part à la naissance de cette maladie, comme dans les engorgemens laiteux, il n'est pas moins assuré que la portion de la matrice engorgée apporte des obstacles à la régularité de cette évacuation; car la circulation est interrompue, ou au moins très-gênée dans la portion lésée du viscère, et dans les organes environnans. Si l'engorgement est étendu, l'embarras de la circulation s'accroît dans la même proportion aux environs; d'où il résulte que le sang menstruel éprouve des obstacles partiels ou absolus, pour parcourir les vaisseaux de l'utérus; d'où sa stase dans le viscère malade; d'où l'accroissement de la tumeur, par la coagulation

du fluide qui devoit être évacué; d'où le caractère mixte de la maladie; d'où encore nouvel obstacle à la guérison et l'accroissement de tous les symptômes qui accompagnent les obstructions de l'utérus.

Pour prévenir cette suite de phénomènes morbifiques, on emploiera les moyens indiqués aux chapitres qui traitent *de la diminution et de la suppression des menstrues.*

CHAPITRE XVIII.

De l'induration de la matrice.

En traitant des maladies inflammatoires des mammelles, j'ai distingué deux états différens, désignés sous le nom d'*induration,* à la suite de l'inflammation. J'ai nommé induration, cette maladie que les praticiens nomment *squirre imparfait* : J'ai conservé le nom de squirre, pour désigner une tumeur irrésoluble. Je ne crois pas en effet, qu'on puisse classer sous la même dénomination, deux états que les observations des praticiens les plus éclairés, nous démontrent être essentiellement différens. *Le squirre,* dit-on, *est imparfait, quand il conserve une sorte de sensibilité, et ne présente pas*

au toucher une dureté absolue. On ajoute, *il est parfait dans le cas contraire.* On convient d'ailleurs, que dans ce dernier cas, *il y a désorganisation de la partie squirreuse. Les organes dont elle est composée n'ont plus d'action vitale.* Voilà les idées générales qu'on nous a données sur les deux espèces de squirrosités. On avoue encore qu'*à l'examen des tumeurs squirreuses, on trouve une masse inorganique, tantôt cartilagineuse, tantôt pierreuse,* etc. Or, de l'aveu même des bons observateurs, n'y a-t-il pas une différence essentielle entre une affection dans laquelle la partie malade est hors d'état de reprendre aucune fonction, et celle dans laquelle les organes engorgés éprouvent l'influence de la circulation d'une manière si marquée, qu'on parvient, à son aide, à dissiper la maladie ? Dans le cas contraire, l'usage des remèdes occasionne des maux plus graves, en faisant dégénérer la tumeur en cancer : ce qui établit encore une différence absolue entre ces deux sortes d'affections.

Que signifient ces expressions équivoques, *sensibilité du squirre imparfait*, et *dureté qui n'est pas absolue* ? Premièrement, un squirre irrité ou *qui travaille* (pour me

servir de l'expression commune), est d'une grande sensibilité : or, comme on convient que celui-là est incurable, parce qu'il contracte l'état cancéreux, il me semble que la sensibilité est un signe bien équivoque, pour distinguer le squirre imparfait du parfait. Car il y a un commencement dans l'état douloureux : or, si on touche alors la tumeur, la malade n'éprouvera qu'une *sensation de sensibilité*; donc on sera fondé à dire que le squirre est imparfait, tandis qu'il prend le caractère cancéreux (on observera que, traitant du squirre des viscères, les signes extérieurs n'aident point le diagnostic); donc un praticien sera fondé à prescrire les fondans. Son conseil fera dégénérer le squirre. Tel sera le fruit de la distinction dont on conteste le fondement.

Sans sortir de la thèse que défendent les auteurs dont je combats l'opinion, je leur demande comment ils établiront le caractère de sensibilité du squirre qu'ils nomment imparfait, quand les parties qui environnent la tumeur, sont affectées douloureusement par la compression, la gêne de la circulation et l'engorgement des liquides, suite de cette compression même et de leur stase? Comment rapporter à la tumeur une

sensation qui, presque toujours, n'a lieu que dans les parties environnantes, mais trop rapprochées pour déterminer leur véritable siége? Comme il y a aussi des obstructions simples qui, par elles-mêmes, ne sont pas sensibles au toucher, et qui présentent une grande solidité, par quel moyen les distinguera-t-on des squirres parfaits? On conviendra sans doute, qu'il y a quelque difficulté à sortir de l'embarras qui résulte de ces questions. Comment enfin fixer les bornes, soit de sensibilité, soit de solidité, qui différencient l'obstruction d'avec le squirre? Cependant, cette détermination est essentielle dans la pratique. Qu'on convienne donc qu'un engorgement résoluble, de l'espèce qu'on nomme squirre imparfait, n'est qu'une obstruction durcie, soit par son ancienneté, soit par la nature des causes qui lui ont donné naissance, comme après l'inflammation.

Si l'on considère le nombre des obstructions qui renferment un noyau squirreux, on tombera dans une autre incertitude, par la théorie qu'adoptent les adversaires. J'en ai vu (comme tous les praticiens) beaucoup de cette espèce. L'ouverture des cadavres de quelques sujets qui ont succombé à des

affections étrangères à ces tumeurs, m'a démontré que souvent un engorgement qui ne présentoit que les caractères de l'obstruction, renfermoit un véritable squirre, c'est-à-dire, une tumeur qui comprenoit dans son étendue des organes dont la conformation étoit entièrement détruite, et qui, par conséquent, n'étoient plus soumis à l'action vitale.

Il est une remarque importante et contraire à la doctrine généralement adoptée, qui mérite bien de trouver place ici : elle consiste dans l'observation de ce qui se passe au toucher de la plupart des malades obstruées. Au moment où l'on cherche à reconnoître les caractères d'une obstruction, comme sa solidité et son étendue, les malades n'éprouvent pas une sensibilité bien grande, si l'engorgement est récent; tandis qu'au contraire, le tact cause une sorte de douleurs dans la plupart des cas où il est ancien. Or, sa vétusté le rapprochant davantage de l'état de squirre, n'est-il pas évident que ce n'est pas par la sensibilité plus ou moins marquée qu'on peut déterminer la nature de ces deux espèces de tumeurs? Autrement il faudroit dire qu'une obstruction récente, et par conséquent très-résoluble, est un squirre,

squirre, tandis qu'on appelleroit squirre imparfait, celle qui est ancienne, quoiqu'elle soit encore essentiellement une obstruction.

La sensibilité d'une tumeur ne se fait pas toujours apercevoir au moment même où on la touche : il y a un grand nombre de circonstances, dans lesquelles la sensation de douleur ne se manifeste que quelques heures après, et persiste un jour ou deux. C'est particulièrement lorsque les obstructions ont existé quelques années, que ce phénomène a lieu. Il se renouvelle toutes les fois qu'une tumeur, même squirreuse (c'est-à-dire irrésoluble), est profonde et se trouve placée près du trajet des principaux nerfs de l'abdomen. Or, dans ce cas, est-ce bien à la tumeur qu'il faut rapporter l'origine de cette sensibilité ? N'est-ce pas plutôt à la sorte de compression qu'on a exercée sur ces nerfs ? Cette proposition me paroît prouvée par le fait suivant. Lorsqu'un choc ou une secousse occasionne un tiraillement dans les nerfs qui avoisinent un squirre, il survient une douleur dont l'intensité correspond parfaitement à la force du tiraillement qu'ont souffert les rameaux dont les extrémités ou les divisions sont comprises dans les parties qui ont subi l'extension.

De ces faits, qui ne peuvent être inconnus aux praticiens, puisqu'on a tous les jours des occasions fréquentes de les observer, résultent deux principes : le premier, que les caractères par lesquels on prétend distinguer l'obstruction d'avec le squirre, sont insuffisans et incertains; on en convient même assez généralement : le second, que deux affections dans l'une desquelles les viscères ou les organes affectés sont désorganisés, tandis que dans l'autre, les parties, malgré la lésion, participent encore à l'action vitale, leur organisation intime restant entière, sont deux états parfaitement dissemblables, et doivent être caractérisés par des noms qui leur soient particuliers.

C'est pourquoi je désigne par le mot d'*induration*, l'engorgement de l'utérus, quand il est encore susceptible de guérison. Il est l'effet d'une inflammation qui n'a pas eu de résolution, ou c'est une obstruction ancienne, qui, par sa dureté, se rapproche de ce qu'on nomme squirre imparfait : maladie dont la curation est longue et difficile, parce que les fluides ont acquis un degré de coagulation plus fixe. Sous ce point de vue, cette dernière affection ne diffère point d'une induration, effet de l'engorgement inflam-

matoire, si ce n'est que dans cette dernière; la coagulation a été très-prompte et très-forte, par l'action même de l'inflammation qui a dissipé les parties les plus ténues des humeurs, et ne leur a pas permis de rester combinées avec la lymphe.

Comme nous sommes convenus précédemment que les signes par lesquels on désignoit les termes extrêmes de l'obstruction et du squirre étoient très-incertains, nous ne faisons pas non plus de difficulté d'avouer qu'il n'y a point de caractères bien précis pour distinguer l'induration d'avec le squirre. D'après ces réflexions, il est évident que la cure de l'induration doit être conduite avec des ménagemens extrêmes, et que l'action des médicamens doit être surveillée avec un soin continuel; car, si on remarque qu'ils fassent naître la plus légère sensation de douleur, il faut les supprimer à l'instant, et rétablir l'insensibilité et le calme dans le viscère obstrué par les moyens les plus efficaces; autrement on occasionneroit une dégénérescence cancéreuse. Ces principes prouvent donc la difficulté qu'on rencontre dans la guérison de cette maladie; ils démontrent également sa gravité et le danger, soit présent, soit futur, dont elle est accompagnée;

et enfin la longueur du temps qu'exigera son traitement.

De ce qui vient d'être dit, il résulte qu'il n'y a point de maladie où les moyens préparatoires soient aussi indiqués et aussi indispensablement utiles que dans la curation de celle-ci; d'où il suit que pour parvenir à fondre l'induration, il est de la plus absolue nécessité de commencer par des bains long-temps continués. Ici les fumigations doivent être employées sans interruption. On a fait connoître précédemment leur effet, en traitant de la cure de l'obstruction. Ce ne sera qu'après avoir ramolli la tumeur par les bains et les fumigations, qu'on pourra employer sans danger les fondans à l'intérieur.

Qu'on ne croye pas sur-tout que cette méthode exige un temps plus considérable pour la guérison, que l'emploi des moyens actifs dès les commencemens du traitement. La raison en est, qu'en portant par les bains et les fumigations, le ramollissement au plus haut degré où il puisse parvenir, l'action des fondans trouvera la matière préparée à se dissiper très-promptement. D'ailleurs, les couches extérieures, imbibées de liquides qu'elles transmettront aux couches pro-

chaines, disposeront celles ci à une fonte plus rapide. A la vérité, après quelques bains ordinaires, que je regarde comme préparatoires, on pourra prescrire les bains d'eau minérale, soit naturelle, soit artificielle. Ce sera déjà un fondant, mais d'une action douce. Par ce moyen, on n'irritera point la tumeur. On aidera l'effet des eaux thermales par des fumigations, chaque jour répétées plusieurs fois. Dans les intervalles des bains et des fumigations, on tiendra la région de la matrice, constamment imbibée par des fomentations ou des cataplasmes émolliens. Des boissons assez abondantes, sans fatiguer l'estomac par leur excès, et sans déranger les digestions, apporteront un surcroît de liquides capables de favoriser le ramollissement de la tumeur.

On aura aussi la précaution de tirer les alimens de la classe de ceux qui ont une qualité savonneuse et fondante, comme les chicorées de toute espèce, le scorsonère, le salsifis, les carottes, les betteraves, etc. On les fera cuire dans une assez petite quantité d'eau, pour ne pas perdre dans un liquide inutile l'extrait savonneux de ces plantes; autrement leur usage est presque nul, et comme aliment et comme médicament.

Après avoir pris ces précautions pendant un mois environ, on donnera les fondans internes, en commençant par les plus modérés dans leur action. Mais avant tout, on examinera la tumeur, pour savoir si elle conserve encore le même degré de solidité, et si elle ne devient pas plus sensible. Dans ce dernier cas, l'action des fondans l'irriteroit. C'est une précaution qu'on observera de temps à autre pendant la curation. On continuera toujours les bains d'eaux thermales et les fumigations, tandis qu'on donnera les remèdes internes.

Si, après un temps quelconque d'une méthode qui pourroit ne pas paroître assez active aux hommes peu éclairés, on trouve qu'une portion de la tumeur restante présente le caractère d'une dureté irrésoluble, on ne s'obstinera pas à continuer les remèdes fondans à l'intérieur; car leur effet persiste encore long-temps après que les malades les ont cessés; étant mêlés au sang, ils circulent avec lui, et leur action se continue d'une manière quelquefois très-sensible : or, il seroit très-imprudent d'augmenter cette énergie par leur prolongation. On se contentera de l'effet des bains d'eau minérale; ils ne sont accompagnés d'au-

cune suite fâcheuse, à moins que la tumeur ne s'irrite : et dans ce cas, je le répète encore, on n'administre aucun remède fondant.

Si la dureté de la tumeur diminue sensiblement dans toute la masse, il n'y a plus à craindre l'activité des fondans ; alors l'alkali ou le tartre crayeux, les savons, les résines atténnantes, les préparations martiales terminent bientôt la curation, pourvu qu'on n'en outre pas les doses, et qu'on entretienne toujours le ramollissement de la partie engorgée. Autrement on diminueroit considérablement l'obstruction dans un court espace de temps, mais on rendroit le centre ou la portion qui resteroit irrésoluble.

CHAPITRE XIX.

Du squirre de la matrice.

D'APRÈS ce qui précède et la définition que j'ai donnée du squirre, cette maladie est incurable. J'ai prouvé qu'elle ne devoit point être combattue par les fondans. En cela, tous les praticiens sont d'accord, puisque je ne désigne par le mot squirre, que les engorgemens irrésolubles, qu'ils nomment

squirres parfaits. Il n'y a donc que la médecine palliative qui puisse être utile aux malades, dans ce sens seulement, qu'on leur prescrira une manière de vivre qui prévienne l'inflammation du squirre. Elle consistera dans le choix des alimens les plus doux, comme les légumes qui ont une saveur douce ou sucrée; les boissons adoucissantes, parmi lesquelles le lait coupé avec l'eau, à parties égales, mérite sans contredit la préférence; la bière légère et les décoctions d'orge, d'avoine, etc. On évitera soigneusement l'usage des alimens âcres, parce qu'ils augmentent l'activité de la circulation, et font naître la dégénérescence cancéreuse.

Les passions de l'ame seront évitées autant qu'il sera possible; et dans le cas où elles se manifesteroient avec quelque énergie, on emploiera tous les moyens qui peuvent les calmer. On évitera les exercices qui pourroient occasionner la moindre fatigue, les chocs, les compressions, etc. Les malades, enfin, passeront leur vie dans une attention continuelle à se préserver de tout ce qui pourroit déterminer quelque trouble dans l'économie animale.

CHAPITRE XX.

Du sclérôme de la matrice.

PAUL d'Ægine et Gallien sont les seuls qui parlent de cette maladie. Ils désignent généralement par l'expression de *scleroma*, une tumeur de l'utérus, sans lui donner de caractère particulier. Paul ajoute seulement qu'elle occupe principalement les environs du col de l'utérus : *circa vulvae cervicem potissimum adveniens*. Il la met au nombre des squirres, *scirrorum genere comprehenditur*. Elle n'en diffère, selon lui, que par une dureté moins marquée. Il ajoute qu'elle est accompagnée d'une sensation de douleurs (*voyez livre troisième chapitre* 68). C'est tout ce qu'on trouve de positif sur cette affection. Roch, médecin de la duchesse d'Amboise, et les auteurs du dictionnaire de médecine, en ont parlé d'après Paul, mais sans ajouter un mot à ses courtes réflexions. Le mot *scleroma* pouvant être confondu avec *scleria*, *sclerosis*, on voit qu'il ne désigne qu'une tumeur dure, mais qui a de la ressemblance avec le squirre qu'on désigne à son tour par *sclirosis*, *scliroma*, *sclirus*, ou *sclerus*.

Quoi qu'il en soit, je décrirai sous le nom de sclérôme, une tumeur que j'ai vue plusieurs fois dans la matrice, et dont les observateurs n'ont point rendu compte. Je reprendrai, pour mettre plus de justesse dans mon exposé, les expressions mêmes de l'observation 190, insérée à la page 568 de mon ouvrage intitulé *Observationes clinicæ*, etc.
« La matrice ouverte en travers, il parut une » tumeur d'une substance charnue, com- » pacte, solide, blanchâtre, mais avec des » nuances de diverses couleurs; composée » de fibres qui ne paroissoient avoir aucune » régularité dans leur direction. Elles étoient » mêlées dans une masse qui avoit quelque » ressemblance avec le tissu des glandes dur- » cies. La cavité de l'utérus étoit remplie de » caillots de sang applatis, épanchés çà et là. » Cette cavité avoit la forme du corps étran- » ger qu'elle environnoit; c'est-à-dire qu'elle » étoit orbiculaire. Après avoir enlevé ce » corps solide, nous n'aperçûmes point d'au- » tre enfoncement dans l'utérus, parce que » la tumeur, qui avoit pris naissance dans » le premier plan des couches des fibres » charnues à la face postérieure de ce vis- » cère, avoit augmenté considérablement » son volume, et le remplissoit complète-

» ment, si on en excepte l'intervalle applati
» dans lequel le sang avoit été épanché. »

Dans les ouvertures nombreuses de cadavres que j'ai faites à la Salpêtrière, j'ai observé bien des fois cette maladie. En général, j'ai remarqué que ces tumeurs étoient placées, pour la plupart, entre la membrane interne et les fibres charnues de l'utérus. Quelques unes étoient dans la cavité même, mais toujours adhérentes au viscère par une large base, ou par plusieurs parties assez étendues de leur circonférence. Dans le plus grand nombre des cas, j'ai trouvé du sang épanché, caillé, durci, applati et en petite quantité, quel que fût l'âge des malades; la membrane interne du viscère épaissie et dense, et dans quelques portions, aussi solide que le péricarde, particulièrement dans les espaces où elle étoit adhérente à la tumeur; très-ordinairement les vaisseaux de la surface interne de la matrice, dilatés au point d'avoir plus d'une ligne de diamètre, quoiqu'ils ne soient pas visibles dans l'état naturel. J'ai conservé long-temps plusieurs de ces tumeurs, les unes dans l'esprit-de-vin, les autres dans une forte dissolution d'alun; toutes se sont flétries et ont considérablement diminué de volume; en sorte qu'une de ces tumeurs,

qui avoit plus de deux pouces et demi de diamètre, étoit réduite à moins de dix-huit lignes, deux ans après l'avoir enlevée de la matrice. Elle avoit été mise dans l'eau alumineuse. Je conviens qu'elles avoient été mal conservées, parce que des occupations nombreuses, réunies à des événemens, pour la plupart désastreux, qui fixoient toute l'attention des Français, ne m'avoient pas permis de remplacer les liquides évaporés. Je les ai trouvées toutes desséchées deux ans après avoir quitté l'hôpital général. Plusieurs de mes confrères les ont vues dans le temps où elles étoient encore fraîches. Je crois en avoir donné à mon confrère Vicq-d'Azir, avec les débris d'une collection autrefois précieuse, qu'il a bien voulu recueillir à mon départ de Paris, et qu'il conservera plus soigneusement que moi. (Il est mort depuis cette époque.)

Quoi qu'il en soit, le silence des auteurs sur cette maladie m'a toujours surpris, car elle n'est pas rare. J'ai cherché, dans les ouvrages de Morgagni, Valsalva, etc. les observations qui pourroient avoir quelque rapport avec les miennes, je n'ai rien trouvé qui parût s'en rapprocher. Ce que rapporte Morgagni, épître VII, n°. 17, épitre XI

n°. 2, épître XXIII n°. 11, XXXVII n°. 29, XLV n°. 16, LXVII n°. 11, LXVIII n°. 6, n'a rien de commun avec ce qu'on a lu plus haut.

Il seroit à souhaiter que j'aie pu recueillir les événemens principaux de la vie de chaque malade; mais, dans un grand hôpital, où le service journalier emploie tant de temps, où la plupart des malades passoient aux infirmeries avec les accidens les plus graves, qui absorboient toute mon attention, où je n'avois pu engager à suivre mes travaux, qu'un disciple, toujours accablé par des détails pressans, où j'étois contrarié, tourmenté même à chaque moment dans le bien que je voulois faire, il ne m'étoit pas possible d'exécuter l'étendue du projet que j'avois conçu. D'ailleurs, la maladie dont je parle n'existoit que chez des personnes qui, la plupart très-âgées, ne se plaignoient d'aucune incommodité de la part de la matrice, et étoient attaquées d'affections dangereuses qui ne me laissoient pas la possibilité de faire des recherches étrangères à leur état présent.

Malgré que nous ayons très-fréquemment trouvé du sang coagulé dans l'utérus, et épanché autour de la tumeur, malgré l'existence des vaisseaux variqueux à la surface interne

de ce viscère, je ne me rappelle pas qu'aucune des femmes affectées de sclérôme, ait eu des pertes ou même de suintement, *stillicidium*. Peut-être que leur silence à cet égard tient aux motifs dont j'ai donné les détails ci dessus.

Le défaut de connoissances positives sur les circonstances de la vie des sujets à l'ouverture desquels j'ai trouvé le sclérôme, ne me permet pas de donner la moindre conjecture sur sa formation. Car qu'est-ce qu'une dissertation dans laquelle on fait une énumération de causes qu'on s'efforce d'adapter au caractère des effets qu'on observe, sans connoître l'agent qui a déterminé ces mêmes effets? A quoi nous servent, en bonne physique, ces conjectures imaginaires? L'âge et l'expérience m'ont fait rejeter ces discussions, souvent démenties par des faits qui anéantissent une doctrine qu'on croyoit établie sur des bases inébranlables.

Je me bornerai à dire que cette maladie, au point où je l'ai reconnue, est incurable; 1°. parce qu'il paroît qu'elle se forme d'une manière insensible, et par conséquent sans apporter de gêne manifeste dans les fonctions; d'où il résulte que les malades ne se doutent pas de son existence dans les

premiers temps ; 2°. parce que, quand la tumeur est parvenue à un degré considérable d'accroissement, il est impossible de ne pas la confondre avec l'obstruction ou le squirre de l'utérus : or, comme la substance de ces tumeurs m'a toujours paru d'une grande solidité, et qu'elle ne tient que par quelques légères surfaces à ce viscère, les médicamens ne peuvent avoir aucune prise sur elles ; car elles paroissent entièrement soustraites à l'action du systême vasculaire.

CHAPITRE XXI.

Du polype de la matrice.

On nomme polype une tumeur arrondie, attachée à l'utérus par une base étroite qu'on nomme pédicule. Elle affecte, en quelque sorte, une forme pyramidale dans la portion inférieure, acquiert quelquefois un volume très-considérable, tandis que la partie supérieure rétrécie n'adhère au viscère qui la contient, que par une petite surface. La contexture des polypes varie comme leur forme. Les uns sont fongueux, d'autres char-

nus. Il y en a aussi de vésiculaires, de squirreux, de carcinomateux.

La naissance de ces tumeurs est due aux causes qui font affluer vers la matrice une trop grande quantité de liquides, ou qui y retiennent celui qui auroit dû s'écouler par les menstrues. On l'attribue aussi, d'après des observations positives, aux métastases qui ont entraîné des humeurs critiques sur ce viscère ; d'où il résulte que les causes morales même ont une influence marquée sur la formation des polypes, par le dérangement qu'elles occasionnent dans la régularité du cours des menstrues : ce qui explique pourquoi les femmes qui ont eu des chagrins prolongés, sont plus sujettes que les autres à cette maladie.

Une dissertation bien méditée sur la question de savoir, pourquoi quelques-unes de ces tumeurs sont fongueuses, d'autres charnues (ce qui signifie seulement une consistance plus solide et non des fibres musculaires), une pareille dissertation seroit assurément très-utile. Mais le malheur est que ceux qui se sont embarrassés dans cette recherche ténébreuse, n'ont jamais rien dit de positif, faute d'avoir des bases solides et constantes, d'après lesquelles ils pussent fonder

fonder une doctrine à l'abri des vicissitudes. Je ne dirai donc point à mon tour pourquoi tel polype est *vivace*, pour me servir de l'expression de Levret, c'est-à-dire, pourquoi il renaît facilement après son extirpation, pourquoi tels organes en sont plutôt attaqués que tels autres, etc., etc.

Il me paroît plus essentiel de le distinguer des maladies avec lesquelles on l'a quelquefois confondu. 1°. On l'a pris pour un renversement de matrice, par la raison que la masse étoit volumineuse et hors la cavité du vagin, et qu'elle présentoit une tumeur arrondie dont la base étoit à la partie inférieure. Effectivement la matrice dans son renversement a une forme très-ressemblante à celle-là. On étoit encore trompé par la structure des polypes creux dont la cavité imite, en quelque manière, la capacité de l'utérus renversé. Il n'y avoit donc dans ces circonstances, que les signes de l'une et l'autre maladies, comparés ensemble, qui conduisissent à la vérité, en rendant le diagnostic exempt de toute incertitude.

Quand il y a descente complète de matrice avec renversement, la tumeur est extrêmement sensible au toucher, et par la

nature même du viscère, et par l'effet de la lésion qui augmente prodigieusement sa sensibilité. On peut impunément toucher le polype, le comprimer même sans occasionner de douleur. Ce n'est qu'en le tiraillant qu'on en suscite, et le siége de la douleur se trouve à la partie de la matrice, qui donne attache à son pédicule : circonstance qui prouve que c'est la matrice qui souffre, et non le polype.

Secondement, dans la descente complète de matrice avec renversement (je parle toujours dans la même hypothèse), la vessie est quelquefois entraînée avec l'utérus et le vagin. Celui-ci se déplace de manière que ses bords extérieurs forment le col de la tumeur : ce col est continué avec l'ouverture de la vulve, dans le sens opposé à l'état naturel de cette ouverture; tandis qu'au contraire, quelque volumineux que soit le polype, le vagin reste à sa place, et par conséquent la vessie. Quoiqu'il remplisse la cavité du vagin par sa portion étroite, il ne forme point une continuité de substance avec le *pudendum*. On peut s'en assurer en passant un corps quelconque, mais applati, entre la masse polypeuse et les parois du vagin; on reconnoîtra que la cavité de cet

organe subsiste dans son état naturel. On est donc certain, par cette expérience, que le col du polype est isolé dans la cavité du vagin avec lequel la tumeur n'a point contracté d'adhérence.

Supposons maintenant que le polype ne paroît point en dehors de la vulve, et examinons comment on discernera sa présence, d'avec la descente incomplète de matrice sans renversement. La matrice est plus volumineuse que son col qu'on reconnoît à son étroitesse et à son ouverture. Le polype offre une masse placée dans une situation contraire; on ne trouve point d'ouverture à sa base; son col occupe la partie supérieure. En glissant le doigt entre la masse polypeuse et le vagin, on sent le décroissement de la première, à proportion que le doigt s'élève; on trouve le col de l'utérus qui embrasse celui du polype et forme un anneau qui l'environne. En dirigeant un stilet boutonné le long du doigt, on le fait pénétrer avec le polype dans la cavité de l'utérus.

La descente complète de l'utérus, sans renversement, se distingue aisément du polype. Dans la première, le col de la matrice est en évidence, car le vagin ne s'attache

pas à sa partie inférieure. Il est à la vérité, placé plus bas à la face antérieure, mais en arrière, le col paroît plus long, parce que son union avec le vagin est aussi plus élevée. D'où il suit que rien n'empêche de reconnoître parfaitement la configuration du col de l'utérus, et de voir son ouverture. Le tiraillement du vagin qui résiste à son entier déplacement, facilite encore l'examen du col de la matrice. Le polype ne présente que des caractères opposés, c'est-à-dire, une masse plus volumineuse à sa partie inférieure. Outre ces signes, dans la descente complète de l'utérus, le vagin étant renversé, le doigt ne trouve point de vide pour parvenir à la partie supérieure de la tumeur, tandis que la masse polypeuse lui laisse l'espace suffisant pour discerner la cavité du vagin, et parvenir à l'orifice de l'utérus.

La vessie forme quelquefois hernie dans le vagin ; il est donc important de ne pas la confondre avec un polype de matrice. On distingue ces deux états, 1°. en ce que le siége de la hernie de vessie occupe toujours la portion supérieure du vagin ; le polype, au contraire, s'étend dans toute la capacité de cet organe. En comprimant la

hernie, elle cède à l'impulsion : on détermine par ce moyen l'écoulement des urines ; d'où résulte une diminution de la tumeur, proportionnée à la quantité d'urine évacuée. Une compression momentanée du polype n'apporte aucun changement dans son volume. Si la compression est prolongée, le polype s'irrite et s'augmente en grosseur.

On ne confond pas non plus la hernie intestinale dans le vagin avec un polype : on remarque que dans le premier cas, l'orifice de la matrice est déplacé, et la tumeur herniaire se trouve à côté de lui. On apprend donc que s'il existe un polype, il n'a pas son siége dans la matrice, puisqu'il ne passe point par l'orifice de ce viscère. Ensuite on s'aperçoit que la hernie se réduit en totalité ou en partie, et conséquemment disparoît, ou diminue de grosseur. Le polype reste immobile et conserve son volume. La partie déplacée offre au tact une mollesse et une sensibilité extrêmes ; on ne peut la comprimer sans occasionner une douleur très-vive, qui se prolonge au-delà des bornes de la portion qui éprouve cette compression. Le polype, au contraire, est, comme on l'a déjà dit, absolument insensible.

Il séjourne dans certains cas pendant long-temps dans le vagin : l'ouverture de la vulve résistant à sa sortie, il distend facilement les parois de la cavité dans laquelle il est contenu. Il y acquiert quelquefois un volume très-considérable, comprime la vessie, et notamment son orifice ; d'où les accidens qui résultent de cette compression, comme la difficulté d'uriner, l'engouement de la vessie, extension de sa capacité, douleurs proportionnées à l'extension, atonie consécutive, etc. D'autrefois, l'urine coule goutte à goutte ; elle irrite l'orifice de la vessie par l'âcreté que cause son séjour prolongé dans ce viscère ; chez quelques femmes, il y a suppression complète de l'évacuation de cette humeur excrémentitielle ; d'où les accidens de la rétention d'urines.

La compression sur le rectum, détermine des hémorroïdes, par la stase du sang dans les vaisseaux hémorroïdaux ; la sortie des excrémens est difficile ; elle est accompagnée de douleurs ; il y a une sensation de pesanteur dans le rectum et dans l'anus, avec un engourdissement de ces parties, qui se prolonge aux organes environnans et aux cuisses, en suivant le trajet des nerfs sacrés.

Si le volume du polype s'est trop augmenté dans le vagin, il n'en sort qu'à l'aide de quelques efforts. C'est ainsi qu'au rapport de Laforest, une femme sentit tout-à-coup une tumeur tomber entre ses cuisses, en faisant un mouvement prompt et violent, pour charger un fardeau sur ses épaules. Une autre éprouva le même phénomène dans un accès de colère.

Ceux qui ont pris le polype pour une descente de l'utérus, ont fait des tentatives pour le placer dans le vagin. Ils ont réussi quand la tumeur n'étoit pas considérable; mais elle sortoit bientôt de cette cavité. Quand au contraire elle avoit beaucoup augmenté en grosseur hors du vagin, il n'étoit plus possible de l'y faire rentrer. On a essayé de la maintenir dans le vagin avec des pessaires : par cette méthode, on a facilité tous les accidens énoncés plus haut, relativement à la compression de la vessie et du rectum, par l'excès d'accroissement du polype.

Outre ces inconvéniens, la tumeur qui grossit toujours, embrasse le pessaire qui se trouve, à la longue, renfermé dans sa substance; et quand les accidens résultans de la pression du rectum et de la vessie

exigent qu'on ôte le pessaire, il est impossible d'y parvenir.

L'erreur qui fait prendre un polype pour une hernie de matrice, détermine des tentatives pour la réduction : des praticiens inconsidérés ont fait des manœuvres si violentes, qu'ils ont enflammé des polypes, malgré leur indolence et leur insensibilté. Comment n'avoir pas reconnu au premier abord, que la matrice ne pouvoit pas supporter une opération semblable, sans que les malades éprouvassent un supplice intolérable; tant est grande la sensibilité de l'utérus.

L'espèce de polype qu'on nomme squirreux, dégénère quelquefois en carcinome. Lorsqu'il est pendant entre les cuisses, il est exposé à une compression continuelle, et à des frottemens très-réitérés; d'où l'irritation qui l'enflamme, le durcit et, par ses progrès, le fait dégénérer en cancer.

Son adhérence à l'utérus, soit au fond de ce viscère, soit à l'orifice (on le suppose sorti de la vulve, et par conséquent abandonné à sa pesanteur), occasionne des tiraillemens douloureux, d'abord dans le point de son attache; ensuite l'effet de la pesanteur exercée sur l'utérus, s'étend aux

ligamens de ce viscère ; d'où les douleurs de la région lombaire, des aînes, des pubis et des cuisses, en suivant le trajet des ligamens ronds.

L'expérience prouve que la présence d'un polype dans l'utérus, n'est pas un obstacle invincible à la grossesse. Il est vrai qu'une pareille gestation est accompagnée de beaucoup d'accidens. Le volume du polype gêne l'accroissement du fœtus, en s'opposant au développement du placenta : l'utérus, trop promptement porté à un degré d'extension considérable, s'irrite, se contracte : le placenta se détache prematurément ; d'où l'avortement et les accidens qui en sont la suite, compliqués avec les symptômes résultans de la présence du polype.

Indépendamment des hémorragies qui ont pour origine le décollement partiel ou total du placenta, une autre sorte de perte est fréquente avec l'existence du polype. Le sang s'échappe quelquefois autour de son pédicule ou des vaisseaux variqueux qui composent en partie la tumeur. Ces pertes se renouvellent souvent chez quelques sujets qui, à la longue, en sont très-épuisés, et tombent enfin dans le marasme.

On voit des polypes se détacher d'eux-

mêmes. Ces cas sont rares, si on les compare avec les tumeurs de la même espèce, qu'on est obligé d'extirper. Levret croit que l'étranglement du polype par l'orifice de la matrice, est cause de sa chute. Pour que la chose fût ainsi, il faudroit supposer que tous ceux qui sont descendus dans le vagin, et qui éprouvent le même étranglement, se détachent de la même manière; or cela n'arrive pas. Il me paroît que la tension continuelle dans laquelle l'orifice est maintenu par la masse polypeuse, lui fait perdre sa force tonique en très-grande partie. D'ailleurs, le pédicule est quelquefois tellement implanté dans l'utérus, que si la masse tombe dans le vagin, elle entraîne le fond de ce viscère. Comment, dans ce cas, la compression exercée par le col de la matrice, détachera-t-elle le polype?

L'utérus est abaissé par le poids du polype, comme cela a lieu dans son obstruction, et par les mêmes causes. L'abaissement est proportionné au poids de la tumeur étrangère. Après son extirpation, la matrice remonte à sa place, à moins que l'allongement trop continué des ligamens, ne les ait rendus atones; et l'utérus reste toujours plus bas que dans l'état naturel.

On a employé quatre diverses méthodes pour l'extirpation des polypes ; 1°. l'avulsion en tordant le pédicule (quelques praticiens ont fait l'avulsion sans s'aider de la torsion); 2°. l'instrument tranchant ; 3°. le caustique ; 4°. enfin la ligature.

La première méthode est dangereuse, parce que la torsion porte son effet sur les parois de l'utérus, occasionne des douleurs très-vives, dispose à l'inflammation, occasionne des déchiremens, des hémorragies, etc. Les accidens sont encore plus graves, quand on arrache le polype sans le tordre ; parce que le tiraillement de l'utérus entraîne son renversement, indépendamment des douleurs, des déchiremens, des pertes et de l'inflammation.

L'instrument tranchant n'est utile que quand la tumeur a son pédicule dans le vagin, ou quand la chute du polype a entraîné le renversement de la matrice. Autrement on ne peut porter un instrument au fond de l'utérus, pour faire l'excision d'un polype, quand même on sauroit précisément le point d'attache.

Ce qu'on vient de dire de l'impossibilité d'extirper le polype avec l'instrument, est applicahle à l'action du caustique ; il seroit

même plus dangereux de vouloir les porter au fond de l'utérus, par l'impossibilité d'en diriger l'effet à volonté. C'est sans nécessité que Levret s'étend en réflexions superflues sur les dangers d'une méthode qui n'est pas praticable, et qui ne peut être employée par aucun homme sensé.

La ligature est le moyen le plus assuré, le seul admissible dans la curation des polypes qui ont leur attache au fond de l'utérus. Il y a deux sortes de ligatures ; l'une faite au moyen d'une anse qui embrasse le pédicule du polype, et qu'on glisse au fond de l'utérus à l'aide d'un double tuyau : c'est la méthode de Levret. L'autre consiste à faire passer avec une aiguille deux fils cirés à travers la portion étroite de la tumeur. Cette dernière n'a lieu que quand le polype est sorti du vagin. La portion qui reste au-dessus de la ligature, se détruit par une longue suppuration. Cette pratique est vicieuse ; elle exige beaucoup de temps ; la suppuration est interminable ; il y a incertitude sur la chute de la masse entière. Quelquefois le pédicule cicatrisé prend de nouveaux accroissemens. D'ailleurs, si le polype n'est pas descendu de la matrice, et hors de la

vulve, au moins en partie, l'opération est impraticable. Les tentatives que font quelques opérateurs, pour tirer le polype au-dehors, afin de l'opérer par ce genre de ligature, sont suivies de dangers; car tout ce que j'ai dit des inconvéniens de l'avulsion, est applicable à cette manœuvre, qui n'en diffère que par une moindre véhémence.

On trouvera dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, la description de l'instrument de Levret, et la manière d'en faire usage. On sera encore mieux instruit sur le manuel de cette opération, par l'ouvrage qu'il a donné sur les polypes de l'utérus.

Ce qu'on vient de lire sur les polypes de la matrice et leur curation, est applicable à ceux du vagin. Le plan de mon ouvrage ne comporte pas le détail du manuel opératoire qu'on trouvera dans les mémoires cités plus haut.

CHAPITRE XXII.

Des pierres de la matrice.

HYPPOCRATE dit qu'une femme encore jeune éprouvoit quelquefois de vives douleurs à l'approche des hommes. Elle n'eut jamais d'enfans. A l'âge de soixante ans elle en ressentit de nouvelles, semblables à celles qui précèdent l'accouchement. Elle avoit mangé le même jour beaucoup de porreaux. Quelques momens après, les douleurs recommencèrent avec plus de violence. Un corps dur se présenta à l'orifice de la matrice ; la malade le saisit. Elle tomba en foiblesse. Une autre femme en fit l'extraction. C'étoit une pierre inégale. Au même instant les douleurs se dissipèrent, et la malade fut guérie.

Morgagni, en parlant de ce fait, ajoute que Valisnéri ne croyoit pas qu'il se formât des pierres dans l'utérus. Il se persuadoit que celles qui étoient sorties par la vulve venoient de la vessie, et que les douleurs qu'elles avoient occasionnées, étoient l'effet de l'irritation opérée sur le canal de l'urètre dans leur

passage. Mercurialis n'admet pas plus que Morgagni la formation des calculs dans l'utérus. C'est sans doute du sang coagulé, dit ce praticien, qui a causé l'erreur, en se présentant sous la figure d'une pierre.

Cependant Houiller assure avoir trouvé une pierre dans l'utérus d'un cadavre apporté aux écoles de médecine de Paris, pour servir aux leçons publiques. Jean d'Albois cite l'histoire d'un enfant pétrifié dans l'utérus. Thomas de Veiga, André Lacuna, Marbil de Ste.-Sophie, Nicolas, Alexandre Benoît, Vierus, Cardan, Salius, Marcel Donat, George Garnet, etc., ont transmis dans leurs ouvrages des observations qui confirment celles d'Houiller et d'Albois.

Si l'on avoit quelques doutes sur l'existence des pierres de l'utérus, l'observation suivante me paroît bien propre à les dissiper et à confirmer la vérité de la doctrine d'Hyppocrate. « Le vingt-cinq mai dernier » (juillet 1686), une femme veuve âgée de » soixante-douze ans, mourut en cette ville » (Lille en Flandres), de la passion iliaque, » vulgairement nommée *miserere*. Cette » femme avoit porté, pendant trente-deux » ans, une hernie inguinale de la grosseur » d'un œuf d'oie, qui l'incommodoit beau-

» coup : elle avoit eu aussi, pendant dix-» huit mois, une hydropisie dont elle fut » délivrée, quelques mois avant sa mort, » par un flux de bouche et par l'éruption » de deux vessies qui parurent, l'une vers » le nombril et l'autre sur la cuisse, et qui » s'ouvrirent d'elles-mêmes. La malade » rendit tant d'eau par ces différentes voies, » que de grosse et enflée qu'elle étoit, elle » devint en peu de temps semblable à un » squelette. Enfin elle avoit eu pendant les » quinze ou seize dernières années de sa » vie une difficulté d'uriner, accompagnée » de douleurs insupportables à la région des » lombes, de l'os pubis et du périné.

» Herreng, médecin, et Bigot, chirur-» gien, qui avoient vu cette femme pen-» dant sa maladie, ayant ouvert son corps, » trouvèrent que la passion iliaque avoit » été causée par l'insertion ou l'étrangle-» ment de l'intestin cœcum, dans l'anneau » inguinal du muscle oblique descendant, » autour duquel se trouvoient des chairs » adhérentes qui avoient occasionné la » hernie.

» L'épiploon étoit presque tout consumé : » le reste des viscères, à l'exception du foie » et de la rate, étoient fort altérés, tant par

» par l'inflammation et la gangrène qui s'y
» étoient communiquées du cœcum ; que
» par la mauvaise qualité des eaux qui
» avoient séjourné dans l'abdomen.
» On ne trouva point de gravier dans
» la vessie ni dans les reins, et l'on déses-
» péroit de trouver la cause de la difficulté
» d'uriner, lorsqu'ayant encore par hasard
» touché et pressé la vessie, on sentit de
» la résistance et une dureté qui venoit de
» la matrice. On ouvrit ce viscère, et l'on
» trouva une pierre qui en remplissoit la
» capacité, et qui même le dilatoit et lui
» donnoit sa forme. La première couche
» de cette pierre est fort friable et se dé-
» tache aisément, l'intérieur est plus solide,
» mais fort porreux ; car elle ne pèse que
» quatre onces, et du volume dont elle est,
» elle pèseroit au moins une livre, si elle
» étoit d'une substance plus compacte. »
(*Extrait des nouvelles de la républ. des lettres, juillet* 1686, *art.* V).

Ætius indique quelques moyens pour faciliter l'issue des pierres de la matrice. « Pour
» y parvenir, dit ce médecin, il faut d'abord
» donner un lavement purgatif, ensuite
» faire des lotions (sans doute par injec-
» tions) avec la décoction de mauve, de

» fénugrec et d'huile rosat. On fait coucher » la malade sur le dos, les jambes écar- » tées ; on introduit deux doigts de la main » gauche (l'annulaire et le médius) dans » l'anus ; on comprime le bas-ventre de la » droite, pour pousser la pierre au-dehors ; » on aide sa sortie par les doigts de la main » gauche, placés dans la portion inférieure » du rectum. Si la pierre est adhérente au » col ou à l'orifice de l'utérus, on écartera » les parties externes de la génération avec » le spéculum, on ouvrira le col de l'uté- » rus, etc. »

Sans examiner si les moyens curatifs proposés par Ætius sont ceux qu'on doit employer, il est évident qu'il a cru que des calculs pouvoient être formés dans l'utérus, y être libres ou adhérens. J'ai ouvert avec Faure, médecin à Langres, une matrice qui contenoit une substance tophacée de la grosseur d'une petite noix, adhérente à ce viscère. Marcel Donat et Salius disent « avoir » vu un calcul sortir de la matrice d'une » religieuse ; le viscère fut attaqué d'une » suppuration qui fit périr la malade. » Les douleurs qui avoient précédé la sortie de ce corps étranger, avoient eu une longue durée. Il est très-possible qu'il ait été d'abord adhérent

et qu'il ait été détaché par la suppuration.

Les signes de la présence d'un calcul dans l'utérus sont bien essentiels à connoître; ceux qu'on donne, tels que la douleur, la pesanteur et la dureté de l'utérus me paroissent bien équivoques. La sonde, comme dans le cas où la vessie contient une pierre, donneroit un résultat plus certain. Mais quel symptôme nous fera naître le soupçon même de la pierre ? D'ailleurs, comme dans la plupart des maladies des femmes, l'orifice de la matrice est affecté, souvent obstrué, squirreux, dur, inégal, rempli de tubercules qui font saillie dans tous les sens; comment introduire la sonde à travers ces obstacles? On y parviendra par la méthode d'Hyppocrate, quand la dilatation sera praticable. Cette méthode est indiquée ailleurs.

Une pierre libre dans l'utérus ne peut faire soupçonner sa présence que par des accidens graves; ce qui suppose un volume considérable ou des inégalités très-saillantes, et par conséquent, une existence déjà ancienne. Si elle est très-inégale, elle irritera l'utérus et déterminera une congestion inflammatoire.

Vallésius pense que cette maladie atta-

que de préférence les femmes qui ne jouissent point des plaisirs du mariage, comme les religieuses, les veuves, etc. L'inertie dans laquelle resteroit l'utérus, favoriseroit sans doute l'aglutination des liquides épanchés dans sa capacité, et dont les principes seroient trop rapprochés, faute de sécrétion assez abondante du mucus des lacunes.

Supposons maintenant l'existence d'une pierre libre dans la matrice : la compression de l'abdomen, indiquée par Ætius, est insuffisante. Quand, par une violence extrême, on rapprocheroit les parois de l'utérus, on fixeroit plutôt la pierre, qu'on ne la feroit changer de lieu. Les injections ne séjournent pas assez dans la matrice pour entraîner le calcul ; mais elles ramolliront les parois du viscère, et faciliteront les contractions spontanées par lesquelles il pourroit l'expulser. Dans le cas où l'orifice de l'utérus seroit obstrué ou squirreux, si la pierre est adhérente ou enkistée, il ne reste pas d'autre ressource pour procurer sa sortie, que la section du col, à moins qu'elle ne soit placée trop profondément dans la cavité de l'utérus. La section déterminera une suppuration qui contribuera à détacher le calcul dont on rompra en partie les adhérences, au moyen

de quelques secousses qu'on lui fera éprouver. Il n'y a guère d'hémorragie à craindre dans la section d'une partie qui a été irritée par la présence d'un corps étranger, parce qu'elle a contracté une solidité qui fait disparoître la plupart de ses vaisseaux ; d'ailleurs, on arrête la perte par des injections alumineuses.

Louis pense qu'il n'est pas prudent d'essayer l'extraction d'une pierre qui auroit contracté des adhérences avec l'utérus, si la surface étoit inégale, parce qu'on blesseroit les parois de ce viscère, en la tirant au-dehors. D'après les exemples d'inflammations et de suppuration de matrice que j'ai rapportés dans cet ouvrage, et la facilité avec laquelle ces accidens ont été guéris la plupart du temps, je ne crois pas le danger aussi grand que Louis l'assure. Le traitement anti-phlogistique bien dirigé préviendra facilement les symptômes. Il faut que les opérateurs aient une hardiesse raisonnée, s'ils veulent obtenir de grands succès.

Une pierre libre dans l'utérus, mais très-volumineuse, ne pourroit être extraite que par l'opération césarienne, toujours praticable, à moins que des vices particuliers des fluides, ou d'autres causes semblables, ne

mettent obstacle à l'opération. On obtiendroit la sortie d'un calcul de petit volume, en dilatant l'orifice de la matrice avec les précautions que j'ai indiquées ailleurs pour faciliter le succès de cette manœuvre.

CHAPITRE XXIII.

Des vers de la matrice.

Priscianus et Cléopâtre ont parlé des vers sortis de la matrice. Ils attribuent à leur présence dans ce viscère, la démangeaison intérieure que quelques femmes y éprouvent. Il est bien rare d'observer cette maladie. Les deux auteurs cités prétendent que les vers s'étoient frayé une route à travers les intestins et l'utérus. Cette assertion est absolument contraire aux connoissances reçues.

Il paroît vraisemblable que des ascarides qu'on sait être fréquens dans le rectum, se soient introduits par le vagin jusque dans la matrice. Ce fait seroit croyable ; mais Priscianus et Cléopâtre désignent les vers dont ils parlent, sous le nom de lombrics. Mercurialis cite Benivenius, comme si celui-ci avoit parlé de cette maladie, et il fait part de ses doutes sur son existence. Il croit

que s'il est vrai qu'on ait trouvé des vers dans l'utérus, ou qu'il en soit sorti de sa cavité, ils y avoient été introduits de quelque manière, et ne s'y sont pas formés.

Un traitement par les remèdes internes me paroît, quoi qu'en disent les auteurs qui l'ont conseillé, une méthode bien longue et bien incertaine dans la curation de cette maladie. Il est plus à propos de faire des injections avec la décoction des anthelmintiques, parce que leur efficacité n'éprouvera pas les effets de la digestion et les changemens opérés par la circulation, avant que de parvenir au siége de la maladie. La manière de pratiquer les injections a été décrite ailleurs.

CHAPITRE XXIV.

Des hémorroïdes.

En traitant des accidens de la grossesse, j'ai fait connoître par quel mécanisme le volume de l'utérus déterminoit le gonflement des vaisseaux hémorroïdaux : j'ai démontré que la pression exercée sur ces vaisseaux par la matrice, étoit la cause immédiate de leur engouement et de l'extension extrême à

laquelle ils parviennent chez quelques individus. Après la cessation des règles, ou pendant que la matrice perd de son volume habituel, on observe assez fréquemment l'apparition des hémorroïdes. Dans cette circonstance, le sang est forcé à suivre des routes différentes de celles qui lui avoient livré passage dans la jeunesse et dans l'âge qui lui succède; mais pourquoi se porte-t-il alors de préférence dans les vaisseaux hémorroïdaux ? Il me semble qu'on peut donner deux raisons de ce phénomène ; l'une est la pléthore ; et nous avons vu précédemment pourquoi elle avoit lieu à la cessation des règles. Ce qui dispose plus singulièrement les liquides à engorger les vaisseaux du rectum, est la plénitude locale de la matrice à laquelle ils ont participé long-temps, au moyen des anastomoses réciproques de ces parties, seconde cause de la formation des hémorroïdes. Or, les règles venant à cesser, le sang est repoussé dans les vases des organes qui avoisinent l'utérus, par les mêmes raisons que nous avons vu cet effet opéré par la difficulté de la menstruation, ou par la suppression des menstrues. Ce qui explique pourquoi quelques femmes sont tourmentées d'hémorroïdes

aux approches des règles. Quand celles-ci sont assez abondantes, les hémorroïdes s'affaissent; dans le cas contraire, les veines hémorroïdales restent gonflées, mais avec quelques variations jusqu'au retour des menstrues.

Je range cette maladie dans la classe de celles qui surviennent à la cessation des règles; cependant, elle se rencontre souvent par les raisons qu'on a exposées plus haut, dans un temps antérieur; mais si l'on suit exactement les phénomènes qui l'accompagnent, on verra qu'ils ont une analogie avec ceux qui ont lieu chez les personnes qui vont perdre leurs règles. Et, d'ailleurs, elle est elle-même un avant-coureur du temps qu'on nomme critique. Comme les vaisseaux de l'utérus s'oblitèrent graduellement, le sang, si la pléthore subsiste, est forcé à se frayer des routes dans les parties environnantes, par rapport à la disposition et à l'organisation des grands canaux de l'abdomen, organisation dont nous avons développé les détails en parlant des menstrues. A ces causes, se joignent l'épaississement du sang et les embarras des viscères du bas-ventre, maladies très-fréquentes dans le temps critique, et qui sont elles-mêmes de

nouveaux agens qui gênent la marche des liquides dans les vaisseaux hémorroïdaux.

On compte aussi parmi les causes des hémorroïdes, l'engorgement de l'utérus, celui des ovaires, du mésentère, et particulièrement du foie; observation qui n'a point échappé à la sagacité des anciens.

Les symptômes sont le gonflement douloureux des vaisseaux engorgés, une pesanteur fatigante, des tiraillemens déchirans, avec des élancemens, une chaleur vive dans les parties affectées; quelquefois des douleurs de tête; la fièvre, l'inflammation, et quelquefois la suppuration; d'où les fistules, etc. Si ces grands accidens sont rares chez les femmes, c'est que leur tissu ayant moins de densité que celui des hommes, se déchire plus facilement; d'où résultent les hémorragies hémorroïdales. Les pertes sont plus rebelles chez les femmes fortes, parce que les vaisseaux qui ont résisté long-temps à la distention, ne se rompent que quand la congestion est excessive: et comme le déchirement devient dans ce cas plus considérable, le sang s'échappe par de plus grandes ouvertures et en plus grande quantité. L'observation suivante nous donne la preuve de cette proposition.

« Je fus appelé pour une femme de près
» de cinquante ans, que j'avois guérie, il
» n'y avoit pas long-temps d'une fièvre ma-
» ligne. Je la trouvai dans une grande foi-
» blesse, et dans des convulsions. Aux
» questions que je fis pour découvrir la
» cause d'un abattement si subit, les assis-
» tans me répondirent que, depuis que ses
» règles l'avoient quittée, cette femme étoit,
» chaque mois, sujette à un flux hémor-
» roïdal, qui ordinairement ne lui causoit
» ni foiblesse, ni incommodité : que ce flux
» venoit de la reprendre au temps accou-
» tumé, mais si abondamment, qu'elle
» couroit risque de perdre la vie. Je lui fis
» prendre pour breuvage ordinaire, une
» décoction de pimprenelle, qui arrêta
» l'hémorragie. Ensuite, j'ordonnai ce qui
» étoit nécessaire pour rétablir ses forces. »
(*Observ. de Gaspard Kolichen.*)

La femme d'un conseiller au baillage de Langres, eut des hémorroïdes vers le temps de la cessation des règles qui avoient été constamment très-abondantes. Cette femme ne prit aucunes précautions pour dissiper des incommodités résultantes de la pléthore. Les vaisseaux hémorroïdaux s'ouvrirent, et versèrent une quantité de sang si con-

sidérable, que la malade fut obligée de garder le lit plusieurs semaines. Elle ne pouvoit ni marcher, ni se mouvoir, et pas même parler. Cette perte se renouveloit chaque année, avec des symptômes toujours plus graves. La vue s'affoiblit à tel point dans l'espace de trois ans, que cette femme ne distinguoit presque plus les objets qui étoient à sa portée; elle n'entendoit non plus qu'avec une grande difficulté. Elle avoit les extrémités inférieures gonflées, et le gonflement augmentoit sensiblement après chaque nouvelle hémorragie. Outre la tendance à une hydropisie très-prochaine, il survint aussi disposition au scorbut; les gencives furent sanglantes et gorgées, la peau pâle et terreuse.

On m'a dit, quelques années après mon départ de Langres, que cette femme étoit morte d'hydropisie, avec des symptômes non équivoques de scorbut.

Il est démontré, par ce qui précède, que la pléthore sanguine est la cause la plus ordinaire des hémorroïdes, à la cessation des menstrues; il est donc indispensable de diminuer cette pléthore par les saignées du bras. Celles du pied sont interdites par les raisons que j'ai exposées ailleurs. On con-

seille aussi l'application des sangsues sur les vaisseaux engorgés ; mais ils sont quelquefois si douloureux qu'on ne pourroit pas souffrir le mouvement des sangsues et la succion prolongée. Dans ces circonstances, on les ouvre avec la pointe de la lancette. Cette dernière méthode est indispensable, quand le gonflement est extrême, quand il est accompagné de fièvre et d'une chaleur locale, qui peut exciter la suppuration, ou même la gangrène des organes tuméfiés. On les bassine avec l'eau d'orge ou la décoction de mélilot, etc. On assujettit des linges mouillés avec des décoctions émollientes, quand l'inflammation est simple ; avec des décoctions détersives, lorsqu'il y a crainte de mortification. On obtient aussi un dégorgement salutaire de la part de l'application des sangsues aux environs de l'anus : méthode à laquelle on est restreint quand les vaisseaux hémorroïdaux sont trop profonds.

Si l'existence des hémorroïdes est compliquée avec des engorgemens, on ne guérira pas les premières sans avoir dissipé, au moins en grande partie, les seconds : les raisons en dérivent de ce qui a été dit ci-devant.

Les auteurs qui croient que les hémorroïdes

tirent leur source de l'âcreté du sang, conseillent les bouillons tempérans et dépuratifs. Il est assez généralement reconnu que les personnes d'un tempérament très-billieux, ou qui ont la bile âcre, sont plus exposées que les autres à cette maladie. On leur prescrira les bains, avec des boissons adoucissantes et légèrement incisives. Telles sont les décoctions des graminées, des chicorées de toute espèce, des oseilles, du lapathum, du pissenlit, de l'endive, du scorsonère, etc. On emploie aussi très-souvent les bouillons raffraîchissans faits avec la chair de veau ou de poulet, dont on a enlevé la graisse. On fait infuser dans ces bouillons du cerfeuil, avec des plantes nitreuses, comme la bourrache, la buglose, la vipérine, etc. On prescrit, avec un succès constant, les eaux gazeuses aux malades dont l'estomac est affoibli par l'excès des hémorragies.

Le régime doit varier comme la cause qui donne naissance aux hémorroïdes, ou qui entretient leur durée. Si on soupçonne que l'âcreté de la bile détermine cette maladie, on suivra le régime prescrit pour corriger l'intempérie billieuse de l'utérus : s'il y a cachexie, on donnera les analeptiques toujours en quantité modérée. En un mot chaque

complication de maladie fera varier la nature des alimens et des médicamens.

On est quelquefois forcé d'employer les purgatifs, malgré l'irritation que leur action occasionne sur les hémorroïdes. On ne peut s'en dispenser dans le traitement des obstructions, de l'intempérie billieuse, etc. La constipation entretient aussi la maladie dont on parle, et exige l'usage des laxatifs. Les matières qui passent par les selles sont, dans quelques circonstances, si acrimonieuses qu'elles augmentent les accidens dépendans des hémorroïdes; on remédie à cet inconvénient par des lavemens réitérés, composés de décoctions mucilagineuses. Si les douleurs sont vives, on ajoute aux plantes émollientes, les sédatives et même les narcotiques. Les bains de siége, les fomentations, etc. concourent au même but.

On a inventé un grand nombre de pomades pour dissiper les hémorroïdes; celles qui sont douces et calmantes ne sont pas nuisibles; mais il n'en est pas de même des astringentes qui durcissent les vaisseaux hémorroïdaux et les rendent squirreux. Tantôt on a mêlé les huiles douces aux mucilages, quand il y avoit de la chaleur: tantôt on a réuni des substances détersives aux huiles,

comme Sennert, dans la composition de son onguent : en voici la formule. Prenez de populeum, d'huile rosat, d'amandes douces, de beurre frais, à la dose d'une demi-once, avec un scrupule de safran et un jaune d'œuf; mêlez, etc. Le même auteur faisoit entrer les feuilles de jusquiame dans des onguens composés à-peu-près de la même manière que celui dont on a donné la formule, quand la violence des douleurs indiquoit l'usage des narcotiques. Dans les hémorroïdes récentes, il employoit la poudre de fleurs de camomille, de mélilot, de farine de graine de lin, etc. Paul d'Ægine conseille les vitriols et l'alun calcinés incorporés dans une masse de mucilage ou de graisse douce et récente. On conçoit que l'usage des astringens est toujours nuisible, et que des remèdes de cette espèce ne peuvent pas même être employés sur des hémorroïdes récentes.

Quant aux autres moyens chirurgicaux qu'on a proposés pour la curation radicale, comme on les a prescrits dans le traitement des hémorroïdes de l'utérus, j'en ferai mention dans l'article qui aura pour objet le procédé curatif de ces dernières.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Des hémorroïdes de la matrice.

On admet deux sortes d'hémorroïdes de l'utérus. Les unes consistent dans la dureté des vaisseaux qui versent le sang dans ce viscère, et l'épaississement de leurs parois ; les autres au contraire ont lieu quand ces vaisseaux sont mous, minces et abreuvés d'humidité. Dans l'un et l'autre cas, le sang s'écoule sans régularité, ni par rapport aux périodes d'écoulement, ni par rapport à la quantité qui s'échappe chaque fois. Quelques femmes ont un écoulement continuel qui les épuise.

Il paroît, d'après les observateurs dont j'extrais ici les opinions, que les vaisseaux qui versent le sang, sont variqueux ou dans un état constant de dilatation forcée ; circonstance qui a lieu plus particulièrement chez les personnes qui ont un écoulement continuel, connu sous le nom de *stillicidium uteri*. On convient assez généralement que leur siége le plus ordinaire est le col de la matrice, quelquefois les parois même

de ce viscère, mais plus souvent son orifice; rarement il en existe dans le vagin. C'est le sentiment d'Ætius, qui paroît ne rapporter que la doctrine d'Aspasie.

On reconnoît par le tact, dit Mercurialis, les vaisseaux variqueux qui versent le sang: on les distingue beaucoup mieux à l'aide du spéculum de la matrice; ce qui suppose que ces vaisseaux ne sont pas ceux de l'intérieur du viscère. L'irrégularité de l'écoulement et le suintement *stillicidium*, sont aussi des signes diagnostics de cette maladie. Cette espèce de perte est accompagnée de pâleur et d'amaigrissement. Le sang noir, ajoute l'auteur que je viens de citer, sort des veines; celui qui est jaunâtre, part des artères. On distingue l'écoulement hémorroïdal de l'utérus d'avec le flux menstruel, en ce que ce dernier est périodique, quand même il seroit excessif; d'ailleurs il ne cause pas de maigreur. Mercurialis ajoute qu'il n'occasionne pas non plus de douleur. Ces deux assertions sont démenties par une expérience journalière.

Ætius assure que les hémorroïdes de l'utérus déterminent les mêmes accidens que celles de l'anus; d'où il résulte que la maladie est plus grave, par la difficulté d'ap-

pliquer les remèdes locaux qu'il conseille. Rhases croit que le flux hémorroïdal est avantageux, s'il tient lieu des règles supprimées, en ce qu'il dégage les viscères que le sang pourroit gêner par sa présence.

Tous les auteurs qui ont parlé de cette maladie, se bornent à conseiller la ligature des vaisseaux, ou leur ouverture, ou leur excision, ou leur desséchement. Tous ces moyens sont inadmissibles, si ces vaisseaux sont placés à l'intérieur de l'utérus, à l'exception de la méthode du desséchement par les astringens dont l'usage n'est pas sans danger : car ces médicamens, parvenus dans la cavité de la matrice, ne borneront pas leur action sur la partie malade; d'où les inconvéniens qui résulteroient de l'effet des injections alumineuses sur les parois du viscère, après la cessation du flux menstruel. Ce moyen, d'ailleurs, seroit nul sur des vaisseaux endurcis, il n'auroit d'action que sur ceux qui ont conservé leur mollesse, ou qui sont encore plus mous que dans l'état habituel.

Je remarquai, relativement au flux hémorroïdal, qu'il peut être compliqué avec d'autres maladies, telles que les obstructions, les polypes, les sclérômes, etc.; car, dans

tous ces cas, j'ai trouvé des vaisseaux variqueux d'un très-grand diamètre. J'ai su, d'ailleurs, par les parens de plusieurs sujets dont j'ai fait l'ouverture, que quelques-uns avoient eu des écoulemens plus ou moins abondans d'une humeur sanguinolente, et quelques autres de sang très-pur, pendant plusieurs années. Or, si cette complication avoit lieu, aucun des moyens proposés ci-dessus n'auroit d'efficacité, sans la guérison de la maladie avec laquelle il y auroit complication. C'est pourquoi les pertes et les écoulemens prolongés qui subsistent avec les obstructions de l'utérus et de son col, disparoissent après la curation des obstructions, sans qu'il soit besoin de faire de nouveaux remèdes.

Si les vaisseaux variqueux sont au col ou à l'orifice extérieur de l'utérus, on peut alors appliquer immédiatement les astringens, en les incorporant dans une substance qui leur donne quelque liaison et un peu de solidité. Paul d'Ægine conseille l'excision des vaisseaux, en les fixant avec des pinces pour les extirper plus commodément. Les auteurs qui ont écrit dans un temps postérieur, ont adopté sa méthode. Paul rejette la ligature, d'après l'avis des chirurgiens

les plus instruits de son siècle. Après l'excision, on applique sur la plaie une poudre astringente composée de noix de galle, d'alun, de sumach, de roses, etc., etc. On prescrit un régime doux pour éviter l'activité de la circulation, favoriser la cicatrisation, et prévenir le suintement que l'usage des substances échauffantes ne manqueroit pas d'occasionner.

CHAPITRE XXVI.

Des verrues de la matrice et du vagin.

On assure que les femmes qui abusent des plaisirs de l'amour, sont plus exposées à contracter des verrues, que celles qui voient rarement les hommes. On en rapporte la cause au contact trop réitéré de la verge avec l'orifice de l'utérus, et aux impulsions qu'elle lui fait éprouver quand il est abaissé. Est-il bien certain que ce soit là la vraie cause de la maladie dont on parle ? car les verrues qui ont leur siége aux mains, ne sont pas placées dans la paume, mais à la partie opposée, sur la face externe des doigts et dans l'intervalle qui les sépare ;

le plus grand nombre occupe les parties qu'on vient de désigner.

Les verrues paroissent tirer leur origine de l'extrémité des artères ou des vaisseaux séreux, dans lesquels les fluides se coagulent. L'impulsion de celui qui marche par derrière, alonge les vaisseaux obstrués ; d'où la naissance et l'accroissement des verrues.

On en distingue de molles et de dures. Celles de la première espèce sont particulières aux organes de la génération, parce qu'il y a une humidité habituelle qui ne permet pas le desséchement de ces petites tumeurs ; mais aussi elles acquièrent plus de volume que celles qui sont placées aux parties externes, et exposées au contact de l'air. Les verrues de l'utérus ressemblent aux mûres rouges par leur volume et leur couleur, ce qui prouve qu'il s'y introduit une portion quelconque de sang.

On a conseillé de les arracher ; c'est un moyen dangereux par l'irritation qu'il occasionneroit dans le col de l'utérus. L'application des médicamens irritans, long-temps continuée, les enflamme et les rend carcinomateuses. Il est plus simple et plus prudent de les extirper par l'instrument tranchant, lorsqu'elles ne sont pas assez

profondes pour rendre l'excision impraticable. Le spéculum facilite l'opération, en augmentant beaucoup la capacité du vagin. On saisit les tumeurs avec une pince longue, ou on les fixe avec une herrine, et on les coupe avec des ciseaux longs et courbes de la pointe. On applique sur la plaie une poudre siccative et astringente, comme dans l'excision des hémorroïdes.

Ætius veut que, quand leur profondeur ne permet pas l'excision, on les imbibe de vin chaud, et qu'on y applique la poudre très-fine d'une courge brûlée, après l'avoir fait dessécher parfaitement. Il dit avoir guéri sa femme de cette incommodité, en dirigeant sur les verrues la fumée d'origan en combustion. La méthode qu'il indique pour pratiquer cette opération, n'est pas commode. Il est plus facile de se servir d'un entonnoir à long col, et de brûler l'origan sous le pavillon. Il proscrit l'application des médicamens graisseux, parce qu'ils facilitent l'accroissement des verrues, ou les font renaître après l'excision.

CHAPITRE XXVII.

Des condylômes de la matrice et du vagin.

On nomme condylômes, des éminences dures et quelquefois calleuses, qui se trouvent dans les rides du col de l'utérus, et particulièrement dans ceux de la vulve et du vagin. Une petite inflammation qui n'auroit pas été résolue en totalité, donne naissance aux condylômes non vénériens; mais on croit généralement qu'ils naissent des frottemens excessifs qui ont lieu dans les plaisirs de l'amour. Le dessèchement qui résulte de cet abus, durcit les parties exposées aux frottemens trop réitérés.

Si les condylômes sont situés trop profondément, il ne faut les irriter par aucun remède. Ceux qu'Ætius conseille, ne me paroissent d'aucune utilité, car des pessaires astringens ne sont surement pas propres à détruire des callosités. Si leur présence ne cause aucune gêne, il vaut mieux les abandonner à la nature, que de les irriter par des médicamens. Quant à ceux du vagin, la facilité avec laquelle on peut les em-

porter, déterminera leur excision, et à plus forte raison celle des condylômes de la vulve.

CHAPITRE XXVIII.

Des rhagades de l'orifice et du col de la matrice.

Les anciens donnoient le nom de rhagades aux fissures ou déchirures médiocres du col de l'utérus, occasionnées par la dilatation extrême de cette partie au moment de l'accouchement. Ils désignoient sous la même dénomination, les fissures qui avoient pour origine l'affluence de quelque humeur âcre sur le même organe ; d'où son irritation, sa corrosion, et les gerçures qui en résultoient. Ils reconnoissoient, comme on voit, deux espèces de rhagades ; il n'y a que la dernière qu'on désigne actuellement par ce nom.

Dans cette maladie il y a une véritable solution de continuité, mais superficielle. Il paroît que la présence d'un liquide acrimonieux sur la surface de l'orifice de l'utérus, l'enflamme à-peu-près comme les sérosités âcres qui découlent de la membrane

pituitaire, enflamment les narines, et déterminent des gerçures quelquefois profondes dans les ailes du nez. Dans les commencemens, les malades n'éprouvent qu'une phlogose supportable, avec un sentiment de chaleur et de démangeaison. La présence continuée de l'humeur qui agace la partie phlogosée, la fait gercer; alors il y a douleur, et la chaleur s'augmente. Si rien n'épuise les liquides viciés que fournissent les lacunes de l'utérus, les bords des rhagades s'élèvent, se gonflent de plus en plus, acquièrent une consistance plus solide, et les douleurs croissent dans les mêmes proportions que ces symptômes.

Les femmes d'une constitution billieuse, sont particulièrement attaquées de cette maladie. Les fluides ont chez elles une disposition prochaine à l'acrimonie, parce qu'il y a toujours une portion de bile, quelque médiocre qu'elle soit, qui, mêlée au sang, lui communique son caractère irritant. La matière de la transpiration, a chez elles une odeur forte; leurs règles ont de la fétidité; leur haleine est désagréable. Si, à cette disposition se joignent quelques vices du sang, soit naturels, soit accidentels, tels que les vices dartreux, sporiques, éré-

sipélateux, leur sérosité devient beaucoup plus irritante. Le mucus séparé dans les lacunes de l'utérus, est acrimonieux ; il enflamme le col de ce viscère ; d'où les gerçures de l'orifice. Le même accident a lieu, quand des fleurs blanches trop âcres mouillent continuellement cet organe. Elles enflamment aussi le vagin et la vulve. Alors les rhagades se multiplient et naissent dans toutes les parties que je viens de nommer.

Les circonstances énoncées ci-dessus restant long-temps les mêmes, quelques-unes des rhagades deviennent calleuses par l'excès et la continuité de l'irritation : avec le temps les bords seront disposés à la suppuration cancéreuse ; car leur dureté cause le renversement ; d'où le tiraillement habituel du fond des gerçures ; d'où l'accroissement de la douleur et de l'irritation ; d'où la suppuration d'un mauvais genre, et par suite les ulcérations qui fournissent une matière sanieuse, fétide et caustique.

Si à la constitution billieuse ou à une acrimonie quelconque du sang, se joignent des passions vives, des chagrins prolongés et réitérés, les organes de la génération sont plus aisément attaqués de rhagades qui passent plus promptement par tous les degrés

qu'on vient de décrire. L'observation prouve que les femmes dont l'utérus est abreuvé de fluides irritans, ont des desirs immodérés des plaisirs de l'amour ; elles s'y livrent avec une sorte de fureur. La fatigue et l'épuisement qu'elles en ressentent, joints aux sollicitudes que cette manière de vivre amène à sa suite, occasionne toutes les maladies dont l'utérus peut être attaqué.

Les rhagades existent quelquefois un certain temps sans causer de douleurs. Mais les femmes en souffrent à l'approche de leurs maris. Si elles se livrent trop long-temps à leurs embrassemens, elles rendent une matière teinte de sang, parce que l'orifice de l'utérus, fatigué et agité trop violemment, exprime cette matière. Elle découle des rhagades dont les bords ont souffert des chocs réitérés.

On distingue leur siége au moyens du spéculum de l'utérus. En introduisant le doigt dans le vagin, on reconnoît aussi que le bord de l'orifice de la matrice est inégal. On y trouve des éminences plus ou moins dures, entre lesquelles sont placées les gerçures. Le toucher en est douloureux, quand elles sont irritées et anciennes. Dans ce cas, elles donnent naissance à des

ulcères qui corrodent l'orifice de l'utérus.

D'après ces observations, on juge que les rhagades ne doivent point être négligées. La curation a lieu par les médicamens locaux et par ceux qui sont capables de changer l'acrimonie prédominante. Dans la première espèce sont comprises les injections émollientes pour calmer les douleurs et l'irritation ; les demi-bains, les fumigations. La matière des injections sera composée de décoctions émollientes et légèrement résolutives. On pourra employer le lait, dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de sureau ; on y suppléera par les décoctions de véronique, de verge d'or. Ensuite on fera des linimens sur la partie affectée, avec du papier brûlé, mêlé dans une quantité convenable de miel rosat. Si ce remêde cause une sensation douloureuse, on le remplacera par un mélange d'iris en poudre, mêlée à la thérébentine. S'il y avoit des douleurs trop vives, on appliqueroit une pyramide alongée et pointue, faite d'opium et de myrrhe, à parties égales, incorporés dans un cérat solide. On introduira la pointe du cone dans l'orifice de l'utérus, et l'on soutiendra la pyramide avec un pessaire de forme ancienne. S'il y a suppuration, on fera des injections avec l'onguent samaritain, étendu

dans une décoction de pouillot, d'hysope, etc.

Après avoir dissipé les premiers symptômes, on aura recours à l'onguent d'Apollonius, dont la formule suit. Prenez huit onces d'huile rosat; agitez-la dans un mortier de plomb avec un pilon de même métal, jusqu'à ce qu'elle acquière une couleur noire et un peu de consistance. Ajoutez autant de céruse. Faites un onguent auquel vous donnerez la consistance nécessaire, en augmentant ou diminuant la proportion de l'huile. Appliquez sur la partie malade à l'aide d'un pessaire qui l'y maintienne.

La seconde partie de la curation sera relative à l'humeur prédominante. Le vice dartreux sera combattu par les remèdes qu'on doit lui opposer : l'humeur érésipélateuse par ceux qui sont capables de détruire ou d'émousser son âcreté. Les femmes qui auront la bile âcre feront usage des infusions des plantes chicoracées, de la racine de patience, de scorsonère, de carottes, etc. On les purgera de temps à autre, pour débarrasser les humeurs fondues et détourner des routes de l'utérus, celles qui auroient de la tendance à s'y porter.

Pendant la curation, on évitera l'excès et l'usage même modéré des plaisirs vénériens,

les occasions qui feroient naître du trouble dans la circulation, les alimens qui occasionneroient de la chaleur, etc. Ces précautions sont indispensables dans le traitement de toute espèce d'acrimonie.

CHAPITRE XXIX.

Du prurit de la matrice et des parties externes de la génération.

Les femmes qui ont le sang âcre sont sujettes aux démangeaisons de l'orifice de la matrice, et particulièrement à celles de la vulve et des grandes lèvres. Quoique cette incommodité n'attaque ordinairement que les femmes adultes, les jeunes filles n'en sont point exemptes. Le prurit est, chez quelques-unes, si insupportable, qu'elles ne peuvent s'abstenir de se gratter au point de déchirer les parties externes. Il n'est pas si violent à l'orifice de l'utérus; sans doute parce qu'étant soustrait au contact de l'air, les humeurs qui l'agacent ne contractent pas autant d'âcreté. Quelques femmes desirent de s'approcher de leurs maris, dans l'espérance d'être soulagées de cette gêne insupportable. Si les plaisirs sont de courte durée, elles n'éprouvent

de soulagement qu'au moment où la liqueur séminale mouille l'orifice de la matrice. Si on les prolonge, on agace cet organe, on l'échauffe, et le prurit devient intolérable.

La pléthore est comptée, parmi les auteurs, au nombre des causes du prurit. Si le sang est pur, en quelque quantité qu'il soit, je ne crois pas qu'il excite de démangeaisons : autrement toutes les femmes très-sanguines éprouveroient cette incommodité. Mais quand à la surabondance des liquides, se réunit une âcreté quelle qu'elle soit, il peut survenir un prurit très-fatigant par sa violence et sa durée. Cette affection paroît plus fréquente chez les personnes qui cessent de voir, que chez les jeunes femmes : la raison en est que la fermentation qui a lieu dans les humeurs, à cette époque, fatigue d'autant plus facilement les parties internes et externes de la génération, qu'elles sont plus surchargées de liquides dont le caractère étoit acrimonieux, et le devient davantage par la stase; d'où le mouvement de fermentation qu'ils éprouvent, et par conséquent le développement d'une âcreté plus intense, qui détermine un prurit plus véhément. C'est donc plutôt aux vices particuliers du sang, ou des différens liquides dont il est composé, qu'à leur

leur quantité, qu'il faut attribuer la cause de l'affection dont on parle.

Dans quelques cas, l'humeur qui cause la démangeaison est si âcre, qu'elle enflamme superficiellement les parties de la génération. Souvent elle y cause des boutons qui se succèdent perpétuellement les uns aux autres.

Les femmes qui ont la peau très-brune, les cheveux très-noirs, épais et durs, sont plus sujettes que les autres à cette incommodité. Les pituiteuses en sont rarement affectées. Les fleurs blanches acrimonieuses occasionnent aussi un prurit; mais, dans ce cas, on le dissipe par les simples lotions émollientes, ou les injections de la même espèce, s'il a son siége dans la cavité du vagin ou au col de l'utérus.

Les démangeaisons qui durent long-temps sont fâcheuses, en ce que l'irritation qu'elles entretiennent dans les organes qui en sont le siége, y attire les humeurs en abondance. Il y naît un empâtement qui, à la longue, donne lieu à des ulcérations.

Mercurialis recommande la saignée dans la cure du prurit de l'utérus. Si les femmes qui ont des menstrues irrégulières ou accidentellement peu abondantes, éprouvent la maladie dont on parle, il est certain qu'une

saignée leur est utile, mais il ne seroit pas moins nécessaire dans ce cas, d'opérer un dégorgement local par les sangsues appliquées aux grandes lèvres, ou des ventouses à l'intérieur des cuisses. Une évacuation sanguine n'est avantageuse qu'autant qu'il y a pléthore générale ou locale. Chez les sujets épuisés ou qui n'ont pas beaucoup de sang, la saignée ne seroit d'aucune utilité. Il vaudroit mieux appliquer les ventouses à la région latérale des ischions, vis-à-vis leur union avec les pubis, et les scarifier pour obtenir un dégorgement qui n'affoibliroit pas les malades.

Les bains, les injections émollientes, les boissons appropriées au caractère des humeurs sont les véritables remèdes : le point principal est de diminuer l'âcreté des fluides, ce qu'on n'obtient qu'avec le temps. Cette incommodité qu'on néglige dans l'origine, devient insupportable dans la suite, et sa disparition est difficile à obtenir. J'ai fait appliquer sur les deux cuisses des vésicatoires, chez une femme qui avoit d'anciennes démangeaisons avec beaucoup de boutons enflammés sur les grandes lèvres. Elle étoit souvent attaquée d'érésipèles. Par l'examen de son état, il me parut qu'une portion de

l'humeur érésipélateuse avoit fixé son siége sur les parties naturelles.

On sera dirigé dans l'emploi des médicamens internes d'après la connoissance de la constitution du sujet, celle des maladies les plus fréquentes qu'il aura éprouvées, et les vices aperçus ou présumés qui donneront de l'âcreté à ses humeurs. Une femme prenoit une émulsion, en se couchant, toutes les fois qu'elle avoit de vives démangeaisons. Ce seul remède l'en débarrassoit pour un long terme. Elle se lavoit régulièrement avec une infusion de cerfeuil dans du lait, le jour qu'elle prenoit l'émulsion. Elle réitéroit la même lotion plusieurs jours de suite.

CHAPITRE XXX.

Des ulcères de la matrice.

Le sujet que je vais traiter me paroît le plus difficile, et je ne commence pas ce chapitre sans crainte de laisser beaucoup d'incertitude sur une question aussi importante. Tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai vu, ne me rassure point sur ce que j'ai à dire. Je ne conçois pas le ton de suffisance avec lequel les auteurs parlent des ulcères de la matrice.

Malgré le nombre infini de malades qui m'ont fourni des observations sur cette matière, je suis réduit à ne présenter au lecteur que mes incertitudes.

Depuis l'âge de puberté jusqu'à l'extrême vieillesse, les femmes sont attaquées d'ulcères à la matrice. Si les enfans en ont eu de manifestes, il faut en rapporter l'origine à des circonstances qui n'ont aucune liaison avec les causes ordinaires de la maladie dont je parle. C'est ainsi que j'ai vu un enfant de huit ans périr d'un ulcère au vagin, avec corrosion du col de l'utérus, par l'effet de la métastase de l'humeur varioleuse déposée sur ces parties.

Les ulcères naissent des engorgemens formés dans l'utérus, des fluxions d'humeurs âcres déposées sur ce viscère, de l'abus des médicamens irritans, introduits dans sa cavité, ou seulement dans le vagin, des déchirures opérées par des manœuvres violentes dans l'accouchement, des congestions à la suite de chocs ou de coups reçus à l'extérieur, de la suppuration qui succède aux affections inflammatoires, de la pourriture du placenta ou de ses débris qui n'ont point été expulsés au dehors, de celle des fœtus retenus en partie ou entiers dans la matrice,

des métastases d'humeurs critiques, des vices cutanés répercutés, de la chaleur extrême entretenue par l'abus des alimens et des boissons incendiaires, des excès prolongés et multipliés dans les plaisirs de l'amour, etc.

Les ulcères ont leur siége dans les différens points de l'utérus, de son col et de son orifice. Ces derniers sont les plus communs. Tous les auteurs disent qu'on distingue le véritable siége de cette espèce d'ulcère par la douleur que la malade ressent. Cette assertion n'est pas exacte : on a vu des femmes (beaucoup de praticiens ont fait cette remarque avant moi) qui ont eu long-temps des ulcères sans éprouver de douleurs, si ce n'est dans les derniers temps, et lorsqu'elles succomboient aux accidens consécutifs de cette maladie. J'en ai connu qui ont péri sans éprouver de douleurs de la part des ulcères.

Quand cette maladie occupe le col ou l'orifice de l'utérus, on la reconnoît au toucher; on voit l'ulcère à l'aide du spéculum. Ce qui confirme son existence est l'écoulement d'une matière, quelquefois inodore, et plus ordinairement de mauvaise odeur; chez quelques femmes, blanche et sans mélange; chez d'autres, ayant toutes

les teintes qu'elle peut acquérir par la différence de la quantité de sang mêlé avec elle; car l'érosion des vaisseaux est la cause de ce phénomène. Outre ces diverses couleurs, le pus tache le linge de nuances jaunes, vertes ou brunes, d'une manière plus ou moins foncée, et avec les dégradations de couleurs dont le jaune, le verd et le brun sont susceptibles dans des liquides dégénérés. Le centre des taches ne ressemble point aux bords. Il y a même tant de différence dans les portions du fluide qui s'écoule, qu'une même tache prend des teintes dissemblables et très-variées.

La consistance de la matière purulente n'est point uniforme chez les diverses malades. Tantôt elle est épaisse et visqueuse; tantôt ténue, et presque aqueuse. Son action sur les parties avec lesquelles elle est en contact, est quelquefois mordicante et corrosive, elle les enflamme : d'autres fois elle ne cause point cet effet, et ne fait éprouver aucune sensation.

Sa quantité varie infiniment. Chez quelques sujets, l'écoulement est continuel : chez d'autres, il ne paroît que par intervalles, quelquefois de plusieurs jours. Quand l'humeur est mêlée au sang, l'écoulement est

plus considérable : il est, dans bien des cas, accompagné d'hémorragies qui se réitèrent fréquemment. On a vu des femmes périr des suites de l'hémorragie, sans que l'ulcère eût contribué à leur mort par aucun autre accident. Il n'y avoit point de fièvre assez marquée pour les épuiser ; elles ont succombé à l'inanition que les pertes avoient occasionnée.

Ce n'est pas par la violence des douleurs qu'on juge la gravité de la maladie. J'ai connu des femmes qui souffroient beaucoup, et leur guérison n'a pas présenté de grandes difficultés. Ce phénomène est particulier à celles qui ont des ulcérations à la suite de quelques engorgemens dartreux. Quand les ulcères sont douloureux, les malades souffrent beaucoup en rendant les excrémens, par rapport à la compression qu'ils font en passant sur la partie affectée d'inflammation. Quelquefois les mouvemens réveillent les douleurs : quelques femmes ne peuvent marcher. Ce phénomène a son origine dans le volume de l'utérus augmenté ; et comme une portion des muscles des cuisses ont leurs attaches dans le bassin, ils ne peuvent se contracter sans comprimer ce viscère. Le sentiment de pesanteur n'est point parti-

culier à l'ulcération, il est dû à l'engorgement qui a précédé l'ulcère.

On juge par ce qui vient d'être dit, qu'il y a des ulcères avec lesquels ne se réunit aucun signe d'inflammation. Il ne faudroit pas en conclure que leur guérison soit facile ou même possible. La chose se passe ainsi, quand l'ulcération existe dans une tumeur ancienne et étendue, et quand elle a une médiocre étendue, si elle est le plus rapprochée qu'il est possible du centre de la tumeur; quand enfin elle ne porte pas son action sur les parties qui ont conservé leur action vitale. C'est ce que j'ai observé chez la femme d'un tailleur, rue Grenelle Saint-Honoré.

Si la tumeur a son siége à l'orifice de l'utérus, si elle n'occupe qu'une partie de sa circonférence, si elle n'est pas ancienne, ou n'a point acquis un endurcissement squirreux, l'inflammation qui accompagne l'ulcére, occasionne ordinairement des douleurs vives.

La suppuration cancéreuse peut exister sans douleurs. J'ai vu des malades qui ne souffroient point, malgré la fétidité, la ténuité et la mauvaise couleur de la matière purulente. D'autres femmes rendoient un

pus beaucoup plus ressemblant à celui d'un abcès simple ; cependant elles étoient tourmentées par des souffrances inexprimables, sans avoir un instant de repos.

Si l'ulcère est à l'intérieur de la matrice, et vers son fond, les douleurs, dit Mercurialis, se font ressentir aux lombes, aux aînes, à la tête, sur-tout au cinciput, au fond des orbites, et s'étendent quelquefois le long des bras, jusqu'aux mains. Paul d'Ægine dit que les ulcères accompagnés d'inflammation, sont toujours douloureux, et dans ce cas, ajoute le même auteur, il y a écoulement d'une petite quantité d'humeur purulente. Ceux, au contraire, dont il découle beaucoup de liquides, sont, comme le remarque Avicenne, moins enflammés, et les douleurs sont légères ou tolérables. Dans ce cas, les malades m'ont toujours paru incurables. Mon opinion est confirmée par le témoignage d'Hyppocrate.

Tels sont, en y ajoutant la fièvre hectique ou non hectique, les caractères généraux qui accompagnent l'existence des ulcères dans la matrice. Examinons maintenant si l'on en reconnoît de plus particuliers et plus inhérens, pour ainsi dire, aux causes des diverses espèces d'ulcères.

« Si après l'avortement, dit Hyppocrate, » il est resté quelque chose dans la matrice, » qui n'ait pas été évacué et qui se pourrisse » dans ce viscère, si l'enfant lui-même s'y » putréfie, une chaleur universelle s'empare » de la malade : la matrice s'ulcère ; le sang » s'écoule avec le pus ; il se dégage de ce » mélange une odeur désagréable. Une » douleur aiguë s'empare des lombes, des » aînes et du bas-ventre ; elle s'étend, en » remontant dans les flancs, jusqu'aux côtes » et aux épaules. Quelquefois elle se fixe » à la gorge, elle se fait sentir à la tête » avec plus de violence, elle est accom- » pagnée de délire. Par suite de temps, » survient un gonflement général, avec une » grande foiblesse, des lipothymies, une » fièvre médiocre, et un froid universel. La » tuméfaction est sur-tout marquée dans les » extrémités inférieures. Les mêmes accidens » ont lieu, si, à la matière des différens » écoulemens, auxquels les femmes sont » sujettes, il se mêle une substance âcre, » billieuse et irritante...... Si dans l'accou- » chement ou dans l'avortement, il y a » quelque partie déchirée qui pourrisse dans » l'utérus, et que ce viscère soit ulcéré par » l'impression qu'aura faite sur lui la subs-

» tance en putréfaction, s'il y a un écou-
» lement formé d'un mélange de pus, de
» sang et de sanie, le bas-ventre se gonfle,
» cependant s'amaigrit. Il est douloureux
» au toucher, comme si l'ulcère étoit au
» lieu même du contact. A ces symptômes
» se joignent la fièvre, le tremblement de
» la mâchoire, une douleur aiguë et con-
» tinuelle des parties externes de la géné-
» ration, de la région du pubis, des hy-
» pogastriques moyenne et latérales, des
» lombes......Si l'ulcération est considérable
» (Hyppocrate traite encore des suites de
» l'accouchement ou de l'avortement), le
» sang sort avec le pus : leur mauvaise
» odeur fait une forte impression. Au mo-
» ment où l'écoulement commence, la ma-
» lade ressent des douleurs semblables à
» celles de l'enfantement. Par la suite du
» temps, les jambes et les pieds se gonflent.
» Les médecins font la curation de l'hy-
» dropisie : ce traitement ne convient point
» à la naure de l'affection. »

Il suit, des observations d'Hyppocrate, que les ulcérations dépendantes de la putréfaction du fœtus entier ou de quelques-unes de ses parties, de celle des débris du placenta dans l'utérus, ainsi que de celles qui

surviennent après les déchiremens de ce viscère, ou de celles enfin qui ont pour cause l'affluence d'une humeur acrimonieuse, mêlée aux liquides qui forment les différentes évacuations utérines, se font reconnoître par des symptômes qui ont un caractère inhérent à leur existence; mais aussi ces sortes d'ulcères qui sont la plupart l'effet des grandes inflammations, ou au moins d'inflammations dont le siége est étendu, ne peuvent rester inconnus. Il n'en est pas de même de ceux qui naissent dans des congestions anciennes; c'est particulièrement de ces derniers et de ceux qui résultent de la fluxion de matières âcres déposées sur l'utérus, que je vais donner l'histoire. J'ai traité ailleurs de l'ulcération qui est la suite de l'inflammation de la matrice.

Il me paroît essentiel d'observer qu'il y a une différence entre les ulcères des femmes avancées en âge, qui se manifestent quelque temps après la cessation des règles, et ceux qui ont lieu pendant que les menstrues subsistent encore. Dans le premier cas, l'ulcération a, pour l'ordinaire, son siége dans une tumeur de nature squirreuse; par conséquent elle est carcinomateuse. Elle n'est pas accompagnée de douleurs aiguës,

chez la plupart des malades ; il paroît même que la matrice a beaucoup perdu de sa sensibilité. On sait qu'à cette époque elle diminue de volume ; son tissu plus condensé paroît la soustraire plus manifestement à l'action nerveuse : c'est un phénomène qui lui est commun avec toutes les parties qui n'exercent plus aucune fonction et qui ne vivent, comme on dit, que par un reste de circulation. La plupart des femmes que j'ai connues dans cet état, vaquoient encore à leurs occupations accoutumées. D'ailleurs, l'ulcération ayant lieu dans une partie squirreuse, et qui par conséquent ne participe plus à l'action vitale, il n'est pas étonnant qu'elle n'occasionne pas de douleurs.

La chose se passe autrement chez les femmes qui ont encore leurs règles, ou chez lesquelles cette évacuation n'est supprimée que par l'épuisement ou par d'autres accidens. L'écoulement de l'ulcère compense en quelque sorte les menstrues, puisqu'il est plus considérable aux époques où elles doivent reparoître ; circonstance qui prouve que le sang abonde encore dans l'utérus à chaque révolution menstruelle. Or, il ne peut y avoir cet abord de fluides à la ma-

trice, sans qu'il existe un gonflement, quel qu'il soit, dans ce viscère ; et l'extension momentanée suffiroit pour donner plus de véhémence aux douleurs. Enfin, la matrice ayant conservé sa sensibilité, tous les agens capables de l'irriter doivent faire une impression plus vive sur elle.

Ces remarques sur la différence de la sensibilité de la matrice ulcérée à diverses époques de la vie, ne sont pas un objet de pure théorie ; elles nous font juger plus surement l'issue de la maladie, en nous apprenant que dans un âge avancé, l'action de la matrice étant presque nulle, il n'y a pas d'espérance d'obtenir la cicatrisation de l'ulcère, quand même la tumeur ne seroit pas ancienne ; tandis que dans un autre temps, l'énergie du système vasculaire contribue infiniment à la détersion de l'ulcère, et à la formation de la cicatrice.

L'ulcération qui tire son origine de la fluxion d'une humeur âcre sur la matrice, est en général très douloureuse, par la raison qu'un fluide de cette nature fait une impression très-vive sur un viscère d'une sensibilité exquise. D'ailleurs, le genre d'inflammation qu'elle suscite, est accompagnée d'une chaleur mordicante ; d'où la véhé-

mence des douleurs. La nature de ce symptôme indique l'espèce de remèdes locaux qui conviennent à la curation. Hyppocrate a observé que les injections contenant des médicamens un peu âcres, augmentent les douleurs.

Les femmes qui ont fait usage d'injections astringentes dans le vagin, sont exposées aux ulcères de la matrice; parce que l'action des astringens fait naître des congestions solides dans le tissu de ce viscère, indépendamment des autres affections morbifiques qui résultent de cette dangereuse méthode, et dont je ne dois pas tenir compte dans ce chapitre. L'astriction détermine un resserrement dans le tissu de l'utérus; d'où la difficulté de l'écoulement menstruel et la stase du mucus des lacunes; du défaut de mouvement de ces liquides, leur épaississement et l'obstruction des organes destinés à les transmettre au dehors. Mais comme ces obstructions se forment lentement, et que l'agent qui les détermine est mis long-temps en action, les fluides coagulés acquièrent une grande solidité, tandis qu'on fait contracter par la continuité des injections, une rigidité toujours croissante aux solides qui en sont engorgés. L'obstruc-

tion, par ces raisons, doit devenir et devient réellement squirreuse; par conséquent l'ulcération qui s'y développe a toujours un caractère cancéreux.

Qu'on conçoive d'après ces faits, dont j'ai plusieurs exemples, comment il y a des praticiens assez ignorans pour prescrire des injections astringentes dans le traitement des fleurs blanches! Les mêmes dangers menacent les femmes engagées par un déréglement bisarre, à présenter aux hommes les marques trompeuses d'une rare jouissance.

Les médicamens âcres injectés dans l'utérus, donnent lieu aux ulcères de cette partie, par l'irritation et l'inflammation qu'ils suscitent. Hyppocrate parle de cette cause d'ulcération, comme si on l'observoit fréquemment dans la pratique de la médecine. L'avortement forcé étoit commun chez les Grecs: probablement ce crime anti-social étoit toléré, car l'histoire nous apprend que les femmes qui faisoient métier de cette odieuse opération, étoient connues. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les livres des anciens sont remplis de recettes destinées à procurer l'avortement. Toutes sont composées de médicamens irritans dont l'action

est

est dangereuse pour la matrice. Il n'est donc pas étonnant que les femmes de la Grèce aient été si sujettes aux ulcérations de ce viscère. Il ne paroît pas que la curation en ait été difficile, parce que leur formation avoit été précipitée. D'ailleurs ils n'étoient pas accompagnés d'engorgemens anciens, et par conséquent ne pouvoient contracter une suppuration cancéreuse. L'accident le plus violent étoit l'inflammation.

Si l'on excepte les ulcérations qui surviennent dans le temps des couches, soit par les déchiremens de la matrice, soit à la suite des contusions, soit par l'effet de la putréfaction de corps étrangers dans sa cavité, les autres ont presque tous leur siége dans le col ou l'orifice de ce viscère. On conçoit pourquoi la chose se passe ainsi, en se rappelant que la contexture du col est beaucoup plus solide que celle du corps de l'utérus. De cette organisation résultent plus fréquemment les engorgemens de cet organe, parce que la circulation y est plus lente et plus difficile, parce qu'il est plus exposé à l'action des causes de l'obstruction; d'où la fréquence de ses ulcères.

La fièvre a différens caractères qui dépendent de la nature même de l'ulcération. Sa

violence, ou le degré de sa force, ne correspond pas toujours à l'étendue de l'ulcère : elle peut être véhémente et continue, quoiqu'il soit très-circonscrit. Si, par exemple, un ulcère est très-douloureux, malgré qu'il occupe un petit espace, il cause une insomnie, une agitation extrême, une chaleur universelle et une fièvre continue. Dans le cas, au contraire, où un ulcère étendu n'occasionne pas de douleurs vives, la fièvre quelquefois n'est pas sensible. Ainsi, toutes les conditions restant d'ailleurs égales, le degré de véhémence de la fièvre correspond à celui de la vivacité des douleurs.

Il y a une autre espèce de fièvre qui tire son origine de la résorbtion de la matière purulente. Celleci s'augmente à proportion qu'une plus grande quantité de pus repasse dans le sang; et de symptomatique qu'elle étoit, elle devient une maladie essentielle. C'est ainsi que dans les suppurations étendues de l'utérus, après l'inflammation de ce viscère, la fièvre peut devenir et devient souvent putride; en sorte que dans ce cas, les malades succombent plutôt à l'effet de cette fièvre, qu'aux suites mêmes de la suppuration locale. Cette terminaison est encore plus à craindre quand le pus est âcre et sanieux ;

d'où résulte une nouvelle circonstance sur le jugement à porter de la fièvre de résorbtion. Supposons l'existence de deux ulcères de la même étendue; que l'un rende un pus *louable*, pour me servir de l'expression commune, et l'autre un pus ichoreux. Dans le premier cas, la fièvre sera modérée et ne comportera point de dangers (abstraction faite de la quantité de matière purulente résorbée); tandis que dans le second, elle aura un caractère hectique et putride en même temps. Ces considérations méritent donc la plus grande attention de la part du médecin, puisque c'est d'après la connoissance de ces accidens particuliers, qu'il formera son pronostic et établira sa curation, soit radicale, soit palliative.

Considérons quel pronostic on peut porter des ulcères qui tirent leur origine de tumeurs enflammées. Ceux qui naissent d'obstructions anciennes ou squirreuses sont incurables, quand ces tumeurs occupent une grande partie du col de l'utérus. Ceux qui ont pour origine un squirre formé par une inflammation antérieure de plusieurs années à l'ulcération, ne sont pas non plus susceptibles de guérison. On doit porter le même pronostic des tumeurs laiteuses qui sont dé-

générées en squirre. Les congestions formées anciennement par le sang des menstrues arrêtées ou suspendues ; les obstructions devenues solides, et qui ont pour cause matérielle des humeurs critiques déposées sur la matrice après des affections fébriles ; un engorgement long-temps abandonné à lui-même, et qui est le produit d'un sang aduste et billieux qui a obstrué l'utérus ; toutes ces tumeurs squirreuses sont incurables, quand elles sont ulcérées, à moins qu'on ne puisse les enlever par l'excision, que le sang ne soit vicié par aucun levain qui rende la suppuration mauvaise, et qu'enfin la tumeur ne soit pas tellement située, que l'excision ne soit dangereuse ou impraticable.

On n'admet point l'excision toutes les fois qu'un ulcère de l'utérus est compliqué avec la cachexie ou la cacochymie ; toutes les fois que le sang est infecté par un vice dartreux, érésipélateux, etc. qu'il y a fièvre lente, ou simplement une disposition très-prochaine à cet accident ; soit que la fièvre soit due à la résorbtion du pus de l'ulcère, soit qu'elle naisse de causes étrangères. Dans tous ces cas, la suppuration qui suivroit l'opération seroit d'un mauvais caractère, et la malade succomberoit aux suites de cette suppuration.

Si un engorgement de l'utérus qui n'est encore qu'une obstruction simple, est attaqué d'ulcération chez un sujet dont le sang est pur, quoique l'ulcération soit accompagnée de fièvre, de douleurs vives, d'amaigrissement remarquable, d'insomnie habituelle et de toute la série d'accidens nerveux, qui sont les effets ordinaires des obstructions de la matrice, la maladie sans doute est très-grave, mais on peut la guérir. J'ai quelques exemples de ces guérisons. Si le pus est de bonne qualité, quelque douloureuse que soit la tumeur au toucher, par rapport à l'inflammation vive des bords de l'ulcère, on ne doit pas désespérer de la guérison. Si, les choses étant dans l'état que je viens de dire, l'inflammation de l'ulcère n'est combattue par aucun moyen, les bords ulcérés acquièrent quelquefois les caractères apparens du carcinôme. Si on les irrite par des remèdes âcres, ils deviennent véritablement carcinomateux. La même chose a lieu, si le sang est âcre et desséché, comme on le remarque particulièrement dans certains tempéramens billieux. On distingue ces deux états par la sensation que le toucher fait sur l'ulcère. Si l'on touche la tumeur, dont les bords sont durs et renversés sans être cancéreux, on excite une

douleur vive, mais ce n'est pas une douleur piquante et aiguë, qui caractérise l'inflammation carcinomateuse : le toucher ne laisse pas cette impression de feu (qu'on me permette cette expression, la seule qui donne une véritable idée de la douleur dont je parle) que les malades ressentent, quand la tumeur est cancéreuse; elle se dissipe dans peu de temps; au lieu que celle du vrai cancer s'augmente par l'effet même du toucher, et son accroissement continue par l'irritation qu'on a excitée. Ces différences bien observées donneront les bases du pronostic.

Les grandes ulcérations à la suite des inflammations dans le temps des couches, n'ont pas un caractère dangereux; il n'y a que la résorbtion du pus, ou l'épuisement, qui les rende mortelles. Les mêmes réflexions sont applicables aux déchirures de l'utérus dans l'accouchement. L'ulcération des bords de la plaie se cicatrise aisément.

Il n'en est pas de même des ulcères qui succèdent aux contusions de ce viscère. L'atonie des parties contuses, rend la suppuration mauvaise; et s'il se joint à cet état quelques causes étrangères, capables d'entretenir cette suppuration, les malades

périssent. Ainsi, les femmes épuisées par des hémorragies ou par les accidens de la grossesse, celles qui ont une mauvaise santé, celles qui ont la fibre lâche et inerte, celles qui ont le sang impur, succombent aux ulcérations causées par les contusions, parce que la gangrène s'empare des parties contuses, faute d'action vasculaire capable de donner une suppuration de bonne qualité.

Les ulcères qui naissent après l'abus des astringens long temps continués, sont incurables, parce que le tissu de la matrice est durci par l'action de ces médicamens. Le systême vasculaire a perdu son irritabilité ; l'ulcère ne peut plus être cicatrisé.

Les remèdes âcres, en ulcérant la matrice, n'ont ordinairement qu'une action momentanée ; ils ont occasionné de l'engorgement dans son tissu ; mais on lui rend facilement sa première souplesse, et l'ulcère se cicatrise. Ceci suppose que l'usage des remèdes âcres n'a pas été continué pendant long-temps.

Les humeurs acrimonieuses qui se déposent sur l'utérus, et qui y déterminent une ulcération, forment une affection très-grave. On ne la guérit qu'en corrigeant le vice des

humeurs : changement difficile à obtenir, et quelquefois impossible.

Les ulcères qui tirent leur origine de l'excès des plaisirs vénériens, conduisent presque toujours les malades à une fin désastreuse, parce que l'utérus est dans un état de phlogose, par l'irritation qu'il a éprouvée. Son tissu est desséché par le spasme trop violent et trop réitéré qu'occasionnent les jouissances de l'amour. Les liquides les plus ténus sont dissipés ; il y a donc dans la matrice une sorte d'engorgement qui, par sa vétusté et sa solidité, se rapproche de la nature du squirre ; d'où l'impossibilité de la cicatrisation des ulcères.

Les mêmes principes sont applicables à l'ulcération de l'utérus chez les femmes âgées, quoique le mécanisme par lequel l'utérus parvient à une sorte de dessèchement soit différent. La cessation des menstrues permet le resserrement du diamètre des vaisseaux ; la matrice n'étant plus humectée par la quantité de liquides qui en remplissoit le tissu, se durcit. De là l'impossibilité d'obtenir la guérison des ulcères.

L'expérience prouve qu'une femme jeune attaquée d'ulcère à la matrice, obtient plus aisément la guérison de cette maladie qu'une

femme avancée en âge. La facilité et la promptitude de la curation (toutes les circonstances de l'affection morbifique étant les mêmes) croîtront à proportion que la malade sera plus éloignée de l'époque où les menstrues doivent disparoître. A la cessation des règles, il y a souvent engorgement sanguin à l'utérus: cet état n'étant pas douloureux, on n'apporte pas assez d'attention à en prévenir les suites. L'engorgement dégénère en obstruction qui se durci et s'ulcère.

On juge déjà, par ce qui a précédé, que je ne borne pas les moyens de curation à ceux qui ont été indiqués jusqu'à ce jour. Aucun auteur n'a parlé de l'excision des tumeurs ulcérées à la matrice, et cependant lorsqu'il s'agit de l'accouchement, on ne fait pas de difficulté de proposer l'extraction par l'instrument tranchant, de celles qui pourroient gêner le passage du fœtus. On a été quelquefois forcé d'ouvrir le col de l'utérus, qui ne se dilatoit point assez; on n'a pas craint d'y porter l'instrument, quand l'accouchement étoit impossible par l'obstruction du col de la matrice. Enfin, les déchiremens qui arrivent dans cet organe et dans le corps même de l'utérus, ne sont point regardés comme des plaies mortelles. J'en ai cité des exemples

qui n'ont point eu de suites fâcheuses sous le rapport de la solution de continuité. Ces considérations me persuadent que l'excision d'une tumeur ulcérée, ancienne ou squirreuse, est une opération qu'on peut pratiquer avec succès, toutes les fois que les femmes sont dans des dispositions physiques, semblables à celles qu'on exige pour l'extirpation des tumeurs de même nature, dans des parties différentes.

Je n'ignore pas qu'en proposant une méthode curative, dont on n'a point fait usage, on s'expose aux reproches et à la censure des hommes attachés à la routine. Il faut aussi s'attendre aux objections des savans qui voient les objets avec timidité; mais, parmi ceux-ci, les plus courageux se souviendront qu'on a porté la hardiesse plus loin, quand on a ouvert la matrice dans l'opération césarienne, et sur-tout quand on a extirpé ce viscère. Ces considérations les détermineront sans doute à ne pas rejeter sans réflexion, une opération qui a un but utile, et qui doit, d'après toutes les connoissances acquises, avoir une issue heureuse. Au reste, je le répète, je n'indique l'opération que dans le cas où la matrice n'auroit contracté aucun vice ca-

pable de donner une suppuratiou de mauvaise qualité, et dans le cas encore où l'état physique de la malade ne mettroit point d'obstacles aux succès d'une méthode beaucoup moins dangereuse que l'extirpation du même viscère, dont les suites ne causent pas la mort.

Si l'on n'extirpe pas la tumeur squirreuse ulcérée, on sera contraint de s'en tenir à la cure palliative. Elle consiste dans l'usage des calmans et des substances capables de modérer la circulation, et, par conséquent, les douleurs ; dans l'observance d'une diète sévère, d'un repos continuel; dans l'emploi des injections avec le vinaigre lithargiré étendu d'une suffisante quantité d'eau.

Il est des obstructions du col de l'utérus qui s'ulcèrent. Quoique l'ulcération soit accompagnée de symptômes graves, comme fièvre, douleurs aiguës, amaigrissement, vices des digestions par l'effet de l'irritation qui, de la matrice, se communique aux autres viscères du bas-ventre, la cure en est encore possible. En voici un exemple. La femme du procureur du roi au baillage de Langres, vint à Bourbonnes-les-bains, me consulter sur une obstruction ulcérée de l'espèce dont je parle, et avec les symptômes

énoncés dans cet article. En touchant la matrice, je trouvai le col dur et obstrué dans la plus grande circonférence. La tumeur étoit très-inégale, elle étoit composée d'éminences, la plupart, du volume d'une noisette : quelques-unes étoient plus grosses; il y en avoit de plus petites. Entre ces éminences, dans un des côtés du col, se trouvoit un large sillon, qui tiroit probablement son origine d'un déchiremeut de cette partie, dans une des dernières couches, qui avoit été très-fâcheuse.

Le col de l'utérus étoit toujours douloureux, mais bien davantage au toucher, et sur-tout dans la portion ulcérée qui rendoit une matière purulente de mauvaise odeur, quoique sa couleur ne différât guère de celle du pus ordinaire. La malade avoit près de quarante ans. Ses règles étoient très-irrégulières depuis qu'elle souffroit de la matrice qui avoit acquis elle-même un volume plus considérable que dans l'état de santé. Elle étoit très-basse; par conséquent, on distinguoit aisément son engorgement : elle étoit sensible au toucher; mais la douleur étoit moins vive, à proportion que le tact étoit plus éloigné du col. La moindre démarche causoit des douleurs plus vives et

des tiraillemens douloureux aux régions où s'attachent les ligamens. La malade ne dormoit presque plus : peut-être que l'inquiétude de son état contribuoit à bannir le repos de la nuit. Elle mangeoit très-peu, et digéroit fort mal le peu de nourriture qu'elle prenoit. Le soir elle avoit de la fièvre, avec une grande agitation : aucune position ne lui étoit supportable ; elle changeoit à chaque moment d'attitude. Elle étoit très-maigre, quoiqu'elle eût été très-grasse jusqu'à l'époque de sa maladie. Ses forces étoient épuisées. La tumeur ne me parut pas squirreuse ; je n'espérois pas en obtenir la guérison.

Je fis appliquer des sangsues aux grandes lèvres, pour dégorger momentanément la matrice : je prescrivis pour le lendemain un bain d'eau minérale. La malade ne le prit qu'avec inquiétude, parce qu'elle avoit essayé des bains domestiques ; et au sortir de l'eau, elle avoit des crampes douloureuses aux jambes et aux cuisses, accident qu'on avoit bien de la peine à dissiper ; il ne cédoit qu'à la continuité des frictions faites avec des linges chauds. La malade ne resta qu'une demi-heure au bain. La douleur spasmodique des extrémités fut aussi

vive qu'elle l'avoit craint. Après qu'elle eut disparu, on fit des injections avec la décoction d'orge mondé et de morelle ; la malade souffroit encore de la fatigue du voyage. Les jours suivans, les bains furent prolongés, les injections réitérées, l'eau de Bourbonnes prise en boisson, à la dose de trois à quatre onces ; on eut cette précaution pour ne pas fatiguer l'estomac, qui ne supportoit pas la plus petite quantité de liquides.

Il étoit indispensable de fondre la tumeur, parce que son inflammation entretenoit l'ulcère dont la curation isolée auroit été tentée sans succès. On augmenta le temps des bains et la quantité d'eau minérale prise en boisson. Dans l'espace de huit jours, les spasmes douloureux des extrémités furent complétement dissipés. On ajouta à ces remèdes des fomentations émollientes sur l'abdomen. Bientôt les symptômes diminuèrent d'intensité. Cette simple méthode, rendue plus active de jour en jour, avec des injections d'eau du bain, substituées aux précédentes, mit la malade en état de retourner chez elle, deux mois après son arrivée à Bourbonnes. Il y avoit encore un reste d'engorgement à l'orifice de l'utérus :

mais l'ulcère étoit cicatrisé depuis quelques semaines. La malade prit, pendant l'automne et l'hiver suivant, des fondans plus actifs que la foiblesse de son premier état et la phlogose de la matrice n'avoient pas permis d'employer plutôt. Elle retourna l'été suivant à Bourbonnes, continua, ce même été, les fondans intérieurs, et fut complétement guérie.

Quand un ulcère a pour cause matérielle, une humeur âcre déposée sur l'utérus, le traitement de la maladie essentielle, celui du vice des humeurs, doit fixer l'attention principale. Il est urgent de les détourner de la route qu'elles suivent pour se porter sur ce viscère; car si elles sont de nature à résister long-temps à l'action des remèdes propres à les détruire, en les laissant constamment affluer sur l'utérus, elles occasionneroient des ravages dont on n'arrêteroit plus les progrès. Il est donc instant d'appliquer des vésicatoires à l'intérieur des cuisses, afin de procurer à ces humeurs une issue au dehors, ou au moins diminuer la quantité déposée, et qui continue à se déposer sur la matrice. Ce genre de curation est sur-tout applicable aux humeurs répercutées, de quelque nature qu'elles soient,

et à celles qui forment des dépôts critiques. L'irritation opérée par les vésicatoires doit être forte, pour que son impression sur le systême nerveux surpasse celle qui a lieu dans le viscère malade.

Pendant qu'on prépare une nouvelle voie aux humeurs qu'on veut dévier, on calme l'agacement de l'utérus par des bains, des fomentations émollientes, des injections de la même espèce, ou même narcotiques, si l'agacement est violent. On fait aussi le traitement de la maladie essentielle, auquel la curation palliative de l'ulcére n'apporte point d'obstacle. Si, par exemple, il existe un vice dartreux, les bains, les fomentations et les injections ne sont point inutiles. Il est même avantageux dans ce cas, de prendre pour matière des injections, les médicamens appropriés à la cure des dartres, comme les eaux sulphureuses, ayant eu soin de dissiper auparavant le spasme de l'utérus, par les émolliens. Si les eaux sulphureuses causent de l'agacement, on les mêle avec une décoction émolliente dont on diminue graduellement la quantité, en suivant la progression qu'observe la diminution de la sensibilité de l'utérus.

S'il existe un vice sporique, les injections faites

faites avec les racines de patience et d'aulnée, seront employées dès les premiers momens, parce qu'elles contiennent un extrait mucilagineux, qui est lui-même émollient. Ces principes sont applicables aux autres genres d'acrimonie qui ont donné naissance aux ulcères.

Le traitement interne de l'acrimonie dominante ne peut trouver place ici, parce que ce sujet est étranger au plan de mon travail.

La cure de l'ulcération qui succède à l'inflammation de l'utérus, a été traitée en parlant de la suppuration de ce viscère, après les affections inflammatoires. J'ai indiqué la méthode curative de celle qui tire son origine des corps tombés en putréfaction dans l'utérus, dans l'histoire des dépôts qui surviennent lorsqu'il y a diminution ou suppression des lochies. L'ulcération, suite du déchirement de la matrice, a son traitement dans le chapitre destiné à l'examen des symptômes qui accompagnent cette espèce de solution de continuité.

Je place au nombre des suppurations consécutives aux inflammations, les ulcères dus à l'action des médicamens irritans.

De ces données générales sur la curation

des ulcères de l'utérus, résulte un principe qu'on ne doit jamais oublier, c'est que l'ulcération de la matrice faisant des progrès rapides, il est indispensable, dit Hyppocrate, d'en arrêter promptement l'accroissement. C'est encore ici le lieu de rappeler une maxime importante de Boerhaave; elle consiste à déterminer les médecins à ne pas s'attacher uniquement à la cure du symptôme, mais de faire une recherche exacte de la nature de ses causes, car elles sont la maladie essentielle, et par conséquent celle dont la curation est la plus urgente.

Je n'ai pas cru devoir insérer dans ce chapitre, cette foule de médicamens indiqués par les anciens, sous la forme de poudre, de pessaires, etc. Notre manière de faire la chirurgie est plus simple et plus conforme aux règles de la saine physique. D'ailleurs, la plupart de ces remèdes étant tirés des huiles et des baumes, rien n'est plus connu que l'usage des digestifs, qui n'ont pas les inconvéniens des corps gras ou irritans. L'état de l'ulcère et les symptômes actuels déterminent toujours l'usage de ces moyens accessoires; on jugera sans difficulté la qualité des substances auxquelles on doit accorder la préférence.

CHAPITRE XXXI.

Du cancer de la matrice.

La théorie des maladies dont on vient de lire l'histoire, et celles des accidens qui les accompagnent, nous instruisent du mécanisme de la formation du cancer, et de la nature des causes qui lui donnent naissance : en sorte que nous sommes presque bornés maintenant à l'examen des signes diagnostics de cette maladie, à son pronostic et à l'exposition des moyens qu'on peut opposer à la violence des accidens qu'il occasionne.

Quand, dans une tumeur ancienne, se développe une sensation de démangeaison, de chaleur et de douleur commençante, on dit que les symptômes du caractère carcinomateux s'y développent. Bientôt la chaleur s'augmente, avec douleurs toujours croissantes, lancinantes, *brûlantes*, poignantes. La tumeur devient rouge, ensuite elle prend une teinte pourpre, avec le temps livide et quelquefois noirâtre. La tumeur est inégale, raboteuse, et présente des portions saillantes. Son volume s'augmente graduellement avec les autres accidens : les vaisseaux

sanguins de sa surface, de l'intérieur et de sa circonférence, deviennent noueux, variqueux, durs et noirâtres. Tel est le caractère du cancer *occulte*. Celui qu'on nomme *ouvert* ou ulcéré, n'en diffère que par l'ulcération de la tumeur dont la surface présente l'aspect d'une partie écorchée, et rend une matière ichoreuse, ténue, âcre et fétide.

Les vaisseaux qui rampent sur les bords et les environs du cancer ouvert, se rompent; la pourriture s'en empare; il en découle une sanie subtile, d'une odeur cadavéreuse, qui ronge les parties sur lesquelles elle s'écoule. A cette époque, tandis que la tumeur prend des accroissemens extérieurs, elle pousse en dessous de profondes racines. Les lèvres de l'ulcère sont tuméfiées, renversées et d'un aspect hideux. L'érosion opérée par la sanie, ouvre les vaisseaux; d'où les hémorragies; la violence des douleurs est souvent portée au point d'exciter des convulsions.

Dans ce malheureux état, le défaut de nutrition et de sommeil, amène la fièvre lente, favorisée encore par la résorbtion d'une partie de la sanie. Les malades tombent dans le marasme; les narines se

dessèchent ; l'odorat se perd ; la vue s'affoiblit ou s'éteint : les foiblesses succèdent à ces affreux symptômes ; elles se réitèrent jusqu'au moment où la mort délivre les malades de ce pitoyable état.

Le pronostic se tire du caractère du cancer, de sa situation et de la santé des malades, abstraction faite de la tumeur actuellement cancéreuse. Un cancer malin, putride, étendu, et qui a jeté des racines dans les parties environnantes ; celui qui, avec des circonstances moins graves, est situé assez profondément pour ne pas permettre l'extirpation ; celui qui a lieu chez des personnes dont le sang est impur, ou qui ont la santé trop délabrée pour résister aux suites de l'opération : toutes ces espèces de cancers sont incurables.

On extirpe avec succès ceux d'un petit volume qui n'ont point de racines profondes, qui ne sont accompagnés d'aucun vice des humeurs, et chez des femmes qui ne sont point épuisées ; mais il est indispensable que la tumeur n'ait pas son siége dans une partie où l'accès des instrumens soit interdit ; par conséquent, les petites tumeurs cancéreuses de la vulve, du vagin et du col de l'utérus sont curables par l'opération. Le

succès en est plus assuré, si les tumeurs doivent leur origine à des causes mécaniques qui ont déterminé l'engorgement primitif, comme déchiremens, percussion, compression, ou de l'accumulation d'un fluide doux, comme suite de la stagnation d'une portion du sang des menstrues ou de l'humeur laiteuse.

On n'opère point qu'on ne soit assuré de pouvoir enlever toute la tumeur. On reconnoît cette possibilité au bon état des parties environnantes et à la santé habituelle des malades, indépendamment de la présence du cancer. Si le sang paroît acrimonieux, quelle que soit la petitesse de la tumeur et les avantages de sa position, on s'abstient de l'opération : autrement, quand la plaie paroît vouloir se cicatriser, il survient des champignons sur son fond et ses bords, et le caractère cancéreux se développe avec plus de furie qu'auparavant.

S'il y a lieu d'opérer, on ne perd point de temps à attendre. Le mode d'extirpation est le même que celui de tous les autres cancers, si on en excepte la nécessité de tenir le vagin dilaté, au moyen du spéculum, pour faciliter la manœuvre qui seroit impraticable sans cette précaution.

Si la tumeur a été volumineuse, qu'elle soit ancienne, et que par conséquent elle ait eu des accroissemens lents, on a coutume de faire un cautère après la cicatrisation. C'est une précaution sage, si l'on soupçonne que la nature se soit débarrassée de quelques fluides surabondans, en les déposant sur la partie affectée; mais il faut supposer que ce fluide n'avoit aucune acrimonie. L'usage du cautère convient encore chez une personne qui n'est pas avancée en âge, parce que l'écoulement que procure l'exutoire, prévient la formation de nouvelles tumeurs. Cependant, si le cancer naît d'une obstruction récente et peu étendue, si l'obstruction a eu pour origine une cause mécanique, on peut se dispenser du cautère, attendu que la suppuration qui succède à l'opération, dégorgera parfaitement la partie malade.

Si l'extirpation est impossible, par une ou plusieurs des causes indiquées ci-dessus, on est réduit à l'usage des médicamens capables de diminuer les douleurs, et de retarder les progrès de l'ulcération. J'en ai fait une énumération abrégée dans le chapitre précédent, en parlant de la cure palliative des ulcères.

Réflexions générales sur les tumeurs, les ulcères et les cancers des parties externes de la génération.

Je n'ai parlé que des affections de l'utérus, en traitant de son engorgement, de son ulcération et du cancer dont il est attaqué ; cependant les principes que j'ai développés dans les différens chapitres qu'on vient de lire, sont applicables aux mêmes maladies qui ont leur siége dans le vagin et le pudendum. On se souvient qu'il a été dit que les filles avoient des tumeurs qui s'opposoient au libre écoulement des menstrues, par le siége qu'elles occupoient dans le vagin ; on a aussi donné l'histoire de celles qui naissent aux grandes lèvres. Ces tumeurs s'ulcèrent chez quelques sujets, et acquièrent quelquefois un caractère cancéreux, par l'action des causes même qui donnent naissance aux ulcères et aux cancers de la matrice ; par conséquent, ces affections se guérissent par le même traitement. Les ulcères et les cancers du vagin et du pudendum sont placés plus commodément pour pratiquer l'opération de l'excision ou de l'extirpation des tumeurs qui sont leur base, par conséquent la curation en est

plus facile. On y applique immédiatement et sans difficulté les moyens chirurgicaux : circonstance qui contribue singulièrement à la célérité de la guérison. D'ailleurs les organes dont on parle, n'étant pas aussi irritables, ni aussi sensibles que la matrice, l'action des remêdes n'est point interrompue par les symptômes spasmodiques, qui exigent souvent qu'on suspende les secours curatifs que comporte l'état morbifique de ce viscère, ou qu'on en diminue l'énergie. Tout concourt à rendre la curation des tumeurs ulcérées ou cancéreuses des parties externes de la génération, plus sure, plus facile et plus prompte que celle des mêmes affections qui ont leur siége dans l'utérus.

CHAPITRE XXXII.

Examen anatomique d'une tumeur particulière de l'utérus.

Une fille, qui avoit toujours joui d'une bonne santé jusqu'à cinquante ans, éprouva un écoulement blanc et lymphatique, accompagné de douleurs vives dans la région hypogastrique. Les règles avoient cessé de paroître à cette époque. On employa les bains,

les remèdes émolliens, mais inutilement. Les douleurs augmentèrent. L'écoulement devint purulent et bientôt sanieux. On apprit par le toucher que l'orifice de la matrice étoit dur, squirreux et adhérent au côté droit : des douleurs lancinantes firent soupçonner sa disposition cancéreuse. On conseilla l'usage de la ciguë, qui parut procurer d'abord quelque soulagement ; mais le mal fit enfin de nouveaux progrès, le marasme survint, et la malade mourut âgée de cinquante-six ans.

L'ouverture du cadavre a offert les détails suivans : le bas-ventre étoit très-tendu et boursoufflé. A l'ouverture des tégumens, il sortit une matière jaunâtre, formée des débris de l'épiploon qui étoit détruit : les intestins très-distendus étoient livides : plusieurs de leurs replis adhéroient à la matrice : quelques-uns gangrenés dans leurs adhérences, étoient ouverts dans le vagin par lequel la malade avoit rendu ses excrémens plusieurs jours avant sa mort. La matrice très-distendue s'élevoit de trois travers de doigt au-dessus des pubis : elle opposa quelque résistance lorsqu'on en fit la dissection, parce qu'une couche squirreuse et dure, en recouvroit la partie interne : on y trouva du

pus en grande quantité ; mais ce qui mérita le plus d'attention, ce fut un corps étranger qui en étoit recouvert. Ce corps étoit oval, adhérent par une de ses faces à la parois inférieure de la matrice du côté gauche ; dans le point du contact, on observa plusieurs boutons cancéreux. On n'a point trouvé dans son épaisseur de substance osseuse, ni dent, ni autre concrétion semblable à celles dont on rapporte des exemples ailleurs.

Le corps dont il est question a paru composé d'une espéce de pâte qu'on peut comparer à du fromage mou, entre-mêlée de beaucoup de poils semblables à des cheveux repliés en toute sorte de sens. Aprés en avoir développé quelques-uns, on a trouvé qu'ils avoient plus d'un pied et demi de longueur : vus avec une loupe, ils ont paru semblables à des cheveux ; exposés à l'action du feu, ils se sont recourbés de la même manière, et ils ont exhalé la même odeur.

Ce fait a été communiqué à l'académie des sciences, année 1776, par Vicq-d'Azir, qui le tenoit de Chevreuil, médecin d'Angers.

CHAPITRE XXXIII.

Des maladies des ovaires et des trompes.

Dans le nombre des affections pathologiques qui attaquent les ovaires, il en est qui ne peuvent être considérées par le médecin que comme des objets de pure physiologie, parce qu'elles n'admettent point de curation. Tels sont la dégénérescence du liquide contenu dans les œufs, la dissipation ou la dessication de ce liquide, etc. L'état contre nature de ces mêmes organes ne cause souvent aucune incommodité; 1°. dans la circonstance qu'on vient de citer; 2°. lorsque l'ovaire paroît racorni, quand il est trop petit, durci sans tuméfaction, cartilagineux, osseux, pierreux; 3°. quand sa substance est ramollie, changée en matière sébacée, gélatineuse; 4°. quand ses cellules sont remplies d'un liquide noirâtre, verdâtre, jaunâtre, etc.; 5°. quand un des ovaires est plus petit que l'opposé; 6°. quand l'un des deux n'existe pas : on a vu des sujets chez lesquels ils n'existoient ni l'un ni l'autre.

Telles sont, en général, les dispositions morbifiques des ovaires ou les défauts de

formation auxquels la médecine ne peut apporter aucune modification. Passons maintenant à l'examen des maladies qu'il importe de connoître pour être en état d'en faire le traitement raisonné.

CHAPITRE XXXIV.

De l'inflammation des ovaires.

Il est très-fréquent de voir les ovaires attaqués d'inflammation *sincère.* Comme tous les autres organes, ils sont soumis à toutes les causes d'engorgemens inflammatoires. Mais les plus ordinaires sont les dérangemens, la diminution ou la suppression des menstrues. J'en ai beaucoup d'exemples; je me bornerai au suivant. Une de mes parentes, revenant chez elle en voiture par un très-mauvais chemin, fut tourmentée dans toute la route de la crainte que sa voiture ne versât. A deux ou trois reprises, cette crainte lui causa quelques mouvemens convulsifs; elle avoit ses menstrues, qui se supprimèrent. A son arrivée, elle éprouva des douleurs violentes dans la région hypogastrique; le soir elle eut de la fièvre : l'abdomen se tendit, devint chaud et douloureux. On négligea cet état, ou plutôt la malade ne

tint pas compte des conseils qu'on lui donna. Les douleurs de l'abdomen devinrent si aiguës dans l'espace de quarante-huit heures, qu'elles étoient intolérables. Alors la fièvre étoit violente ; il y avoit aussi un peu de délire. La malade ne supportoit pas même le poids de couvertures légères, tant le bas-ventre étoit sensible. Elle est d'un tempérament très-sanguin. On la saigna ; mais on s'en tint à une seule saignée qui, avec les autres moyens anti-phlogistiques, n'arrêta pas les progrès de l'inflammation. Les élancemens causèrent des mouvemens convulsifs presque continuels. Le délire fut constant et violent. Au neuvième jour, le ventre se détendit ; mais la région hypogastrique, du côté de l'ovaire malade, resta élevée, empâtée, douloureuse. Il y avoit donc un foyer purulent. On n'osa pas ouvrir l'abdomen. Je dirai, dans le chapitre suivant, comment le pus se fraya une issue au dehors.

Boerhaave, en parlant de la suppression des lochies, observe judicieusement qu'il n'est aucune partie sur laquelle le liquide laiteux ne puisse se déposer et donner lieu à un engorgement inflammatoire. La seule diminution de cette évacuation suffit pour occasionner cette maladie. Une femme de

la rue des Fossés-Saint-Germain, quitta son lit pendant quelques heures, trois jours après être accouchée. C'étoit au mois de décembre 1779. Il faisoit un froid âpre. La chambre de la malade étoit mal close. Elle eut, dès ce jour même, des douleurs de ventre qu'elle crut être une suite des tranchées si ordinaires aux accouchées. Les lochies qui, à cette époque, redeviennent communément plus abondantes, ne le furent pas autant que dans les couches précédentes; les seins ne se gonflèrent pas non plus de la même manière. L'abdomen se tendit, fut douloureux : la malade y sentit des élancemens, particulièrement dans la région hypogastrique gauche. La fièvre, qu'on crut être celle de lait, fut violente; les douleurs de l'abdomen se communiquèrent aux lombes et à la cuisse du côté malade. On fit usage de fomentations et de cataplasmes émolliens. La maladie augmentoit sensiblement, et tous les symptômes de l'inflammation s'aggravoient; malgré cet état, l'écoulement des lochies n'avoit pas été complétement interrompu, mais il étoit très-peu abondant.

Il y avoit cinq jours que l'inflammation subsistoit quand je vis cette malade. Il ne me fut pas possible alors de connoître par

le tact le siége du mal, parce qu'elle ne pouvoit pas supporter la plus légère pression à l'abdomen. Il étoit très-volumineux, très-chaud; la malade se plaignoit d'élancemens déchirans. Le liquide qui s'écouloit encore par la vulve n'étoit plus qu'une sérosité roussâtre d'assez mauvaise odeur. Les mammelles étoient molles, la peau aride, la face rouge, la tête douloureuse, avec des élancemens à l'occiput, le pouls roide, fréquent et contracté.

J'employai inutilement les saignées du bras, les sangsues à la vulve, les fomentations émollientes et narcotiques, les demi-lavemens avec la décoction qui servoit pour les fomentations, les ventouses sèches sur les seins, les injections calmantes dans le vagin; rien ne put alors empêcher que la tumeur inflammatoire ne dégénérât en induration. Ce fut après cette terminaison que je distinguai le véritable siége de l'engorgement.

Les médecins avec lesquels j'ai été lié de l'amitié la plus sincère, m'ont souvent parlé avec étonnement de la quantité d'affections pathologiques que j'attribuois à l'humeur rhumatismale ou goutteuse, dans quelques circonstances dans lesquelles ils n'auroient pas soupçonné l'existence de cette cause

morbifique,

morbifique, je la leur ai rendue si reconnoissable que la plupart d'entre eux sont revenus à mon avis. J'aurai occasion de développer ailleurs cette théorie. Une inflammation de l'ovaire, qu'on attribuoit à l'irrégularité des menstrues, me fournit une circonstance favorable pour convaincre deux d'entre eux qu'elle avoit pour origine, une humeur rhumatismale. Voici le fait :

Une personne de trente-trois ans, dans le courant de l'hiver de 1779 à 1780, avoit eu des douleurs vagues dans les articulations. Elles n'avoient pas de durée. Cette même personne avoit eu beaucoup de chagrins causés par des événemens très-fâcheux qui se succédoient les uns aux autres, depuis quelques années. Ses règles étoient devenues irrégulières. Leur retour étoit précédé d'accidens anomaux. Tantôt le bas-ventre se gonfloit avec douleur : ce gonflement cédoit à une diarrhée, ou se dissipoit en donnant naissance à de nouvelles douleurs des articulations ; ensuite il y avoit suppression des menstrues. Dans ce dernier cas, la région hypogastrique se tendoit et devenoit douloureuse. Dans cet état, l'inflammation s'empara de l'ovaire droit. Les douleurs devinrent intolérables ; elles étoient accom-

pagnées d'élancemens continuels, avec fièvre, chaleur vive, soif modérée, qui ne correspondoit point à la gravité des autres symptômes. La fièvre n'avoit pas non plus un degré de véhémence, semblable à celui qu'elle a toujours dans une grande inflammation du bas-ventre. Quoique l'engorgement inflammatoire s'étendît des ovaires à la matrice qui s'engorgea à son tour, les accidens ne marchoient pas d'un pas régulier; les douleurs étoient modérées pendant quelques heures, et se renouveloient tout à coup avec furie : elles étoient si considérables dans ces espèces d'accès, que le pouls de la malade disparoissoit complétement.

Il sembloit (ce sont ses expressions) qu'on lui déchiroit tous les viscères du bas-ventre. Toute cette capacité se tendit sans s'élever considérablement; elle devint dure et résistante au toucher; les douleurs se propageoient dans les cuisses. Il y avoit deux jours qu'elle étoit dans cet état, lorsque j'arrivai à Langres (la mort de mon père m'avoit fait faire ce voyage). Faure, médecin de cette ville, l'avoit fait saigner, tant pour diminuer les progrès de l'inflammation, que pour évacuer la surabondance du sang, qui ne s'étoit pas écoulé par les dernières

menstrues : à ce secours, il avoit ajouté les fomentations émollientes qu'on renouveloit à chaque instant, et qui ne sembloient pas opérer un effet sensible. A mon arrivée, nous résolûmes de faire une seconde saignée, pendant qu'on préparoit un bain dans lequel la malade resta huit heures ; elle parut en être soulagée par intervalle. Après l'avoir remise dans son lit, nous lui fîmes appliquer des fomentations ou plutôt des cataplasmes composés de plantes émollientes et narcotiques : nous lui fîmes prendre une potion à laquelle on avoit mêlé quinze gouttes de laudanum de Sydenham. Malgré ces remèdes, la malade dormit très-peu ; la violence des douleurs se fit sentir de grand matin. On prépara un nouveau bain dans lequel elle resta cinq heures. Comme elle étoit très-foible après ce temps, on la remit au lit ; on lui donna des lavemens émolliens, et on fit des injections de la même espèce dans le vagin. On ne pouvoit pas les faire dans l'utérus, parce que le col étoit tourné de côté et en arrière, et qu'on ne pouvoit pas le toucher sans augmenter les souffrances. Le soir elle resta six heures dans le bain. Malgré toutes ces précautions, elle avoit souvent des convulsions que causoit la vivacité

des douleurs ; nous lui fîmes prendre une nouvelle potion calmante, puis on l'a remit dans son lit ; la nuit ne fut pas meilleure que les précédentes.

Quoi qu'il en soit, nous continuâmes les mêmes secours sans espoir de la guérir, parce que, pendant huit jours entiers, il n'y eut aucune diminution dans les accidens. Cependant au huitième ou neuvième jour, elle rendit par la vulve une grande quantité de vents, qui formoient sur la surface de l'eau de très-gros bouillons (elle étoit dans son bain) : dès ce moment les symptômes se calmèrent, le ventre se détendit. Elle rendit aussi par l'anus cinq à six onces d'un pus bien formé, sans mélange d'aucune matière étrangère ; de ce jour, elle alla de mieux en mieux. Cependant il restoit une petite fièvre qui occasionnoit chaque soir des frissons irréguliers : la peau étoit toujours sèche et aride. Cet état dura douze à quinze jours, après lesquels on ne trouva plus de marque de l'existence du pus parmi les excrémens. On observera que dès le deuxième jour de son écoulement, sa quantité étoit considérablement diminuée.

Il falloit s'assurer de l'état du bas-ventre, après d'aussi grands symptômes que ceux

dont je viens de rendre compte; jusqu'alors l'abdomen avoit été trop sensible pour qu'il nous fût possible d'observer par le tact les désordres qu'avoit occasionnés cette cruelle maladie. Nous trouvâmes la matrice très-volumineuse et dure; le ligament droit étoit obstrué avec l'ovaire qui formoit une tumeur très-considérable; celle-ci occupoit toute la cavité du grand bassin. La malade ne pouvoit pas marcher, parce que la compression trop considérable des nerfs sacrés et lombaires, s'opposoit à leur action : elle éprouvoit aussi un engourdissement et un froid continuel dans toute l'extrémité droite inférieure. Nous lui conseillâmes les eaux de Bourbonnes, où elle se rendit, dès qu'il fut possible de la transporter : dans ce voyage, le moindre cahos lui causoit de vives douleurs. A son retour de Bourbonnes, la malade étoit mieux, elle avoit repris de la fraîcheur et de l'embonpoint (l'obstruction étoit considérablement diminuée) elle marchoit avec facilité, pourvu qu'elle ne parcourût pas de grands espaces.

L'année suivante, elle négliga l'usage des eaux minérales; elle en prit peu, se baigna rarement, et sa santé se soutint assez bien; mais au printemps suivant, la même mala-

die l'a attaquée avec plus de fureur. Faure l'a encore guérie, quoiqu'elle ait été plus mal que la première fois. Elle a passé une grande partie de l'été à Bourbonnes où j'étois alors; mais à son départ les engorgemens n'étoient pas aussi diminués que la première fois. Sans doute que la seconde inflammation qui les avoit durcis, les a rendus plus difficiles à fondre. L'année 1783, elle a eu pour la troisième fois la même maladie. Il y a lieu de penser que les désordres qui en ont été la suite, se sont accrus de nouveau, et que les obstructions sont dégénérées en squirre parfait; cette proposition a sa preuve dans ce que j'ai dit, en parlant des obstructions laiteuses.

La suppression des règles a toujours précédé chacune des inflammations dont cette personne a été attaquée. Avant la première invasion, elle alloit au secours de sa sœur malade à cinq lieues de Langres : elle avoit alors ses règles. Sa voiture fut renversée sur la route; la frayeur qu'elle éprouva fit cesser l'écoulement de ses menstrues; cette première frayeur dissipée, l'écoulement recommença. Comme elle craignoit de trouver sa sœur morte à son arrivée, elle avoit ordonné qu'on vînt au devant d'elle, pour la préve-

nir, et reprendre le chemin de Langres. On venoit lui apprendre le meilleur état de sa sœur; elle crut qu'on la rejoignoit sur le chemin pour lui en annoncer la mort. Elle tomba en syncope. Cette persuasion supprima complétement ses règles.

La matrice devint douloureuse, et le bas-ventre fut toujours un peu tendu. Elle étoit sujette à des douleurs errantes, qui avoient leur siége ou dans les bras ou dans les lombes, et quelquefois dans les cuisses, ces douleurs ne reparurent plus.

Quand elle a été attaquée de la seconde maladie, ses règles avoient été supprimées par la frayeur : le feu avoit pris à la maison d'un ami qui avoit rassemblé toute sa famille à souper. Deux mois après elle fut couverte de flammes, pour avoir renversé sur elle un vase dans lequel elle faisoit brûler de l'eau-de-vie. La flamme brûla ses habits, pénétra jusqu'à la peau qu'elle cautérisa. Elle avoit encore ses règles : elles furent supprimées pendant trois mois, après lesquels se déclara l'invasion de la seconde maladie inflammatoire. La troisième a eu pour cause des événemens à peu prés semblables.

Il est essentiel d'observer que depuis la

naissance des engorgemens, suite des inflammations des ovaires, il s'est passé beaucoup d'annécs, sans que cette personne ait ressenti les douleurs arthritiques auxquelles elle étoit sujette. C'est une observation que j'ai réitérée sur plusieurs sujets, et dont je rendrai compte, en traitant des affections goutteuses et rhumatismales à la cessation des règles. On verra pourquoi la chose se passe ainsi, quoique l'humeur arthritique subsiste toujours.

D'aprés les détails que j'ai donnés sur la curation de l'inflammation qui avoit attaqué la personne qui fait le sujet de la dernière observation, on juge que j'ai peu de choses à ajouter. Le traitement anti-phlogistique y est exposé tout entier. La pratique m'a démontré la nécessité de lui en adjoindre un plus actif; il consiste dans un puissant révulsif, capable d'attirer dans un autre point de la surface du corps, une portion de l'humeur goutteuse ou rhumatisante, quand elle n'est pas encore tellement fixée sur la partie enflammée, qu'on ne puisse l'en détourner. Pour remplir cette indication, je fais appliquer un large vésicatoire à l'intérieur de la cuisse, du côté malade, afin d'y attirer, autant qu'il est possible, la

matière morbifique. On a soin de le rendre très-actif en le couvrant convenablement de poudre de cantharides. J'ai dit qu'il étoit nécessaire de faire cette révulsion à l'invasion de la maladie; car, si elle avoit eu des progrès, tels que l'inflammation fût avancée, l'humeur y seroit tellement fixée, qu'il seroit impossible de lui faire prendre une autre route; et, dans ce cas, on exposeroit les malades aux suites d'une irritation plus grande, qui donneroit de l'accroissement aux symptômes.

Pour faciliter son déplacement entier ou partiel, on éguise les boissons avec le sel ammoniac, ou mieux encore, l'alkali volatil, étendu dans un véhicule abondant. Par ce moyen, on facilite la division de la matière morbifique, qui passe en partie dans le point d'irritation formé par le vésicatoire, en partie par les sueurs ou les urines, tandis que le reste, toujours adhérent aux organes attaqués dans l'invasion, demeure presque sans effet, ou du moins ne se coagule pas de manière à rendre l'inflammation irrésoluble. On adapte à cette méthode le traitement anti-phlogistique.

Quand l'inflammation est guérie, on fait la curation de rhumatisme ou de la goutte;

c'est-à-dire qu'on emploie les moyens les plus efficaces pour en diminuer la violence et la fréquence des paroxismes. Ce sera l'objet d'un autre chapitre.

J'ai, comme on voit, interverti l'ordre que j'avois d'abord suivi, mais il m'a paru plus à propos de terminer la curation de la troisième espèce d'inflammation des ovaires, pour ne pas être obligé de répéter l'exposé des moyens curatifs.

L'engorgement de l'ovaire se reconnoît au siége de la tumeur, à la compression qu'elle exerce sur les nerfs sacrés; d'où les tiraillemens des lombes et des cuisses, avec douleurs de ces parties. Le gonflement de l'abdomen porté à un haut degré (quand la maladie a une certaine durée), et la sensibilité des tégumens ne permettent plus de distinguer par le tact, si l'organe malade est l'ovaire, ou la trompe, ou le ligament large : mais les signes commémoratifs rendent le diagnostic plus évident. Quand même il y auroit incertitude à cet égard, il n'y auroit d'inconvéniens que par rapport au pronostic sur les affections chroniques qui résultent de l'inflammation de l'ovaire, car la curation étant la même, l'erreur sur l'existence de l'organe actuellement af-

fecté, ne peut être préjudiciable à la malade.

Le pronostic est fâcheux. Il est rare qu'on obtienne une entière résolution de l'ovaire enflammé; comme toutes les glandes qui contiennent un liquide de la nature des lymphatiques, il reste toujours, ou presque toujours obstrué après l'inflammation. Or, on verra que les obstructions des ovaires sont des maladies rebelles, par conséquent d'une difficile et longue guérison : ce qui est plus fâcheux encore, elles ont souvent des récidives.

L'inflammation de cet organe, en se communiquant aux parties voisines, les réunit souvent avec lui; d'où ses adhérences avec le péritoine, dans les engorgemens duquel il est confondu, ou avec le ligament large, avec le pavillon de la trompe, quelquefois avec une portion d'intestins ou l'épiploon.

Si l'inflammation ne se résout pas, elle se termine par la suppuration (j'en ai donné un exemple plus haut) ou par obstruction, comme chez la personne qui a eu une inflammation occasionnée par l'humeur goutteuse.

Si l'inflammation de l'ovaire a pour cause la suppression des menstrues, outre le traitement anti-phlogistique, on mettra en usage

tous les moyens que j'ai indiqués pour rappeler l'évacuation, en parlant de l'inflammation de matrice, dépendante de la même source. Celle qui résulte de la suppression des lochies, sera traitée par la méthode mixte de l'inflammation et de la suppression de l'écoulement puerpéral.

CHAPITRE XXXV.

De la suppuration des ovaires.

J'AI donné un exemple de la suppuration des ovaires, à la suite d'une inflammation occasionnée par la suppression des menstrues. Les autres inflammations se terminent aussi par abcès. Ainsi, la suppuration de cet organe peut donc être la suite de la suppression des lochies, ou celle d'une inflammation quelconque. Morgagni ne rapporte qu'un fait relatif à la suppuration des ovaires dans un sujet hystérique. J'ai vu plusieurs fois cette maladie, et, par un hasard extraordinaire, chez deux sujets qui vivent encore, et qui ont encore l'un et l'autre un écoulement purulent par la trompe de l'utérus. On a déjà observé ce rare phénomène.

L'une des deux malades est, comme je l'ai déjà dit plus haut, ma parente. J'ai examiné son état avec soin, dans un voyage que j'ai fait dans mon ancienne province. En comprimant la tumeur, si par quelque indisposition la malade a été obligée de garder le lit plusieurs jours de suite, on en fait sortir la matière purulente, qui ne tarde pas à être évacuée du vagin. Son odeur est toujours forte et désagréable ; sa couleur varie beaucoup ; elle est rougeâtre et d'une teinte jeaune à l'approche des menstrues, pendant et quelques jours après leur écoulement ; ensuite elle devient blanche ; cependant la promenade ou un exercice quelconque suffit pour lui faire prendre une teinte rouge.

L'ovaire est constamment d'une grande sensibilité ; il s'irrite aisément ; alors le ventre se gonfle, devient douloureux : il survient des mouvemens convulsifs, avec de la fièvre, un peu de délire, et tous les signes d'une inflammation prochaine. En effet, l'inflammation a déjà eu deux récidives., et peut-être auroit-elle été réitérée plus souvent, si on n'avoit pas prévenu les accidens inflammatoires par les anti-spasmodiques donnés à l'intérieur, tandis qu'on

fait à l'extérieur le traitement anti-phlogistique.

On juge aisément qu'un pareil état met toujours les malades aux portes du trépas ; car si par les ulcérations que le pus occasionne dans la trompe, il se fait une agglutination de ses parois, le foyer purulent n'ayant plus d'issue, la matière s'amassera en assez grande quantité dans le sac abcédé, le rongera, et s'épanchera dans l'abdomen. J'ai rapporté plusieurs exemples d'épanchemens de pus long-temps retenu dans des kistes. (Voyez mon ouvrage intitulé *Observationes clinicae*, etc.)

Il est aussi très-probable que le pus, en séjournant très-long-temps dans des sacs fermés de toute part, augmente l'épaisseur de leur parois, par des couches successives de cette matière qui acquiert une consistance considérable, mais qui, ne formant pas également dans toute la surface ces espèces de membranes accidentelles, en laisse quelque portion plus affoiblie ; d'où le volume énorme que le kiste acquiert par une distension successive. Cet objet sera examiné plus particulièrement dans un des chapitres suivans.

Peut-on espérer de déterger un sac dont

presque toujours les parois ont acquis, par l'effet de l'inflammation et de la suppuration, une épaisseur très-considérable ? Il me paroît difficile d'obtenir cette terminaison, si l'on juge de ce qui a lieu dans l'ovaire, par ce qui arrive dans d'autres kistes purulens. En effet, on observe que leur surface s'épaissit par des couches de matière purulente, qui se collent les unes aux autres; d'où il résulte qu'avec le temps les parois du sac sont pour ainsi dire incrustées d'une substance inorganique sur laquelle les remèdes sont sans action. D'ailleurs, la portion de vaisseaux sanguins qui rampe à la surface des kistes, devient manifestement atone. J'ai observé, dans mes nombreuses dissections à l'Hôpital général de Paris, que ces vaisseaux acquièrent un volume extraordinaire. J'en ai donné quelques exemples dans mon ouvrage cité plus haut. Ils sont donc incapables d'aucune action; d'où il résulte que la détersion d'un sac déjà ancien, est, selon mes observations, de toute impossibilité.

Peut-être que dans une maladie non invétérée la chose se passeroit autrement. Cette assertion me paroît probable, d'après l'examen de ma parente sur les changemens que j'avois

trouvés dans son état, à un voyage qu'elle fit à Paris. Je lui avois conseillé les fondans toujours tempérés avec les anti-phlogistiques, parce que tous les abcès sont accompagnés d'inflammation dans leurs parois, et particulièrement les eaux minérales salines en bains, en boissons et en douches. Après en avoir fait usage pendant un été entier, elle se trouvoit beaucoup mieux ; la tumeur étoit beaucoup diminuée, les douleurs presque entièrement dissipées, le bas-ventre détendu, l'écoulement presque tari. De nouvelles causes, en renouvelant l'inflammation, ont ramené la maladie où elle étoit avant le traitement ; mais si l'on peut former quelque conjecture sur le succès commencé dont l'action des eaux avoit été suivie, on peut croire qu'avec de la constance, la malade auroit obtenu sa guérison : c'est au moins ce qui paroît le plus vraisemblable.

Nota. Depuis cinq ans, époque à laquelle j'écrivois cette observation, les parois du foyer purulent se sont collées. Il n'y a plus ni écoulement ni douleur, ni tension à la région hypogastrique. Cet état de santé dure depuis deux ans révolus. Maintenant elle est enceinte, parce que l'ovaire opposé est resté sain.

La difficulté de la détersion dans les ovaires, dépend du peu d'action de ces mêmes organes. Flottans en quelque sorte dans l'abdomen, ils ne sont soumis qu'aux impulsions très-modérées de quelques portions des intestins poussés mollement par les mouvemens alternatifs de la respiration. Rien ne tend donc à comprimer les parois du kiste, à les rapprocher, et à déterminer leur coadunation : au moins cet effet s'obtient-il très-difficilement. Si les fistules sont ordinairement plus faciles à guérir, c'est que la plupart sont situées dans les intervalles des muscles, ou très-près du trajet de ces organes; leurs contractions réitérées vident les sinus, et forcent les parois à se réunir, en commençant par l'extrémité la plus nouvellement ulcérée. Telles sont les idées que j'ai cru devoir présenter au lecteur, sur une matière qui n'a point encore fait l'objet particulier des méditations des bons praticiens.

Si la maladie résiste aux remèdes, ou est ancienne, quelle ressource reste-t-il pour la guérison ? L'extirpation de la tumeur. J'en parlerai dans un des chapitres suivans.

CHAPITRE XXXVI.

De l'obstruction des ovaires.

La doctrine que j'ai donnée sur l'obstruction de la matrice et celle des seins, est applicable à celle des ovaires, tant dans ses causes, ses symptômes, que dans sa curation; j'y renvoie le lecteur. J'observerai seulement, par rapport à celle des ovaires, qu'elle se forme quelquefois d'une manière lente, ce qui la rend méconnoissable dans son invasion. Cette circonstance se remarque particulièrement chez les personnes qui, n'ayant point eu d'enfans, sont moins soupçonnées de lésions aux organes intérieurs de la génération, que les mères de famille. D'ailleurs, la tumeur, prenant un volume peu considérable dans une capacité spacieuse où elle n'occasionne aucune gêne, ne manifeste son existence qu'après être parvenue à une grosseur qui annonce son ancienneté, sa solidité et son indestructibilité. A cette époque seulement, les malades éprouvent un sentiment de pesanteur dans le bassin, comme si un corps étranger pressoit par son poids les organes qui y sont contenus;

mais, comme cette sensation ne lèse pas les fonctions, on la supporte sans se plaindre. Si dans une secousse violente de tout le corps, l'obstruction a reçu une impulsion qui la fasse changer de lieu, elle détermine un tiraillement douloureux dans les points de ses attaches, et cette douleur, qui se continue avec une violence proportionnelle au tiraillement qui a été la suite de la commotion, avertit les femmes de leur état présent. On a vu quelques personnes porter sans incommodité, des tumeurs monstrueuses des ovaires, dont elles ne soupçonnoient pas l'existence, en être instruites en se tournant dans leur lit avec un peu plus de vîtesse que de coutume, par la sensation d'un corps qui, en suivant l'inclinaison qu'on lui donnoit, retomboit sur les viscères voisins, en se portant du côté opposé à celui d'où il étoit parti.

Il n'en est pas de même des engorgemens qui succèdent aux inflammations; quand les accidens inflammatoires diminuent, l'obstruction reste reconnoissable au tact. Il ne peut y avoir d'incertitude. On a la preuve de ces vérités dans l'énumération des accidens de la troisième espèce d'inflammation des ovaires. Dans le cas con-

traire (les obstructions d'une formation lente), la congestion acquiert un volume excessif avant qu'on ne la connoisse.

Que faire dans une circonstance où la résolution en paroît impossible ? L'extirper. Si on la laisse subsister, elle donnera lieu à l'hydropisie des extrémités, et ensuite de l'abdomen. Cependant, avant que d'en venir à cette extrémité, on fera sagement d'en diminuer la masse autant qu'il sera possible par les fondans. Si elle perd beaucoup de son volume, on pourra, comme disent quelques praticiens, *la brider*, ou, pour parler plus correctement, prévenir ses progrès ultérieurs par des toniques et des astringens appliqués extérieurement ; genre de curation bien infidelle qui détermine souvent des ulcérations d'un mauvais genre.

CHAPITRE XXXVII.

Du squirre des ovaires.

Il y a si peu de différence de l'état dont je viens de donner l'idée, d'avec le squirre, que je ne fais mention de ce dernier, que pour ne rien omettre dans la succession des affections pathologiques qui attaquent les ovaires. D'ailleurs, on trouvera dans le chapitre qui traite des obstructions anciennes, causées par l'humeur laiteuse, tout ce que j'aurois à ajouter ici. Je ne le répéterai pas.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'hydropisie des ovaires.

On lit dans un mémoire de la collection de l'académie de chirurgie, que les hydropisies des ovaires sont toujours la suite de l'obstruction ou du squirre de ces organes. Cette proposition est appuyée sur un petit nombre de faits, et ne me paroît pas porter le caractère de vérité dont son auteur prétend l'étayer. Je dirai plus bas, en quoi cette proposition est défectueuse; mais j'ob

serverai en passant, que cette maladie étoit assez connue des bons observateurs, pour que l'auteur pût tirer un grand parti des faits qu'on trouve dans les livres, s'il les avoit connus.

En effet, Camérarius avoit dit, il y avoit déjà long-temps, que l'hydropisie enkistée, et particulièrement celle des ovaires, étoit une maladie très-commune parmi les femmes. Son fils avoit confirmé cette doctrine par de nouvelles observations. Laube avoit détaché un kiste uni au péritoine : il avoit suivi son trajet jusqu'à l'utérus, auquel il étoit adhérent. Meekren avoit trouvé un sac formé de l'alongement de la trompe droite, prolongé sous le péritoine, et l'*ovaire avoit disparu.*

J'ai beaucoup vu d'hydropisies des ovaires à la Salpétrière; j'ai rarement observé qu'elles eussent pour base une tumeur squirreuse. Si j'en juge par la différence de celles que j'ai trouvées, et que la diversité de leurs progrès suffise pour donner une notion exacte sur leur formation, j'ai vu que des simples hydatides, en acquérant une grande extension, étoient l'origine de plusieurs kistes. Je n'en ai rapporté qu'un exemple dans mon ouvrage intitulé *observationes*

clinicae. La base du sac étoit une tumeur squirreuse.

La cause la plus générale est l'irrégularité des menstrues ou leur cessation. Le mécanisme qui forme les hydropisies des ovaires est, à mon jugement, le même que celui qui concourt à la naissance de leur engorgement et de leur inflammation. Son action a été exposée précédemment dans tous ses détails, il me paroît inutile de répéter ce que j'en ai dit dans les chapitres précédens. Mais comme l'hydropisie du péritoine a une grande analogie avec celle des ovaires, j'aurai donc encore occasion de développer plus exactement les causes de celle-ci, en traitant de la première. Passons maintenant à quelques exemples.

Une femme de Langres portoit, depuis plusieurs années, mais sans s'en plaindre, une tumeur considérable au bas-ventre. Son origine étoit placée dans la cavité gauche du bassin. La tumeur étoit mobile; elle s'étendoit fort haut dans l'abdomen. En vain j'employois les fondans et les eaux de Bourbonnes, pour en diminuer le volume. Toutes mes tentatives faites sans espérance, furent aussi infructueuses. Je quittai Langres à cette époque, pour revenir à Paris. Je priai

Faure, médecin de cette ville, homme d'un vrai mérite, et qui m'avoit toujours donné des preuves d'attachement, de vouloir bien m'instruire des particularités que lui offriroit l'examen du cadavre. Je joins ici la lettre qui donne un détail très-circonstancié de l'ouverture.

A Langres, le jeudi 13 novembre 1779.

« J'ai ouvert le cadavre de Claudinette » lundi après-midi; on lui avoit fait la ponc- » tion pour la seconde fois, samedi à dix » heures du soir. La grande foiblesse où elle » étoit lors de cette seconde opération, » qu'elle a absolument exigée contre tous, » n'a pas permis de tirer plus du tiers de » l'eau épanchée; on lui en a cependant ôté » environ six pintes.

» La première chose qui s'est présentée » d'extraordinaire a été la prodigieuse dila- » tation de l'ovaire du côté gauche, qui » représentoit une vessie bleuâtre et livide, » contenant environ quatre pintes d'une » liqueur mucilagineuse et glaireuse, distri- » buée dans une grande quantité de cellules, » qui ne communiquoient point les unes aux » autres, de manière qu'il falloit donner un

» coup de scalpel à chacune, pour faire écou-
» ler ce qu'elle contenoit.

» Cette tumeur n'avoit d'autre adhérence
» qu'à la matrice, où elle ne tenoit que par
» un pédicule de la grosseur du pouce. Elle
» étoit placée dans la région moyenne du
» bas-ventre, depuis l'ombilic jusqu'à son
» adhérence à la matrice qu'elle forçoit à
» se tourner de côté.

» L'ovaire du côté droit occupoit la plus
» grande partie du petit bassin contre le
» rectum, et tiroit en bas l'autre corne de la
» matrice. Il étoit de la grosseur du poing,
» avec un peu d'inégalité dans sa surface,
» mais contenant une même liqueur que
» l'autre, ayant son pédicule un peu plus
» gros, ses cellules bien plus inégales, de
» manière qu'une seule contenoit la moitié
» de la liqueur enkistée. La matrice avoit à
» peine un pouce et demi de longueur et un
» pouce de largeur; sa substance étoit plus
» serrée et compacte que dans l'état naturel,
» différant cependant fort peu de la couleur
» ordinaire, si ce n'est qu'elle paroissoit
» plus blanche. Je n'ai pu apercevoir de ca-
» vité dans le corps de la matrice; il y en
» avoit seulement une au col, où à peine on
» introduisoit un stilet à la profondeur d'un

» demi-pouce. La substance des kistes dont
» je viens de parler, étoit composée de mem-
» branes épaissies, macérées dans l'intérieur,
» fermes et polies à l'extérieur; les mem-
» branes ainsi vides occupoient encore le
» tiers du volume qu'elles formoient étant
» pleines. Les trompes, les corps frangés et
» les ligamens larges ne m'ont point paru
» différer de ce qu'ils doivent être dans
» l'état sain.

» Après m'être bien assuré des particula-
» rités que je viens de vous décrire, mon
» premier soin fût de visiter le foie.

» Je l'examinai d'abord sans le détacher;
» sa couleur, son volume, sa consistance
» étoient fort ordinaires, ainsi que ses atta-
» ches au diaphragme. Après l'avoir enlevé,
» j'aperçus la vésicule du fiel très-grosse, et
» remplie d'une bile glutineuse mêlée de pus;
» ses tuniques fort épaisses, ainsi que celles
» des conduits biliaires, dont la cavité per-
» mettoit difficilement le passage de la bile.
» Les tuniques extérieures de la vésicule
» n'avoient presque pas de consistance, pa-
» roissoient cotonneuses, et s'enlevoient
» aisément avec les doigts.

» L'enfoncement du foie où étoit logée la
» vésicule, étoit dur et squirreux, de l'épais-

» seur environ d'un doigt, et lui adhéroit
» très-fortement; une partie du lobe de Spi-
» gel m'a paru beaucoup plus dur qu'il ne
» devoit être, et sa couleur étoit d'un blanc
» jaune. Le pancréas n'étoit point altéré, il
» étoit seulement un peu gros, ainsi que son
» conduit, que j'ai suivi facilement dans une
» partie de ses branches. La rate étoit par-
» faitement saine, ainsi que les autres vis-
» cères du bas-ventre et de la poitrine.

» Depuis environ deux mois que l'ascite a
» commencé à se former, j'apercevois une
» tumeur assez considérable en touchant le
» ventre, et cette dureté me paroissoit aug-
» menter beaucoup. Je vous avoue mon in-
» certitude, je ne savois à quoi l'attribuer,
» et je ne me suis pas douté que c'étoit
» un engorgement d'un des ovaires, la tu-
» tumeur occupant précisément la région
» moyenne du bas-ventre au dessus du pubis.
» Je n'osois d'ailleurs tâtonner trop fort la
» malade, qui se plaignoit beaucoup.

» Je n'ai jamais senti qu'un léger gonfle-
» ment sous les fausses côtes qui faisoient
» cruellement souffrir la malade, lorsqu'on
» la pressoit un peu, ou qu'elle toussoit,
» ou qu'elle avoit le hoquet.

» L'engorgement des ovaires a-t-il pré-

» cédé celui du foie? Qui est-ce qui a pro-
» duit l'ascite? Etoit-il possible de guérir la
» malade? Quels moyens devoit-on em-
» ployer? Je vous le laisse à décider, etc. »

Signé FAURE.

Pour connoître l'importance de cette observation, il est essentiel de savoir que la personne qui en fait le sujet, avoit eu quelques accidens dans une couche qui a précédé sa maladie, ou au moins ses signes apparens, de deux ou trois ans, et qu'elle avoit eu des chagrins de longue durée. C'étoit une femme de campagne, habituée aux plus rudes travaux. Depuis cette couche, elle avoit été *mal réglée;* souvent même elle ne voyoit rien. C'est donc au vice de menstruation qu'il faut rapporter chez cette femme la cause de l'hydropisie des ovaires.

On voit par l'exposé qui précède, que cette maladie a pour origine toutes les causes qui font porter dans les organes voisins de la matrice, une surabondance de liquides qui auroient dû s'évacuer par ce viscère. Cette proposition est fondée sur la théorie des vices de la menstruation, sur celle des engorgemens des organes internes de la génération,

sur celle de leur inflammation, de leur obstruction, de leur squirrosité, etc.

Si elle est plus commune chez les femmes âgées, qui m'en ont offert de nombreux exemples, c'est qu'à cette époque l'engouement des liquides dans les parties qui environnent l'utérus, est aussi un état morbifique très-ordinaire; cette dernière proposition est convenue de tous les praticiens. C'est encore de cet état que naissent de leur aveu, la plupart des affections qui attaquent les femmes dans l'âge qu'on nomme *critique*.

Une métastase subite de l'humeur laiteuse peut aussi donner naissance à l'hydropisie des ovaires, soit médiatement, soit immédiatement. Dans le premier cas, elle est la suite de l'action qu'exercent sur ces organes les engorgemens laiteux, les obstructions et les squirres. Dans le second, l'extension outrée et rapide des vaisseaux lymphatiques devient l'origine de l'amas qui continue à se faire pendant toute la vie, car il n'y a aucun agent qui en suspende ou en arrête complétement l'accroissement.

Il est essentiel d'observer que le kiste est toujours divisé en plusieurs cellules, quelle que soit l'étendue de chacune d'elles; c'est au moins ce qui résulte des ouvertures que

j'ai faites un grand nombre de fois sur des sujets morts de cette maladie. La liqueur n'a pas dans chaque poche particulière, la même consistance et la même couleur. Ces variétés de densité et de couleur seront décrites en parlant de l'hydropisie du péritoine, dans un des chapitres suivans.

Le sac acquiert avec le temps un volume capable de remplir toute la capacité de l'abdomen. Une femme, selon Targioni, porta pendant trente-trois ans une hydropisie de l'ovaire, dont le kiste, à ce qu'assure cet auteur, contenoit cent cinquante livres d'eau. Depuis l'invasion, les menstrues avoient eu un écoulement régulier, jusqu'au temps où elles cessent ordinairement chez la plupart des femmes. Toutes les fonctions s'exécutoient comme dans la bonne santé. Elle n'eut que sur la fin de sa vie, des vomissemens fréquens et de la difficulté à marcher; accidens qu'une énorme tumeur occasionnoit sans doute par la compression et la pesanteur.

La plupart des femmes que j'ai ouvertes, et chez lesquelles j'ai observé l'hydropisie des ovaires, avoient succombé à d'autres maladies; par conséquent, ce qui regardoit leur santé habituelle n'est point parvenu à ma connoissance. Il paroît prouvé, au reste, que

les fonctions ne sont point altérées d'une manière sensible dans l'invasion et pendant les progrès de cette affection, puisque l'appétit se conserve, la peau reste fraîche, les mouvemens libres, les exercices faciles, etc. Les malades éprouvent seulement, quand la tumeur s'est beaucoup accrue, un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique, au côté du bassin rempli par le kiste. Mais, lorsqu'il est élevé d'une manière sensible, on reconnoît alors la maladie. Quand les malades se tournent dans leur lit, la tumeur tombe sur le côté opposé, si elle n'est pas adhérente : dans le cas contraire, on ne distingue aucun mouvement de sa part, à quelque grosseur qu'elle soit parvenue. On ne reconnoît point la fluctuation ; la diversité des cellules forme autant d'obstacles invincibles à cette partie du diagnostic. On trouve cependant que la tumeur est plus molle qu'une obstruction. Mais la poche étant toujours remplie, on ne peut donner qu'une impulsion légère au liquide, (en supposant qu'il ne soit pas coagulé) et cette impulsion ne se fait pas ressentir sur l'autre main placée pour la distinguer. Ce n'est qu'au temps où le sac acquiert une extension excessive que la fluctuation devient reconnoissable. On dit qu'il

y a une espèce de sueur sur la peau qui recouvre le sac.

Quand il se rompt (accidens que des agens externes ou son extension outrée détermine ordinairement), le liquide s'épanche dans la cavité de l'abdomen. Il y a complication de l'ascite vraie avec h ydropisie de l'ovaire, car le sac ne se vide pas complétement, attendu qu'il est formé de plusieurs kistes. Dans ce cas, la fluctuation devient manifeste. Si le liquide épanché n'est point altéré, on prolonge les jours des malades par la ponction. Dans le cas contraire, la fièvre s'allume promptement avec soif ardente, inflammation des viscères du bas-ventre, et la mort termine bientôt cet état. Si le liquide est coagulé, l'épanchement n'est pas considérable, mais il n'en est pas moins mortel. Targioni met au nombre des causes de la rupture, celles que nous avons annoncées plus haut; il ajoute que le même effet a lieu par un rire immodéré et par des vomissemens.

Cependant il arrive un temps où le kiste, exerçant une compression trop considérable sur les viscères et les vaisseaux du bas-ventre, donne naissance à l'infiltration des extrémités; l'épanchement gagne les reins et l'abdomen, alors il y a ascite vraie.

La

La plupart des praticiens regardent la curation de l'hydropisie de l'ovaire comme une chose impossible.

Boerhaave dit positivement que cette maladie est incurable : mais Swieten cite une observation de Houston, qui semble modérer la rigueur de ce pronostic et confirmer la doctrine de Ledran, sur l'utilité des grandes incisions dans l'hydropisie enkistée. Voici le fait rapporté par Swieten. « Tous » les symptômes dont une femme étoit attaquée, paroissoient indiquer que l'ovaire » gauche étoit affecté ; et dans l'espace de » treize ans, il avoit acquis un volume prodigieux. La tumeur s'étant élevée en pointe, » le docteur Houston se rendit aux prières » de la malade, qui en demandoit l'ouverture ; il en fit une d'un pouce, sur l'endroit » le plus saillant ; mais comme il n'en sortoit rien, il fut obligé de la dilater davantage ; ce qui donna d'abord issue à une » matière tenace et gélatineuse, et ensuite à » une grande quantité d'une autre matière » semblable à celle qui se trouve ordinairement dans les athérômes et les stéatômes, » ainsi qu'à un grand nombre d'hydatides » de différens volumes, dont quelques-unes » étoient plus grosses que des oranges. Après

» avoir évacué toutes ces matières, il ferma
» la plaie par une suture, et, au moyen d'un
» traitement convenable, la malade fut par-
» faitement guérie dans le cours d'une se-
» maine. »

CHAPITRE XXXIX.

De l'extirpation des ovaires.

J'ai fait pressentir par ce qui précède, la nécessité de faire l'extirpation des ovaires, toutes les fois qu'ils sont attaqués de tumeurs irrésolubles. Cette opération avoit été indiquée par des chirurgiens d'une réputation distinguée, d'après les conseils de Félix Plater et de Diemerbroeck. Ce dernier ne la regarde que comme une tentative dangereuse. Il attribue ce danger à la section des tégumens du bas-ventre, et à l'hémorragie des vaisseaux spermatiques, dont il croit qu'il seroit difficile d'arrêter le cours. Ces craintes sont fondées sur l'opinion générale où l'on étoit alors, que des plaies quelles qu'elles fussent, pénétrant dans la cavité de l'abdomen, étoient toujours accompagnées d'un extrême péril; mais cette erreur sur les plaies simples est entièrement dissipée.

Assurément l'opération césarienne oppose de bien plus grandes difficultés, qui ont cédé à la dextérité et à la prudence des praticiens habiles.

Cependant Diemerbroeck n'ignoroit pas que la castration avoit été pratiquée autrefois pour satisfaire la luxure révoltante de quelques potentats. On dit que Gygès étoit coupable de cette cruauté : Suidas et Hésichius l'attestent. Xanthus assure qu'Andramyte, roi des Lydiens, faisoit faire la castration aux femmes qui étoient destinées au service des Eunuques dans son palais. Les Créophages, peuple de l'Arabie, étoient, au rapport d'Alexandre, dans l'usage de faire extirper les ovaires aux femmes, à l'imitation des Egyptiens qui employoient cette méthode par des motifs que l'humanité et la raison réprouvent.

On voit par ces exemples, que l'extirpation des ovaires n'est point une opération nouvelle. Gallien a-t-il voulu parler de celle des femmes, quand il dit qu'elles ressemblent aux mâles qui ont subi la même opération? Son discours sur les changemens qui arrivent après la castration, présente des vues trop générales sur le règne animal, pour qu'on en puisse faire l'application à notre seule

espèce. (Voyez le chapitre XVI du livre premier, *sur la femme.*)

Quelques modernes ont prétendu que le mot *castration*, quand il est question de celle des femmes, n'a pas le sens que nous lui donnons avec les auteurs que j'ai cités ; mais il est évident qu'on ne peut lui en donner un autre, puisqu'on a toujours eu pour but de rendre les femmes stériles, par cette opération, et qu'on a été persuadé, de toute antiquité, que les ovaires sont les organes dans lesquels s'exécutent les premiers phénomènes de la génération. Tous les historiens et les physiciens s'accordent sur ce point, en désignant les ovaires comme les seules parties soumises à l'extirpation, pour ôter aux femmes la faculté d'engendrer ; et comme l'expression *ovaires* n'a jamais présenté une idée différente de celle que nous en avons aujourd'hui, il est évident que la castration consiste dans l'excision de ces organes.

Quoi qu'il en soit, Frankeneau dit qu'une femme reçut une blessure, faite par un instrument tranchant, qui pénétra dans la cavité de l'abdomen ; le testicule fut coupé, et la malade guérit parfaitement. Delaporte, Ledran et Morand avoient conseillé l'exci-

sion des ovaires squirreux ou formant des tumeurs remplies de liquides, ce qu'on nomme hydropisie enkistée. (*Voyez les mémoires de l'académie de chirurgie.*) Morand n'en exceptoit que les cas où il y auroit adhérence entre la tumeur et les parties voisines.

Dans la plupart des squirres des ovaires, si l'on en excepte ceux qui sont la suite d'une inflammation de ces organes, il n'y a point d'adhérence ; la mobilité de la tumeur en est la preuve. J'ai vu un grand nombre d'hydropisies des ovaires, à la Salpétrière, chez des vieilles femmes mortes de maladies différentes, presque toujours il n'y avoit point d'adhérence. Donc, dans tous ces cas, l'extirpation des ovaires étoit très-possible.

Je ne crois pas que toute espèce d'adhérence fasse un obstacle à la castration. En considérant quelles sont les parties avec lesquelles les ovaires se réunissent d'une manière un peu fixe, on observe dans les dissections, que c'est avec le péritoine, les ligamens larges, la trompe, son pavillon, le morceau frangé, quelquefois l'épiploon et les intestins. Cette diversité de parties réunies contre nature avec la tumeur, offre

à la réflexion les considérations suivantes : ou la réunion est très-fixe, et rend la tumeur immobile, ou il y a encore de la mobilité. Dans le premier cas, il est impossible de juger l'étendue de l'adhérence et la nature des parties ainsi agglutinées ; donc, on ne peut pas tenter une opération dont il a été impossible de prévoir les suites. Dans le second, on distingue, avec un peu d'attention, quelle est la portion de la tumeur qui est attachée aux parties voisines ; on trouve, en lui faisant éprouver des impulsions dirigées avec précaution, que c'est presque toujours sa base qui reste fixe. Or, son adhérence n'a lieu qu'avec les membranes qui revêtent la capacité du bassin ; donc on peut, sans danger, détruire cette réunion, qui ne présente pas de grandes difficultés dans l'opération, et qui n'est susceptible d'aucun accident redoutable ; car je suppose ici, qu'on ne tente aucune espèce d'opération majeure dans un sujet dont le sang est vicié, la foiblesse extrême, etc. Qu'est-ce en effet qu'une plaie simple à la surface du péritoine, opérée avec l'instrument tranchant ? La suppuration qui en résultera, sera de courte durée. Ces petits accidens ne me paroissent pas des motifs

assez puissans pour abandonner les malades à une mort certaine.

On trouve, dira-t-on, très-fréquemment les trompes confondues avec les tumeurs des ovaires; n'y a-t-il rien à redouter de l'excision de ces premiers organes? Peut-on juger d'avance quelle sera l'hémorragie qui résultera de l'opération? La réponse est simple : ou la tumeur n'est pas très-volumineuse, quoique très-ancienne, ou le contraire a lieu. Dans le premier cas, les vaisseaux sanguins et particulièrement les artères n'ont pas acquis un diamètre beaucoup plus grand que celui qu'ils ont dans l'état naturel. Donc la section de ces artères n'est point un obstacle à l'extirpatiou des parties malades.

Quand même la dilatation des artères seroit arrivée au point dont j'ai parlé ailleurs, ce ne seroit pas une raison pour différer l'excision. Car on ne voit pas que cette dilatation contre nature s'étende beaucoup au delà de la tumeur, en remontant vers l'origine des troncs artériels. C'est au moins ce que l'observation m'a fait apercevoir dans l'examen des parties attaquées d'hydropisie.

Les adhérences de la tumeur avec l'épi-

ploon ne détruisent point sa mobilité ; mais quand même il s'en rencontreroit, qu'on n'auroit pas pu prévoir, faute de signes certains pour les faire reconnoître, il n'y auroit aucun inconvénient à emporter le bord de l'épiploon qui auroit contracté adhérence. Son pincement dans les hernies étranglées et sa gangrène ont déterminé souvent l'excision d'une portion étendue de cet organe graisseux, sans danger pour les malades.

L'union contre nature des intestins ou d'une portion d'intestin avec la tumeur, ne contre-indique l'opération que dans le cas où l'inflammation, à la faveur de laquelle l'adhésion s'est contractée, auroit été violente. Dans ce cas, la tumeur se colle fixement à toutes les parties voisines, et nous n'en proposons point l'extirpation. Car ces sortes d'adhérences, sont non-seulement très-étendues, mais encore si fermes, que les organes réunis forment des productions, en quelque sorte de nouvelle création, par la consistance et l'épaississement qu'elles acquièrent. Il y a alors, impossibilité d'enlever les parties malades; car, ou il faudroit faire la section dans la substance même de la tumeur à détruire, et, par conséquent,

attendre les suites d'une suppuration longue et périlleuse, ou emporter des organes trop adhérens à la tumeur, ce qu'on ne pourroit exécuter sans le plus grand péril pour les sujets opérés.

Toutes les tumeurs des ovaires, soit squirreuses, soit stéatomateuses, cartilagineuses, pierreuses, charnues; les kistes contenant des liquides épais ou ténus; toutes ces tumeurs, dis-je, sont de nature à être opérées dans les circonstances dont j'ai fait ci-dessus l'énumération. La même doctrine est applicable aux engorgemens et à l'hydropisie des trompes.

On ne doit jamais oublier qu'il y a des gestations abdominales; d'où résulte la nécessité de s'assurer si la tumeur des trompes ou des ovaires ne contiendroit pas un fœtus. Le temps et les signes de ces conceptions, indiqués ailleurs, ne laisseront point d'incertitude sur le diagnostic.

Il y a aussi des femmes qui conçoivent avec des tumeurs aux ovaires et aux trompes; mais, dans ce cas, il n'y a que les organes d'un des côtés qui soient affectés; les autres sont sains. Quelqu'accroissement que prennent les tumeurs par l'effet de la grossesse et de la suite des couches, il est impossible

de tenter l'opération, avant que les femmes n'aient passé le temps pendant lequel subsistent les incommodités attachées à ces deux différens états.

Ceux qui proposent la ponction comme un moyen de guérison, se fondent sur un seul succès dont on a trop exalté les avantages dans les mémoires de l'académie de chirurgie. La circonstance dans laquelle cette réussite a eu lieu, se rencontre rarement. C'étoit une jeune fille d'une bonne santé; ses règles furent supprimées; un des ovaires se remplit de liquides. On fit la ponction; les parois du sac se réunirent. Les règles reparurent; elle fut guérie. Mais, qu'on se souvienne de la conformation de la plupart de ces kistes, des tumeurs sur la base desquelles ils se forment pour la plus grande partie, de la division qu'on trouve entre les diverses poches dont ils sont composés, et enfin, de la diversité des matières qu'ils contiennent, on conviendra, sans doute, que la curation unique, qu'on cite avec tant de complaisance, ne servira jamais de règle générale dans le traitement des maladies dont nous parlons.

Enfin, il existe des tumeurs des ovaires qui, après avoir acquis un certain volume,

ne prennent plus de nouvel accroissement. Quelques squirres se comportent de cette manière. Nous n'en proposons pas l'opération, tant qu'ils sont dans cet état d'inaction, si l'on peut parler ainsi. On fera sagement de ne les point attaquer, ni par le fer, ni par les remèdes. Pour prévenir l'action des causes qui pourroient déterminer une nouvelle affluence de liquides sur leur masse inerte, on prescrira un régime convenable et des exutoires capables d'opérer une révulsion salutaire, en débarrassant en même-temps le systême vasculaire des inconvéniens de la pléthore.

Un lecteur judicieux comprendra facilement, qu'en admettant la plupart des circonstances relatées ci-dessus, dans lesquelles nous n'indiquons pas l'excision des ovaires, nous avons eu pour objet de ne pas trop contrarier les idées reçues par le plus grand nombre des physiciens; mais nous sommes persuadés qu'il viendra un temps où cette opération sera étendue à des cas plus nombreux que ceux où nous l'avons proposée, et qu'on ne fera pas de difficulté de la pratiquer.

CHAPITRE XL.

De l'hydropisie des trompes.

Tout ce qu'on a dit ci-devant de l'hydropisie des ovaires, de ses causes, de ses progrès et de sa terminaison, est applicable à celle des trompes. Spon rapporte l'histoire d'une femme, à l'ouverture de laquelle on trouva la trompe remplie d'une si grande quantité de liquides, que la tumeur couvroit les viscères du bas-ventre, et s'élevoit jusqu'au cartilage xiphoïde. Le kiste étoit prolongé jusqu'à l'utérus par lequel il y avoit un suintement continuel d'une humeur séreuse. La trompe avoit donc éprouvé une distension excessive en longueur et en largeur. Elle contenoit, au rapport de l'auteur, cent quarante livres de liquides. Munnick dit qu'une fille de vingt-deux ans, morte des suites de la maladie dont on parle, portoit un sac rempli de cent douze livres de sérosité. Je passerai sous silence les faits qui nous ont été donnés par Tulpius, Sibold, Cyprian, Targioni, Schacher, Rolfinck, Brehm, etc. Ils ne nous apprennent

rien qui ne soit amplement décrit par les deux premiers observateurs que j'ai cités.

Est-il facile de distinguer cette hydropisie de celle de l'ovaire ? Au moment où elle commence à acquérir un volume sensible, on reconnoîtra son siége plus rapproché du centre du bassin et de l'angle de l'utérus. Dans un temps postérieur, cette différence ne subsiste plus. Tous ses signes se confondent avec ceux de l'hydropisie de l'ovaire. Malheureusement, dans l'un et l'autre cas, les malades ne soupçonnent pas leur état lorsqu'on peut juger sans difficulté quel est l'organe malade. Cependant, il seroit important d'avoir à cet égard, des notions précises qui peut-être nous manqueront toujours; car, comme les vaisseaux qui rampent à la surface des ligamens larges, sont beaucoup plus volumineux que ceux qui se distribuent à l'ovaire, cette diversité apporte des modifications dans le pronostic sur les suites de l'excision. On confondra aussi, par la même raison, les hydropisies et les suppurations qui auront leurs foyers dans les ligamens larges, avec celles des trompes et des ovaires, quand elles seront anciennes.

Spon a paru être persuadé que l'écoule-

ment d'une humeur par l'utérus, chez les femmes attaquées d'hydropisie dans les organes internes de la génération, étoit la preuve de l'existence du kiste dans les trompes. Cette proposition ne peut pas être prise dans un sens général; car, lorsqu'une inflammation unit le pavillon des trompes aux ovaires, ceux-ci étant attaqués de l'engorgement inflammatoire, on a trouvé le foyer purulent dans l'ovaire, et le pus avoit suivi le trajet des trompes pour se rendre dans l'utérus. L'examen d'un cadavre m'a parfaitement démontré le mécanisme de cet écoulement. J'ai vu depuis, chez une de mes parentes, dont l'histoire est relatée ailleurs, que la compression exercée sur l'ovaire, donnoit lieu à l'écoulement dont je parle. J'observerai, à l'égard de celle-ci, que la tumeur pouvant se vider par cette voie, ne reste pas assez volumineuse pour qu'on soit dans l'erreur sur son véritable siége. J'ai examiné ce phénomène à diverses reprises, et il m'a toujours paru constant que l'ovaire seul étoit malade.

Il suit de ces faits, que l'écoulement par la matrice n'est pas un signe assuré de l'hydropisie de la trompe, puisqu'il est commun à celle des ovaires.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit précédemment du libre exercice de presque toutes les fonctions pendant l'invasion de cette maladie : sa marche et ses phénomènes sont absolument les mêmes que ceux qu'on observe dans l'hydropisie des ovaires et du péritoine.

Les remèdes n'ont pas plus d'action dans cette affection que dans celle de l'ovaire. Il n'y a donc que l'extirpation du kiste qui soit le véritable moyen de guérison. Mais cette opération exige plus de précautions que celle qu'on pourroit pratiquer sur l'ovaire. Il y a aussi un plus grand nombre de cas dans lesquels elle est impraticable. C'est ce que nous examinerons dans le chapitre suivant.

La cure palliative est quelquefois devenue radicale ? Mais ces exemples sont si rares, qu'ils n'atténuent point la proposition générale qu'on vient d'avancer sur l'incurabilité de cette hydropisie, autrement que par l'extirpation du kiste.

« La femme d'un pasteur se plaignit d'une
» tumeur considérable qui lui étoit survenue
» à l'aîne droite, et qui insensiblement s'é-
» toit accrue au point de comprimer si fort
» le muscle psoas, qu'elle ne pouvoit ni se

» tenir droite, ni marcher sans bâton. Je
» tentai d'abord de résoudre la tumeur par
» tous les linimens et les emplâtres que je
» crus propres à opérer cet effet; mais voyant
» qu'au lieu de se ramollir et de se résoudre,
» elle augmentoit de jour en jour, je jugeai
» par sa figure demi-circulaire, joint à ce
» que les règles étoient supprimées, que le
» mal étoit plus profond; et persuadé que
» la trompe de la matrice en étoit le siége,
» je proposai la paracenthèse. La malade
» ayant marqué qu'elle y consentoit, j'or-
» donnai au chirurgien de pousser assez
» avant sa lancette dans la partie la plus
» déclive de la tumeur. Comme il ne sortit
» qu'un peu de sang, je fis mettre dans la
» plaie une tente longuette et un peu dure :
» on la retira le même jour; nous vîmes
» alors sortir de la plaie, avec force, une
» eau lympide et inodore. On en tira à
» diverses reprises la quantité de plusieurs
» livres, sans compter celle qui s'étoit in-
» sinuée dans les interstices des muscles de
» la jambe du même côté, et qui l'avoit
» prodigieusement tuméfiée. Cependant on
» vint à bout de dissiper cette enflure en
» peu de jours, moyennant des bandes de
» linges arrosées d'huile de vitriol, qu'on
rouloit

» rouloit autour de la jambe, et qu'on avoit » soin de renouveler souvent. On tint la » plaie du ventre ouverte plus de trois mois; » ensuite on la fit bien cicatriser. Cette » dame a joui depuis ce temps-là d'une par- » faite santé : elle est même devenue grosse » et est accouchée fort heureusement d'une » fille. » (*Observ. de J. H. Brechtfeld.*)

CHAPITRE XLI.

Observation sur une tumeur du ligament large.

« Une femme portoit depuis long-temps » au dessus du pubis, une tumeur dure et » douloureuse qu'on distinguoit au toucher, » et qui sembloit se porter de bas en haut, » et même jusqu'à l'orifice supérieur de » l'estomac, comme si c'eût été un animal » vivant; mais avant le mariage, cette tu- » meur étoit *tranquille* après les repas. La » malade avoit été très-mal réglée et sou- » vent ne l'étoit point du tout. Cependant, » ses règles avoient observé leurs périodes » pendant les trois derniers mois qui avoient » précédé son mariage. Depuis huit mois » qu'elle étoit mariée, elle ressentoit des

» douleurs d'estomac, et vomissoit tous les » alimens qu'elle prenoit ; elle avoit une » chaleur étique et brûlante : ses urines » étoient la plupart du temps épaisses ; elle » étoit toujours constipée, et quelquefois » même elle passoit huit jours sans aller à » la selle. Elle fit très-peu de remèdes ; et le » mal ayant continué, elle tomba enfin dans » l'atrophie et mourut le 2 février 1786, » âgée de 45 ans.

» Son cadavre ayant été ouvert, l'omen- » tum se trouva pourri, et l'on aperçut » dans l'abdomen une tumeur divisée en » trois parties, dont la supérieure, qui étoit » la plus considérable, avoit une surface » inégale ; les deux autres étoient plus pe- » tites et plus unies, mais entièrement com- » posées de *glandes conglomérées*, et par- » semées d'un grand nombre de veines.

» La tumeur étoit de la grosseur de la » tête ; elle se trouvoit sur le fond de la » matrice, attachée au ligament large, du » reste libre et isolée de toute part ; elle » étoit composée, à sa partie postérieure, » de quantité de corps sphériques plus ou » moins gros, et de vésicules ; on y trouvoit » de la sérosité, du pus et des *glandes*, » les unes dures, les autres molles et cor-

» rompues. La matrice étoit saine et telle
» qu'elle est ordinairement chez les filles.
» Le testicule droit se trouva flétri et sans
» vésicules proéminentes; le testicule gauche
» se voyoit à peine ». . . (*Observations de Salomon Reiselius.*)

CHAPITRE XLII.

De l'hydropisie du péritoine.

La maladie dont je vais donner l'histoire, n'admet jamais de curation. Sa naissance, comme ses premiers progrès, sont insensibles (excepté dans une seule circonstance dont je rendrai compte), et par conséquent laissent les malades avec l'apparence de la bonne santé. Cet état trompeur les conduit à un trépas inattendu. Quand ils reconnoissent un dérangement dans leur santé, il n'est plus possible de les arracher au sort qui les attend. L'exemple suivant prouvera ces tristes vérités de manière à ne laisser aucune incertitude.

Les derniers jours de mars 1775, je fus appelé chez le receveur des tailles à Langres, pour voir son épouse. Elle avoit le ventre d'un volume excessif: j'en fus frappé au pre-

mier aspect, quoiqu'elle fût d'une très-grande taille. Ses jambes étoient engorgées, sa voix étouffée. Dans le courant de novembre précédent, elle s'étoit trouvée incommodée *d'aigreurs à son réveil, de rapports de bile, de soulèvemens de cœur ;* ce sont ses expressions. La région de l'estomac étoit gonflée ; on la purgea, elle ne se trouva pas mieux. Quelque temps après, elle prit un second purgatif ; l'événement n'en fut pas plus avantageux. Au mois de janvier, elle prit quatre grains d'émétique qui, outre les vomissemens copieux et fréquens, détermina des selles abondantes. La malade tomba dans un accablement inexprimable. Les dernières selles étoient aqueuses, comme cela arrive dans les superpurgations ; on voyoit nager sur ces matières, ou plutôt sur ces eaux, des grains blancs, comme des petits morceaux de graisse dissoute, de la grosseur d'une lentille ; des douleurs violentes, des spasmes, des mouvemens convulsifs avoient accompagné les évacuations. Ces accidens avoient occasionné un feu insoutenable dans tout le corps, et sur-tout dans la poitrine ; la tête étoit tourmentée d'une ardeur continuelle. Un accès de fièvre de trente-six heures avoit été la suite de ce dérangement ;

il avoit excité une soif que rien ne pouvoit éteindre. On attendoit la diminution du ventre ; l'attente fut vaine, l'estomac resta gonflé, douloureux. Cependant on ne discontinuoit point les remèdes, tantôt des pilules savonneuses, d'autres fois le quinquina, toutes sortes de médicamens, et point d'ordre dans le plan de curation. On appela un chirurgien des environs, qui jouissoit d'une certaine réputation ; il fit prendre des bains à la malade, avec une tisane nitrée, qui dissipa la grande chaleur et ramena un calme sensible. Cependant cette femme ayant quitté quelque temps l'usage de tous les remèdes, avoit éprouvé un peu plus de tranquillité. Comme les digestions étoient devenues impossibles, on lui donna encore un purgatif ; en sorte que, depuis décembre 1774, jusqu'au mois de mars 1775, elle avoit été purgée huit fois, sans compter l'émétique. Parmi ces évacuations, dans le courant de février, les règles avoient paru à deux reprises. Depuis cette époque elles ont toujours anticipé de six à sept jours chaque mois. Les vaisseaux hémorroïdaux avoient été très-gonflés, mais les bains avoient dissipé cet accident.

C'est dans ces circonstances que je fus

appelé. Le récit qu'on m'avoit fait, le volume du ventre, le gonflement de l'estomac, la douleur, la fièvre, la chaleur, la perte de l'appétit, du sommeil et des forces, la dureté de toute l'étendue du bas-ventre, me déterminèrent à demander conseil à plusieurs médecins célèbres. On ne m'apprit point alors que la malade avoit depuis long-temps les jambes grosses et le ventre élevé; elle ne disoit point que son état eût rapport à des temps antérieurs au mois de décembre 1774; elle ajoutoit même qu'après l'usage de l'émétique, la région hypogastrique s'étoit enflée au point où je la voyois, dans l'espace de cinq à six jours. J'employai des remèdes toniques, l'appétit revint; le sommeil, les forces, l'embonpoint même reparut; les jambes devinrent plus sèches, l'estomac ne fut plus si fort à la gêne; mais le ventre étoit presque toujours aussi volumineux. Cependant la malade sortoit, se promenoit, voyoit compagnie, mangeoit beaucoup, digéroit bien, dormoit de même, s'engraissoit, tout cela avec un gros ventre. On me dit qu'elle pouvoit être enceinte; il y avoit quinze ans qu'elle étoit mariée, ce n'étoit pas à la vérité un obstacle à cet état; mais il n'étoit guère probable qu'après ce temps une femme qui

avoit constamment ses règles, qui ne sentoit aucun mouvement bien décidé, pût devenir mère. Une sage-femme examina l'état de la matrice (car, dans cette ville, on ne souffroit guère qu'un homme fît cet examen, quand la circonstance n'étoit pas urgente). Son rapport fut, que la matrice étoit remontée, qu'elle étoit penchée sur le côté droit, et soutenoit un poids assez considérable. Je mis en note toutes ces particularités, et celles dont j'ai fait le détail sommairement; je les adressai à plusieurs personnes, entr'autres à Antoine Petit, d'après l'avis duquel je me proposois de diriger tous mes soins. Sa réponse fut, « qu'une femme de
» 44 ans (car la malade, qui en avoit 52,
» ne se donnoit que 44 ans) peut devenir
» mère, et celle dont vous me parlez a eu,
» dans le commencement de sa maladie,
» les symptômes ordinaires des grossesses.
» Le rapport de la sage-femme donne l'idée
» d'une matrice qui renfermeroit un enfant
» d'environ 4 à 5 mois : à tout cela, il n'y a
» qu'à opposer l'apparition des règles; mais
» il n'est pas rare de voir, etc. Il suit de
» tout ceci, que la chose est au moins dou-
» teuse, et je crois qu'en pareil cas le mieux
» est de ne point hasarder de jugement, de

» donner la chose pour ce qu'elle est, c'est-
» à-dire, une affaire que le temps seul peut
» éclaircir : en attendant, si vous voulez
» m'en croire, vous ferez peu ou presque
» point de remèdes ; etc. »

Signé, A. Petit, D. M. P.

Le bon effet que les remèdes avoient produit, se soutint encore quelque temps ; mais bientôt on vit renaître le gonflement des jambes, mais un gonflement léger, qui n'augmenta point pendant quelques mois. Après ce temps, la malade remarqua une sérosité laiteuse sortir de ses seins, ce qui lui donna beaucoup de tranquillité, car elle crut que c'étoit un véritable lait. J'imaginai que la gêne de la circulation dans les parties inférieures, occasionnée par la pression excessive qu'opéroit le volume énorme du ventre, déterminoit le cours des fluides vers le haut, et ce symptôme, avec l'amaigrissement des seins, qui devenoit sensible depuis plus de six semaines, me faisoit craindre qu'il ne se trouvât une mole (un fœtus mort dans un temps quelconque de son accroissement) dans l'ovaire droit, parce que la malade assuroit avoir toujours éprouvé une gêne très-considérable de ce même côté. D'ail-

leurs, un examen ultérieur de la part de la sage-femme prouvoit que la matrice n'avoit point acquis de volume ; d'où il résultoit qu'on ne devoit point chercher dans ce viscère la cause de la grosseur du ventre. On voit par là que le temps rendoit la maladie toujours plus méconnoissable. Toutefois la malade croyoit sentir son enfant ; on la laissoit dans la sécurité que lui donnoit cette persuasion, pour ne pas augmenter ses chagrins.

Cependant les jambes se gonflèrent singulièrement dans l'espace de trois semaines, les forces tombèrent, l'appétit, le sommeil disparurent. On commença à sentir une légère fluctuation dans la région hypogastrique : les diurétiques furent employés. Le temps ordinaire de la grossesse étoit écoulé. On consulta un professeur de Besançon ; peu de temps après il passa à Langres ; il vit la malade : il parut étonné de son état ; cependant après un examen bien réfléchi, il l'engagea à continuer les médicamens diurétiques qu'il avoit prescrits ; j'étois alors absent de Langres. Je tâchai de faire suspendre l'usage des remèdes qui privoient le sang de sa sérosité, rendoient la respiration très-difficile, etc. ; d'où fièvre, chaleur, soif augmentée,

foiblesse plus considérable, etc. Je rendis compte de ce qui étoit arrivé. Voici un abrégé de sa réponse, datée de Paris, où il étoit alors, du 9 décembre. « L'on a bien fait de » suspendre l'usage des hydragogues, dès » qu'ils n'opéroient aucune diminution de » l'abdomen. » (Je m'en étois assuré en mesurant tous les jours le ventre avec le même ruban. La malade, qui rendoit beaucoup d'eau, résistoit à ce qu'on supprimât les remèdes; mais, par ce que j'ai exposé plus haut, on voit que plus ils travailloient, plus ils augmentoient son mauvais état.) « Nous » verrons, à mon passage par votre ville, » ce que nous pourrons faire : j'ai parlé au » docteur Petit; je lui ai communiqué ma » pensée touchant un double amas, savoir » dans la cavité de l'abdomen et dans le tissu » cellulaire du péritoine..... Je verrai encore » Lorry, etc. »

Signé R***

Cependant la fluctuation augmentant, on appela en consultation Maigrot et Morey, maîtres en chirurgie, et mon père. On décida qu'il falloit opérer dans le lieu où l'on sentoit de la fluctuation, afin qu'on pût s'assurer ensuite de l'état du bas-ventre, quand

sa diminution le permettroit. Nos espérances furent trompées ; il sortit peu d'eau, encore n'arrivoit-elle au dehors que par jets, avec quelques flocons d'une lymphe épaissie, qui obstruoit la canule du trois-quarts ; mais, au moyen d'une sonde avec laquelle je brisois cette lymphe, cette manœuvre, long-temps continuée, montra qu'il falloit porter ses vues d'un autre côté. Mon père, qui avoit remarqué que l'opérateur n'avoit pas enfoncé l'instrument directement à l'axe du corps, et que la sonde introduite par la canule suivoit la même route, imagina que l'épaisseur des tégumens, traversée dans un trop long trajet, empêchoit l'extrémité de la canule d'arriver aisément au foyer de l'épanchement. Une chose sembloit confirmer cette idée : savoir, la résistance qu'éprouvoit la sonde à une certaine profondeur, passé laquelle on l'enfonçoit librement dans un vide immense qui sembloit être le foyer. Il mesura la distance qui se trouvoit depuis ce point de résistance à la surface du corps, et fit faire une canule plus longue d'un pouce et demi que la mesure ; il n'y avoit rien à craindre de donner cette longueur excédente ; car une sonde longue d'un pied, enfoncée jusqu'à l'extrémité, ne se rendoit nullement

sensible à la malade. La canule fut placée à l'aide de cette sonde qui servoit de conducteur, et par laquelle on avoit tiré la première canule. Le résultat ne fut pas différent ; ainsi toutes nos idées d'épaisseur du kiste, de lymphe attachée à ses parois....., toutes nos réflexions ne nous firent apercevoir qu'un amas de cette même lymphe sans sérosité. Il falloit lui donner issue ; on différa au lendemain pour ne pas fatiguer la malade qui étoit tombée dans une inquiétude mortelle, parce que son ventre n'étoit point diminué.

Le jour suivant, on agrandit l'ouverture faite par le trois-quarts, avec un bistouri dirigé sur une sonde crénelée ; on donna à la plaie la longueur de deux pouces au moins. Il en sortit des flocons de lymphe aussi gros que des œufs de poule, parce que cette lymphe se mouloit sur l'ouverture, et avoit assez de ténacité pour s'alonger sans se rompre. On fit des pressions en tout sens pour la faire évacuer, mais bientôt tout fut inutile ; j'introduisis le doigt par l'ouverture, je sentis distinctement des membranes qui retenoient cette lymphe ; mon père s'assura du même fait, et dès-lors nous n'eûmes aucun espoir de parvenir à faire dégorger les parois du

kiste qu'on trouvoit rempli de duretés. On continua les pressions auxquelles la malade croyoit trouver un bien-être, elle nous engageoit même à y employer une force très-considérable. Quelques membranes rompues par ces efforts donnèrent encore beaucoup de cette même lymphe, après laquelle parut un amas d'hydatides, réunies par des parois très-solides, mêlées de lymphe semblable à celle qui sortoit par la plaie. On en fit la ligature, et on acheva le pansément qui fut recommencé le soir du même jour.

Ces manœuvres furent réitérées sept à huit jours, et on faisoit plusieurs pansemens par jour. Dès le surlendemain de l'opération, la plaie rendit une eau puante, les lèvres devinrent pâles, les forces de la malade s'anéantirent, une fièvre plus mortelle en consuma les restes, les urines devinrent plus rares, la soif plus intolérable, le pouls manqua entièrement, et la mort n'arriva que trente-six heures après ce dernier symptôme.

J'ouvris le cadavre avec M. Faure, en présence de MM. Verdot et Morey, maîtres en chirurgie ; M. Maigrot et mon père étoient trop éloignés pour les faire appeler. La peau étoit infiltrée, particulièrement au côté droit du bas-ventre ; les muscles l'étoient aussi,

mais sur-tout au même côté. Leur épaisseur étoit très-diminuée par l'extension qu'ils avoient éprouvée ; en sorte que leur figure offroit plutôt aux yeux des membranes musculaires que les masses charnues qu'ils composent. Les veines qui rampoient à la surface des tégumens étoient trés-grosses, le tissu cellulaire n'étoit pas aussi dépouillé de graisse qu'on auroit dû le soupçonner, après une aussi longue maladie : il en restoit encore une épaisseur très-considérable sous la peau dans la région hypogastrique ; mais elle étoit moins solide qu'à l'ordinaire et mêlée de sérosité. Je disséquai les muscles jusque sur le péritoine, que je découvris avec précaution dans la plus grande étendue de l'abdomen ; il ne me fut pas possible de suivre toute sa surface sans y faire quelque ouverture, parce qu'il étoit comme rongé dans plusieurs endroits. A travers les ouvertures qui se firent, il sortit à peu près deux livres d'eau. Quand le péritoine fut enlevé, on n'aperçut qu'une masse gélatineuse qui remplissoit le bas-ventre et qui, s'élevant à plus d'un pied au dessus du niveau des os pubis, formoit presque le même volume auprès des fausses-côtes, dans toute son étendue, dans toutes sortes de directions ; c'est pourquoi la sonde étoit

quelquefois arrêtée dans le trajet qu'on lui faisoit parcourir. Quelques-unes des membranes avoient au moins l'épaisseur de la veine-cave, d'autres étoient beaucoup moins compactes et sembloient n'être que les feuillets du péritoine, dont la surface intérieure séparoit tout cet amas des viscères du bas-ventre. Il en résultoit une cloison qui interceptoit toute communication entre l'une et l'autre cavités. Cette lymphe remplissoit tellement le bas-ventre et tous les prolongemens inférieurs du péritoine, que nous ne pûmes l'enlever entièrement qu'en arrachant sa lame interne jusque par-delà le rein gauche; où elle se brisa près de la colonne épinière; il ne restoit sur le rein que quelques feuillets de toiles cellulaires. Du côté droit, nous trouvâmes quelque différence, la masse ne s'étoit pas glissée de même entre les lames du péritoine; quoique tout l'espace fût rempli, il l'étoit par le volume que formoient les membranes de l'ovaire, augmentées en étendue par la maladie et l'amas de lymphe coagulée; ces membranes étoient repoussées jusque vers le foie.

On trouvoit des portions de lymphe épanchée dans quelques parties, parce que les pressions violentes qu'on avoit faites pour l'é-

vacuer, avoient rompu les membranes qui l'enveloppoient : enveloppes très-minces dans la plupart de leur étendue, aussi étoit-elle comme broyée en très-petite quantité. Elle n'avoit aucune adhérence avec les parties sur lesquelles on la rencontroit ; celle au contraire qui n'avoit point été détachée de ses cellules, étoit tellement collée aux toiles cellulaires, qu'en les raclant on ne pouvoit l'emporter toute entière.

Dans le point de réunion de la région hypocondriaque avec l'épigastrique moyenne, de celle ombilicale moyenne avec la gauche, se trouvoit une concrétion longue et large comme la main, finissant par une pointe assez épaisse, remplie d'hydatides d'un tissu aussi compact que celui de la rate ; il ne me fut pas possible de découvrir ses adhérences, car on nous pressoit d'accélérer nos recherches pour enterrer le cadavre, circonstance qui ne nous laissa pas le temps d'examiner la moitié des choses qui étoient nécessaires à connoître.

Après avoir vidé la plus grande partie de cet amas, je trouvai du côté droit la trompe de Fallope très-alongée. Les ligamens larges de la matrice étoient compris au loin dans la masse de lymphe qui sembloit s'être accumulée

mulée d'abord de ce côté. Elle avoit une variété étonnante de couleurs : dans chaque cloison, elle étoit différente, tantôt rouge, tantôt un peu moins colorée, quelquefois laiteuse, d'autresfois verdâtre, dans quelques endroits un peu brune, elle présentoit à l'œil toutes les différences qu'on peut juger être le mélange de ces couleurs bien décidées dans quelques cellules.

Les intestins étoient très-petits ; le colon n'étoit pas plus volumineux que les grèles qui avoient conservé à peu près leur volume ordinaire ; le rectum étoit collé sur le trajet du sacrum très-resserré, durci et comme racorni. Tous étoient comprimés sous le ventricule dans la région hypocondriaque gauche ; il n'en sortoit que la longueur nécessaire pour faire le trajet de ce lieu à l'anus ; en sorte que la masse ne passoit pas la face supérieure du pancréas. Ce viscère n'avoit point souffert ; la rate étoit plus grosse qu'à l'ordinaire ; le foie excédoit aussi le volume accoutumé. Du reste, ce viscère ne montroit aucune lésion, si on en excepte son bord inférieur un peu plus brun par le séjour de la petite quantité d'eau qui l'avoit abreuvé ; elle avoit aussi changé la couleur des intestins grèles ; mais celle des autres n'étoit point

altérée. L'estomac étoit dans le meilleur état, cependant moins volumineux qu'il n'a coutume de l'être. Il est aisé de concevoir qu'il ne me fut guère possible de bien apercevoir la vraie position de chaque viscère, parce que la masse de lymphe qui les couvroit n'avoit pu être enlevée sans déranger un peu leur ordre respectif. Ceci doit s'entendre seulement des courbures des intestins et de l'estomac, circonstances qui n'auroient pas manqué de nous aider dans l'explication de quelques symptômes de la maladie.

Le rein droit étoit repoussé vers le haut et collé contre l'épine, un peu déformé par la pression qu'il avoit soufferte : le gauche étoit à sa place. La vésicule du fiel étoit remplie d'une eau glaireuse au milieu de laquelle nageoit une concrétion pierreuse de la grosseur d'une noix muscade ; une autre pierre, qui bouchoit exactement le canal à son entrée dans la vésicule, étoit presque de la même grosseur et adhérente. Toutefois elle n'étoit pas si bien attachée à tout le tour du canal qu'il ne m'eût été facile de faire sortir une portion de l'eau que contenoit la vésicule, en la pressant un peu. Les cellules qui contenoient les portions de lymphe épaissie n'étoient pas parfaitement fermées, c'étoient

dès toiles tendues en différens sens qui se rencontroient sans ordre, et dont les intervalles étoient pleins de la matière que j'ai décrite. Le petit épiploon étoit rongé et pourri, noir; le grand n'existoit plus, le mésentère et la tunique extérieure des intestins grèles étoient également corrodés.

J'ai déjà dit que l'utérus étoit penché sur le côté droit, et son orifice, par conséquent, se trouvoit porté vers le gauche. Son volume n'étoit point changé; on trouvoit seulement sur son fond une petite concrétion de la grosseur du bout du doigt; elle étoit placée à côté de l'insertion de la trompe gauche : ce corps n'a paru, en le coupant, qu'un amas de feuillets celluleux, durcis et remplis d'une matière lymphatique desséchée. Nous ouvrîmes précipitamment la poitrine; elle étoit très-resserrée par la présence du diaphragme qui avoit été élevé très-haut; les poumons étoient très-petits; le droit adhérant à la plèvre dans une grande étendue, ne présentoit point d'autre différence d'avec l'état naturel; le gauche n'étoit point changé..... Là, nous fûmes contraints de terminer nos recherches. J'ajouterai seulement que les lombes, les cuisses et les jambes très-grossies, étoient remplies

de sérosité, et le reste du corps desséché.

J'ai déjà dit ailleurs que Camérarius avoit remarqué que l'hydropisie enkistée étoit très-fréquente chez les femmes. Il assure n'en avoir vu qu'un exemple dans un homme, sur un très-grand nombre de malades de l'autre sexe. Elle a son siége dans ce que quelques anatomistes nomment improprement, la duplicature du péritoine, c'est-à-dire, que la collection de liquides se fait dans les lames ou feuillets cellulaires de cette membrane, et entre elle et le tissu cellulaire qui recouvre intérieurement les muscles du bas-ventre.

Les anciens médecins de l'école arabe, avoient connu l'infiltration qui a lieu entre les muscles et le péritoine; ils en avoient des exemples si fréquens, qu'ils se persuadoient que l'ascite même étoit le résultat de la sérosité amassée dans ces parties, qui, traversant le péritoine, s'épanchoit dans le bas ventre, au lieu de s'échapper par la transpiration. Acolzius est le premier qui a donné une juste idée de cette maladie, d'après des observations répétées, et l'ouverture des cadavres. Il présidoit à l'ouverture d'une hydropique, en 1581, à Vienne en Autriche où il étoit professeur en mé-

decine. Des observations multipliées ont confirmé la doctrine qu'il publia sur cette maladie. En 1651, Tulpius la fit connoître sous la dénomination qu'elle a conservée; il est le premier qui ait fait cette distinction, qui subsiste encore aujourd'hui.

Il paroît, par la dissection que Camérarius avoit faite de la femme hydropique, qui est le sujet de son observation, que le sac avoit une connexion avec les ligamens de la matrice. On ne trouva ni la trompe de Fallope, ni l'ovaire du même côté. Une observation très-semblable à celle que j'ai rapportée a été donnée par un chirurgien de Paris très-connu, Laporte, dans les mémoires de l'académie de chirurgie. Elle présentoit les mêmes difficultés dans le diagnostic; il fit aussi une ponction indiquée par une fluctuation locale; il n'en tira presque que de la lymphe. Il fit une incision longitudinale, qui découvrit la nature de l'hydropisie et l'impossibilité de la guérir. L'ouverture du cadavre présente les mêmes circonstances.

Il paroît résulter de tous les faits connus, que l'hydropisie du péritoine est la suite de celle des trompes ou des ovaires, ou des unes et des autres en même-temps; que

l'amas des liquides, en distendant les membranes de ces organes, se prolonge sous le péritoine ; que cette membrane étant très-solide à sa surface interne, les liquides sont forcés à s'ouvrir une route entre elle et les muscles de l'abdomen, dont le tissu cellulaire ne résiste point ; que l'épanchement se continue dans toutes les cellules du tissu qu'elle distend ; d'où les diverses portions forment autant d'espèces de cavités particulières, au moyen des communications qu'on sait exister entre les aréoles celluleuses ; d'où les matières diversement colorées, de diverse densité, etc., qui paroissent séparées dans leurs enveloppes propres.

Quelques médecins, qui avoient observé cette hydropisie à la suite de la grossesse, avoient pensé que le volume de la matrice, en gênant la circulation de la lymphe, donnoit naissance à cette maladie. Il auroit aussi fallu prouver que toutes les femmes qui en étoient attaquées, avoient été mères ; or, il est prouvé, et par les observateurs, et par le fait que j'ai cité, que le contraire a lieu. La femme qui fait le sujet de mon observation, avoit beaucoup souffert à la première apparition de ses règles. La langueur dans laquelle elle avoit ensuite passé

plusieurs années, avoit rendu sa santé chanchelante. Elle se souvenoit d'avoir éprouvé dans sa jeunesse divers accidens qui accompagnoient le retour périodique des menstrues. Mais, est-ce à cette époque qu'on doit fixer l'invasion de la maladie dont je fais l'examen? Les règles n'étoient pas abondantes. Y avoit-il une proportion de fluides écoulés, moindre que celle qui devoit former les menstrues? Dans ce cas, il seroit arrivé que la quantité retenue auroit donné lieu à la maladie dont on a fait le récit, en maintenant les organes qui environnent la matrice, dans un état constant de pléthore; d'où leur état d'engorgement commençant, qui n'aura eu besoin que d'un nouveau développement pour donner naissance à l'épanchement.

Dans la jeunesse, la force du systême vasculaire pouvoit évacuer par la transpiration ou par quelqu'autre voie, la pléthore qui résultoit du défaut de menstruation. Mais, dans un âge avancé, le sang devenu plus épais, la quantité des petits vaisseaux oblitérés ne permettoit plus cette dissipation; d'où résultoit qu'une cause capable de donner lieu à l'hydropisie du péritoine, dans le temps qu'on nomme cri-

tique, étoit sans effet, dans un âge où son énergie étoit surmontée par d'autres agens plus actifs. C'est une vérité qui résulte des considérations exposées précédemment sur l'état des femmes à la cessation des règles. Il suit de ces observations, que le défaut de menstruation suffisante et que les troubles mêmes de la menstruation ont été la cause de l'hydropisie du péritoine chez la personne dont on a rapporté l'examen anatomique au commencement de ce chapitre.

J'ai déjà dit plus haut que l'hydropisie du péritoine existoit chez quelques femmes, sans aucune lésion des organes de la génération, ce qui établit en quelque manière, deux genres très-distincts de cette maladie. Morgagni dit qu'une femme, sur le déclin de l'âge, avoit le ventre tuméfié dans toute son étendue. On sut qu'avant le gonflement général de l'abdomen, elle avoit une tumeur inégale de la grandeur de la main, à peu de chose près, située au côté gauche de l'ombilic. A l'ouverture du bas-ventre, après la section des muscles, il s'écoula une eau fétide enfermée par le péritoine. Après l'écoulement du liquide, on aperçut la tumeur; elle étoit adhérente à cette membrane : elle étoit composée de plusieurs cavités dont les

parois étoient si épaisses, que malgré l'écoulement du liquide qu'elles avoient contenu, elles ne s'affaissèrent point. Le même auteur rapporte un second fait analogue au premier, et qui n'en diffère guère que par le siége de la tumeur fixée plus haut, et d'un volume plus considérable. On y remarque cependant une différence; c'est l'épanchement de liquides dans l'abdomen, par l'érosion d'une partie des tuniques du sac. Mais cette particularité n'étant qu'accidentelle, ne peut point changer l'idée qu'on doit avoir des causes et de l'accroissement de l'hydropisie du péritoine.

Nuck et, avant lui, Rudbeck, avoient fait connoître les vaisseaux lymphatiques qui suivent le trajet des muscles abdominaux entre ceux-ci et le péritoine; ils en avoient vu d'autres dans l'épaisseur de cette membrane. Nuck a pensé qu'un obstacle, quel qu'il fût, capable d'interrompre ou de retarder la circulation dans ces vaisseaux, forçoit leurs parois à s'étendre en forme d'hydatides. Il a cru aussi que leur extension extrême étoit une cause de leur rupture, et que le liquide, qui avoit rempli les hydatides, s'épanchoit dans les lames cellulaires environnantes. Cette explication est confirmée par l'observation

de ce qui se passe chez quelques femmes chez lesquelles ce genre d'hydropisie a eu lieu pendant la gestation ou peu de temps après. Dans ces cas, la compression exercée sur les tégumens de l'abdomen, par les viscères, et particulièrement la matrice très-augmentée en volume, a dû accélérer la congestion du liquide dans les premières vésicules formées par la distension des vaisseaux lymphatiques, dont la circulation étoit ralentie ou arrêtée. Il a dû arriver aussi qu'après la rupture des premières vésicules, le fluide épanché a été forcé de s'insinuer promptement dans les aréoles cellulaires voisines, ne pouvant pas former dans le premier point de son épanchement une tumeur considérable, puisque la pression intérieure s'opposoit à l'accroissement de l'amas, en un point circonscrit.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir à l'action de ces causes, pour concevoir comment le liquide qui s'écoule des vaisseaux lymphatiques après leur rupture, parvient à s'insinuer dans toute la substance cellulaire interposée entre le péritoine et les muscles abdominaux. Ceux-ci ayant une grande force de résistance, ne peuvent être soulevés par le liquide qui s'accumule en un point; le péritoine, à son tour, est un composé d'une

assez grande solidité qui ne se prête pas non plus à une dilatation partielle, par une force d'impulsion aussi foible que celle du fluide épanché ; il ne reste donc que les aréoles cellulaires dont l'organisation foible et la communication fournissent de nouvelles routes au liquide sorti de ses canaux. Donc celui-ci entre deux plans (les muscles et le péritoine) toujours résistans, est forcé à passer de cellule en cellule ; d'où l'étendue de l'épanchement qu'on voit dans quelques sujets recouvrir toute la capacité du bas ventre.

Litre propose sérieusement la curation de cette maladie dans un mémoire inséré dans la collection de l'académie des sciences, en 1709. Après avoir rendu compte de l'examen anatomique d'une hydropisie du péritoine de l'espèce dont nous parlons dans ce moment, à l'exception près d'une adhérence entre la tumeur et la trompe gauche ; il ajoute : « l'hydropisie du péritoine étant bien » connue par ses signes, la principale indi- » cation, et pour ainsi dire la seule qui se » présente à remplir, est celle de réunir les » deux portions divisées du péritoine.

» Or, pendant qu'il y aura quelque matière » contenue entre les deux portions du péri- » toine, soit liqueur, marc de liqueur ou tu-

» meur, la réunion en sera tout-à-fait im-
» possible : c'est pourquoi il y a deux moyens
» qui sont d'une nécessité absolue pour
» satisfaire à cette indication.

» Le premier est de faire et d'entretenir à
» la partie la plus basse du sac, une ouver-
» ture par laquelle on vide d'abord la liqueur
» qui y est contenue, et par où puisse s'écou-
» ler celle qui y tombera dans la suite. On
» entretiendra cette ouverture avec une tente
» dont on attachera la tête avec un fil. On
» continuera l'usage de la tente jusqu'à ce
» que la réunion des deux portions divisées
» du péritoine soit faite.

» Le second moyen est de faire tous les
» jours des injections vulnéraires et déter-
» sives dans le sac, par l'ouverture dont on
» vient de parler, pour détremper et déta-
» cher le limon ou sédiment que la liqueur y
» peut avoir déposé pendant son séjour, et
» qui y est resté après l'évacuation de la
» liqueur.

» S'il y a des ulcères dans le sac, ce qu'on
» reconnoîtra par le pus et la sanie qui en
» sortiront, on pourra aiguiser les injections
» de quelque teinture de mirrhe, d'aloës,
d'aristoloche, etc., pour les modifier et
» déterger.

» Des compresses soutenues par un ban-
» dage convenable pourroient contribuer à
» la même réunion, en secondant l'action
» des muscles du ventre, pourvu qu'on ne
» les mît en usage que lorsqu'on ne remar-
» queroit plus de pus ni de sanie dans la
» liqueur qui s'écouleroit par l'ouverture du
» sac.

» Enfin, s'il y avoit quelque tumeur for-
» mée par des glandes gonflées, des chairs
» fongeuses, etc. que les intestins n'eussent
» pu fondre ni résoudre; il faudroit alors
» faire une incision précisément sur la tu-
» meur, afin de la découvrir, de la faire
» suppurer ou de la consumer.... »

Tels sont les moyens proposés par Litre, pour la curation de l'hydropisie du péritoine, sans lésion des parties de la génération. Examinons de quelle utilité seroit leur application dans la maladie dont nous parlons. 1°. *L'ouverture proposée dans la partie la plus basse du sac pour vider la liqueur*, est insuffisante : j'ai toujours observé que le sac n'étoit pas formé d'une seule cavité, mais de plusieurs : Morgagni l'a vu de même. Litre, dans son observation, convient qu'indépendamment du kiste rempli de liquide, il existoit une autre *tumeur à peu près de la grosseur et de la*

figure d'un œuf de poule, composée de vésicules presque ovales, grosses de quatre à cinq lignes, et pleines d'une humeur glaireuse et transparente. Il est rare qu'on ne rencontre pas, outre le sac qui contient la principale quantité de liquides, des amas d'hydatides de cette espèce. Or, l'opération proposée par Litre, n'attaquant point ces tumeurs, ne détruira point la source de la maladie, parce que les hydatides croîtront; elles sont une hydropisie enkistée, qui aura constamment son accroissement. Il est impossible de les attaquer dans le premier temps, parce qu'elles ne seroient tout au plus reconnoissables, comme tumeur seulement, qu'après la détumescence de l'abdomen, à la suite de l'évacuation du kiste principal : en second lieu, elles tiennent ordinairement à celui-ci par un pédicule qui leur donne la facilité de se déplacer. La plupart du temps elles flottent dans l'abdomen : comment juger le point de leur union avec les tégumens ? Il faut donc les abandonner à elles-mêmes, et par conséquent laisser la maladie, à peu de chose près, avec toutes les causes qui en faciliteront le nouvel accroissement.

D'ailleurs le sac principal est souvent composé de plusieurs vessies; dans ce cas,

l'évacuation de celle qui aura été attaquée par l'ouverture, ne contribuera en rien pour vider les autres ; car il est d'expérience qu'il faut ouvrir chacune d'elles, pour procurer l'issue du liquide qu'elles renferment. Voilà donc encore une circonstance (mais qui se rencontre plus fréquemment dans ce genre d'hydropisie), où l'opération proposée sera sans effet.

Le liquide est quelquefois coagulé ; il a la consistance d'une gelée solide ; il adhère si fortement aux membranes qui le contiennent, qu'on a beaucoup de peine à l'en détacher. Dans ce cas encore, à quoi servira l'ouverture proposée par Litre ? Des connoissances plus précises sur une maladie qui avoit été très-bien observée par plusieurs personnes, long-temps avant lui, l'auroient empêché de proposer, avec assurance de succès, des moyens de curation illusoire. Si ces faits étoient à sa connoissance, il pouvoit faire, comme nous, l'aveu de son insuffisance pour la guérison de l'hydropisie enkistée. Il n'avoit pas même besoin d'autres faits que celui qui s'étoit offert à ses yeux, pour porter ce pronostic, s'il en eût saisi les rapports. Il suit de ces réflexions sommaires, que les moyens accessoires proposés avec l'ouver-

ture du sac n'ont pas besoin d'un examen particulier, puisque l'ouverture elle-même est inutile.

J'ai déjà dit plus haut, que la première espèce d'hydropisie du péritoine avoit eu pour cause la menstruation imparfaite chez la personne qui a fait le sujet de l'observation que j'ai rapportée. Mais un fait qui prouve que son origine est quelquefois très-ancienne, c'est l'observation de Meekren, qui assure positivement que non-seulement avant son mariage, mais même dans sa première jeunesse, une femme morte d'hydropisie du péritoine, avoit eu le bas-ventre constamment plus gros qu'il ne doit être. Dans le moment où j'écris, je vois une fille de vingt-huit ans, attaquée de cette maladie avec engorgement de l'utérus et des ovaires. Elle n'a point eu d'enfans.

Au reste, les faits qui nous ont été transmis par Fursteneau, Hoechstetter, Stratenus, Drelincourt, Schrock, Palfin, Hoyer et Tulpius même, prouvent d'une manière invincible, que sans avoir eu d'enfans les femmes sont attaquées d'hydropisie du péritoine et des parties de la génération. Celle qui est en quelque sorte actuellement sous mes yeux, a toujours été mal réglée et ne

l'a

l'a été qu'avec des coliques utérines. Il résulte donc de ce dernier fait et de celui que j'ai cité précédemment dans tous ses détails, que les vices de menstruation sont souvent la cause de l'hydropisie du péritoine.

Le défaut d'écoulement suffisant des lochies est une autre cause dont l'action n'est pas plus douteuse. On a déjà vu ailleurs à combien de différentes affections les femmes étoient exposées par le défaut d'évacuation convenable des lochies. Cet ouvrage est plein de faits qui confirment cette vérité. Celui que j'ai cité plus haut, avec le précis de l'ouverture du cadavre qui m'a été envoyé par Faure, est une preuve particulière de ce que j'avance. Knisel et Dodonée en rapportent de semblables; mais il n'en est point qui mette cette doctrine à un point d'évidence aussi marqué que la maladie dont Chomel a donné l'histoire dans les mémoires de l'académie des sciences, pour l'année 1728. En voici l'abrégé : « Une femme de vingt-quatre ans » arrive au dernier terme de la grossesse, » malgré des contre-temps fâcheux et des » indispositions causées par des chagrins. » Elle a un accouchement heureux. Les lo- » chies se suppriment au troisième jour de » l'accouchement avec fièvre continue. L'ab-

» domen se gonfle, malgré quelques re-
» mèdes. Le gonflement, après trois se-
» maines, rend le bas-ventre aussi volu-
» mineux qu'avant l'accouchement. Il y a
» douleurs dans le ventre. La malade sort
» le vingt-quatrième jour; les douleurs s'aug-
» mentent, le gonflement s'accroît. Une nuit
» elle se réveille inondée dans son lit, par
» une matière dont la fétidité la fait pres-
» que mourir. On trouve, en l'examinant,
» une ouverture à l'ombilic, qui a donné
» passage à la matière qui ressemble à une
» sérosité laiteuse grisâtre. On sonde le foyer
» qui se prolonge en bas jusqu'aux pubis et
» aux aînes. On dilate l'ouverture; on fait
» des injections détersives. La malade va
» mieux : on croit qu'elle touche à sa gué-
» rison. De nouveaux accidens déterminent
» à faire à l'aîne une contre-ouverture, à la
» région hypogastrique. La malade étoit
» mourante. Il sort peu de matière par cette
» nouvelle plaie. Cependant les jours sui-
» vans, la matière devient abondante et de
» bonne qualité. Avec les injections et le ré-
» gime, on guérit la malade. »

Qui peut douter, d'après ce récit, de la métastase laiteuse? N'est-il pas évident que la suppression des vidanges a déterminé tout

à coup le fluide qui les forme, à changer de route, et qu'il s'est déposé entre le péritoine et les muscles abdominaux. Nous avons déjà rapporté ailleurs des exemples de ces grands dépôts occasionnés par la métastase laiteuse. Leur formation s'explique comme celle des congestions plus lentement formées; car il n'y a de différence que dans la rapidité de leur accroissement.

Cependant elles ne sont pas toutes mortelles. La raison en est que, dans ce dernier cas, l'inflammation attaque toute l'étendue du kiste; le liquide a détruit les aréoles cellulaires, en les inondant comme un torrent, et l'inflammation a encore aidé cette destruction; par conséquent le sac peut être détergé par la suppuration. Il n'y a d'ailleurs qu'une cavité; les injections peuvent donc accélérer sa détersion : circonstance qui n'a pas lieu dans la première espèce dont Litre rapporte un exemple. Au reste, la discussion que j'ai faite de son observation, montre pourquoi il y a incurabilité dans les hydropisies de la première espèce, et curabilité dans celles-ci.

Nous avons établi par des remarques frappantes, comment se forme l'hydropisie du péritoine et des ovaires, dans les trois cir-

constances les plus essentielles de la vie des femmes, c'est-à-dire, dans la jeunesse, par les défauts de menstruation ou son insuffisance ; par les obstacles qui retardent ou suppriment l'évacuation des lochies, et par ceux qui dérangent la circulation dans le temps critique. Considérons maintenant les causes accessoires qui se joignent à celles-là, pour donner naissance à la maladie dont nous parlons.

Camérarius, en réfléchissant que la plupart de ces kistes se prolongeoient jusqu'aux parties de la génération, et que là, on retrouvoit ordinairement des vices des ovaires ou des trompes, qui sembloient être l'origine du sac, avoit conclu que l'amas formé entre le péritoine et les muscles, n'étoit qu'une suite ou, pour parler plus clairement, un accroissement de cette première maladie. La conséquence de cet observateur étoit juste; mais le principe duquel il s'appuyoit, étoit démenti par l'examen anatomique dans quelques sujets. Sa doctrine, au reste, n'étoit défectueuse qu'en ce qu'il n'admettoit pas les deux genres d'hydropisies dont on a démontré l'existence. Il confirmoit son opinion par une expérience décisive. Elle consiste, comme l'a fait voir Lower, à gêner

le retour du sang de l'ovaire dans la veine spermatique, pour remplir, dans un très-court espace de temps, le tissu cellulaire du péritoine d'une certaine proportion de sérosité qui forme un kiste dans ces parties. Cette expérience ingénieuse confirme la théorie que nous avons établie ci-devant, relativement aux vices des parties de la génération, sur la circulation de la lymphe qui les parcourt, etc.

Il suit de ces faits, qu'une quantité quelconque de fluide qui reste en stagnation après chaque période menstruel, donnera lieu à l'hydropisie du péritoine. Ainsi, tous les obstacles qui suspendront ou ralentiront la marche des liquides dans la région hypogastrique seront cause première de cette maladie. C'est pourquoi Winslow comptoit parmi elles, une vie sédentaire, avec l'habitude trop continuée de rester assise, ou l'usage des corps baleinés et des buscs qui compriment la région hypogastrique. On doit y joindre tous les agens moraux ou physiques qui dérangent la menstruation : j'en ai donné les détails précédemment, en traitant des maladies des filles. J'avois fait cette énumération dans la première édition du traité des maladies des femmes; je les

supprime comme une répétition inutile dans ce chapitre.

Outre l'expérience de Lower, il est essentiel de considérer comment se comporte la circulation de l'ovaire. Admettons la circonstance dans laquelle l'utérus se contracte spasmodiquement (et cet effet est très-fréquent), le sang est chassé dans les rameaux correspondans de l'ovaire qui ne jouit pas de la même faculté, et qui, par conséquent, ne peut opposer une résistance capable de prévenir son engorgement. Les artères qui distribuent la lymphe aux ovaires, sont, suivant Gandolphe, beaucoup plus petites que celles qui la portent dans la matrice ; d'où il résulte qu'elles sont plus facilement surchargées du fluide qui les parcourt : ce qui explique, 1° le mécanisme de la formation des hydatides et des autres amas de liquides ténus ou épais dans les ovaires ; 2° la continuation de ces épanchemens dans les parties voisines, par la rupture des premiers sacs distendus outre mesure, ou incapables de se prêter à une dilatation trop prompte, ou enfin, n'ayant pas toujours acquis assez d'épaisseur pour résister à l'extension.

La différence de densité ou d'épaisseur des

diverses parois des kistes ou des portions distinctes du kiste, que dans quelques circonstances on pourroit regarder comme autant de petits sacs particuliers; cette différence, dis-je, se conçoit par ce qu'on sait de la facilité avec laquelle la lymphe s'aglutine aux membranes, avec lesquelles elle reste long-temps en contact. Il n'est pas même nécessaire que l'inflammation des parties facilite cet effet ; la nature très-coagulable de la lymphe suffit pour l'opérer avec le temps. Aussi remarque-t-on que les kistes s'épaississent à proportion qu'ils sont plus anciens. On voit même que les additions de nouvelle formation, s'épaississent à leur tour suivant les mêmes principes. Enfin, la différente densité de la lymphe dans ces divers sacs, quoique communiquant les uns avec les autres par des ouvertures particulières, correspond parfaitement à la densité des kistes. Il n'y a à excepter de cette règle que quelques cas très-rares qui ne détruisent point cette vérité, généralement observée dans toutes les ouvertures de cadavres qui m'ont presenté la maladie dont je parle.

On trouve une grande variété dans la couleur des amas de lymphe dont le sac principal est composé : mais j'ai toujours observé

que la couleur n'étoit bien tranchée que dans chaque petit kiste particulier. C'est ainsi que l'un d'eux contiendra une gelée très-diaphane, pendant qu'un second adossé à un de ses côtés en renferme une très-rouge, une verdâtre, etc. Il y a en outre une infinité de nuances dans la couleur de ces petits amas, qu'on peut aisément se figurer par la pensée. Mais comment ce phénomène a-t-il lieu ? Il me semble qu'on peut le concevoir de la manière suivante.

Quand le mouvement du sang est accéléré par une cause quelconque, il ne s'échappe pas seulement de la lymphe des extrémités ouvertes dans le kiste, mais encore une portion de la partie rouge du sang qui est parvenue jusque dans ces cellules. L'histoire des inflammations suffiroit pour prouver cette vérité, en considérant ce qui résulte de l'engorgement, comme le nomme Boerhaave, *par erreur de lieu*, si la maladie elle-même ne nous fournissoit pas des preuves plus complètes de cette assertion. J'ai dit ailleurs que les artères originairement capillaires, qui rampent à la surface des membranes du kiste, acquièrent avec le temps une dilatation qu'on pourroit nommer monstrueuse, eu égard à leur diamètre dans l'état de santé. Cette remar-

que intéressante n'avoit pas échappé à Gandolphe, qui cependant ne l'a rapportée dans son mémoire que comme une singularité de la maladie dont on parle. Le défaut d'observations fréquentes ne lui avoit pas permis de s'assurer comme je l'ai fait, que ce phénomène étoit constant. Or, ce changement dans la contexture des vaisseaux sanguins nous fait connoître comment la partie rouge du sang est portée dans des routes nouvelles que la maladie elle-même ouvre à son abord; et comment elle se trouve déposée dans des kistes qui ne paroissoient devoir contenir qu'une véritable lymphe. Il faut encore donner connoissance d'une particularité qui confirme la précédente. Ce sont les vaisseaux lymphatiques qui ont fourni la matière du premier épanchement; aussi n'y a-t-il que de la lymphe dans la portion la plus ancienne du kiste, et on la reconnoît, parce que dans le cas où l'hydropisie tire son origine d'une tumeur squirreuse de l'ovaire, la portion du sac qui y adhère immédiatement, ne contient que de la lymphe; les vaisseaux sanguins n'ont pas encore acquis la dilatation dont j'ai rendu compte plus haut. Aussi les kistes particuliers remplis de gelée rouge ou rougeâtre, ne s'observent-ils que loin de l'origine de

la tumeur, et quand elle est très-ancienne.

Cependant un mouvement plus modéré dans la marche du sang ne pousse pas le cruor jusqu'à l'extrémité de la tumeur ; l'épanchement est alors lymphatique ou séreux ; d'où résultent des matières plus ou moins coagulées, selon la proportion du mélange de la lymphe et de la sérosité. On peut conjecturer que tous les événemens qui concernent la santé des malades, ont une grande influence sur la nature de la matière épanchée ; d'où il résulte que les accidens qui se manifestent si souvent chez ces personnes à chaque révolution menstruelle, occasionnent des variétés dans le caractère du fluide épanché. On explique ainsi pourquoi les troubles de la sécrétion de la bile sont une nouvelle cause de la diversité des liquides contenus dans les différentes portions du kiste. Mais ce qui regarde les lésions de la vésicule du fiel et du foie, réunies à la maladie dont on parle, ne doit point être placé ici.

Après avoir rapporté les causes de l'hydropisie du péritoine et des ovaires (car ce sont les mêmes, et nous nous sommes proposé de les réunir dans ce chapitre), examinons maintenant par quels signes on reconnoît la première. On la distingue de l'ascite vraie,

parce qu'au rapport de Blasius, elle s'accroît beaucoup plus lentement. En effet, son accroissement a lieu chez quelques sujets, pendant quatre, six, huit, dix ans; on l'a vu se continuer pendant près de quarante ans, au rapport de Meckren, dans un sujet qui avoit commencé à en être attaqué dès sa première jeunesse; tandis qu'au contraire dans l'espace d'un mois, l'ascite vraie gonfle quelquefois énormément l'abdomen. L'exemple que j'ai cité d'après Chomel ne détruit point la proposition avancée sur la lenteur des progrès de l'hydropisie du péritoine. Dans cette maladie, la peau conserve sa couleur et sa fraîcheur. Nuck en faisoit un signe distinctif de l'ascite, tant il étoit persuadé que son existence étoit inséparable de l'hydropisie du péritoine. Je l'avois cru aussi, fondé sur les premières observations que les circonstances m'ont présentées; mais une fille actuellement attaquée de cette affection, me prouve que cette proposition n'est pas généralement vraie; c'est-à-dire que, quand il y a complication d'obstructions considérables qui lèsent la nutrition, la décoloration de la peau est inévitable, comme cela arrive presque toujours dans l'ascite. Morgagni observe que les forces se soutiennent malgré

le gonflement énorme du bas-ventre. J'en ai donné la preuve précédemment. On a vu des femmes conserver une agilité incroyable avec une tuméfaction étonnante de l'abdomen.

Bonnet a eu raison d'observer que l'écoulement des menstrues se perpétue pendant cette maladie ; cependant j'ajouterai qu'il ne m'a pas paru aussi régulier ni aussi abondant. La raison qui explique la diminution n'a pas besoin d'être rapportée. L'hydropisie du péritoine est plus fréquente à la cessation des menstrues, qu'à toute autre époque de la vie. Mes observations, quoique contraires en fait, ne détruisent point la certitude de cette vérité, parce que c'est d'après le résultat du grand nombre de celles qui ont été recueillies par tous les auteurs, qu'on est en droit de porter ce jugement. Les urines ne sont point altérées, si l'on en excepte les derniers temps de la vie ; les pieds ne se gonflent non plus que très-tard ; le corps ne s'amaigrit pas autant que paroîtroit le comporter la quantité de liquides épanchés : on observe aussi que ces malades mangent beaucoup : Morgagni dit qu'ils sont *très-voraces*.

En général la tumeur de l'abdomen est assez égale ; elle ne fait en aucun point

une saillie manifeste (j'en excepte les complications d'obstruction) ; on ne distingue non plus aucune fluctuation sensible. Nuck croit cependant qu'il en existe une, mais trés-difficile à reconnoître. Sa proposition peut être vraie dans quelques espèces ; comme celle dont Brehmius nous a conservé la mémoire. Une femme, dit cet observateur, avoit une tumeur à l'ombilic de la grosseur d'un œuf d'oie. Elle s'ouvrit spontanément: Il en découla, pendant plusieurs jours, une lymphe inodore, et l'abdomen s'affaissa. La malade guérit d'elle-même. Dans des hydropisies de cette nature, dans lesquelles le liquide n'occupe pas un espace considérable, et n'a rien perdu de sa ténuité, il est possible de distinguer la fluctuation ; mais la lymphe qui s'épaissit, forme sous les muscles un corps si solide, qu'on prendroit cet état pour une obstruction qui occupe toute la capacité de l'abdomen. On ne sent qu'une masse qui oppose beaucoup de résistance au toucher.

Si le liquide ne s'est pas coagulé, il est en quelque sorte maintenu entre des solides d'une surface plane, qui rompent l'impulsion donnée, en frappant sur un des côtés du bas-ventre. D'ailleurs, les divers sacs qui for-

ment presque autant de kistes particuliers, dans le kiste général, les hydatides groupées, les coagulations solides de quelques portions du péritoine remplies de lymphe presque desséchée, qui ont la solidité d'obstruction, etc. Ce mélange extraordinaire de parties molles et fluides ne permet pas de découvrir la moindre fluctuation.

Cependant il vient un temps où elle se manifeste : la tumeur en acquérant un volume excessif comprime les viscères abdominaux et le trajet des grands vases; alors la circulation y est retardée, et l'épanchement a lieu. La rupture de quelques portions du sac fournit aussi une issue à la lymphe et à la sérosité qui tombent dans le bas-ventre. L'érosion du kiste, par quelque cause que ce soit (car il y a quelquefois des portions qui s'enflamment et suppurent), produit le même effet. La même chose arrive après des secousses vives, des courses ou des mouvemens violens, des chocs, etc. Alors les extrémités inférieures s'engorgent, la peau se décolore, la soif se manifeste, la fièvre s'allume, les urines sont rares et briquetées, l'appétit se perd, la bouche devient mauvaise, le corps s'amaigrit, la fluctuation devient sensible, etc.

On fait des remèdes; on prescrit des diurétiques; on propose ou l'on pratique même la ponction : on hâte le trépas des malades. Je le répète encore, il n'y a point de remèdes à tenter, si ce n'est dans des circonstances analogues à celles dont Brehmius nous a donné les détails, c'est-à-dire, quand la maladie est récente, l'épanchement circonscrit à un petit espace, le kiste sans adhérence avec les organes de la génération, ne formant qu'une poche unique avec des parois qui n'ont pas acquis d'endurcissement (car on en a vu parvenir à l'épaisseur du doigt, avec une grande solidité), contenant une lymphe très-liquide, ou de la sérosité sans acrimonie. On guérira aussi les dépôts du péritoine, après une métastase laiteuse qui aura occasionné une inflammation : autrement il faut perdre tout espoir de curation.

Peut-on prévenir une maladie qui dépend d'une multitude de causes dont on ne soupçonne pas l'effet ultérieur? Non, sans doute; car toutes les affections qui rendent le cours des menstrues irrégulier, peuvent donner naissance à l'hydropisie du péritoine : mais assurément, en rendant au fluide menstruel la régularité de ses évacuations, on ne s'avise pas de penser qu'on fait la cure préser-

vative d'une maladie que le plus grand nombre n'a jamais observée.

CHAPITRE XLIII.

Des affections goutteuses et rhumatismales.

HYPPOCRATE assure que les femmes ne sont attaquées de la goutte qu'après la cessation des menstrues ou leur suppression. Le sentiment de ce grand homme a été suivi par tous les praticiens qui lui ont succédé. C'est même encore aujourd'hui une opinion très-accréditée parmi des médecins qui d'ailleurs ne manquent pas de connoissances. Tel est l'effet d'un préjugé, qu'il ne laisse pas apercevoir les faits les plus positifs ; car l'existence de la goutte chez des femmes qui conservent et qui auront encore long-temps l'écoulement des menstrues, n'est point un phénomène rare. Gallien en avoit fait la remarque. Il dit que l'aphorisme d'Hyppocrate ne doit point être pris à la rigueur, mais qu'il ne doit s'entendre que dans le sens général, c'est-à-dire que la goutte n'attaque ordinairement les femmes qu'après la cessation ou la suppression des menstrues.

En

En France, la chose se passe autrement : le nombre de personnes que j'ai vues avec la goutte bien caractérisée dans un âge même précoce, ne me permet d'adopter ni l'opinion d'Hyppocrate, ni l'explication de Gallien. Il y a lieu de croire que la manière de vivre des Grecs rendoit cette maladie beaucoup moins fréquente parmi les hommes et les femmes qu'elle ne l'est parmi nous. Peut-être même que celles qui conservoient l'écoulement des menstrues n'en étoient pas attaquées : leurs exercices fréquens, leur sobriété, la simplicité de leurs tables étoient autant de raisons de la rareté d'une affection qui est devenue si commune dans notre pays. A Rome où le luxe, l'oisiveté et la gourmandise des patriciens étoient portés à un excès dont il n'y a peut-être point eu d'exemples depuis la décadence de ce célèbre empire, il n'est pas étonnant que la goutte y ait été plus générale et plus précoce parmi les Romaines. Aussi Gallien a-t-il été d'un autre sentiment que l'observateur de Cos, parce qu'il a vu les femmes contracter prématurément une maladie qui sembloit réservée à un âge plus avancé.

Amatus le portugais a vu une fille attaquée de la goutte, malgré la régularité de ses

menstrues. J'ai vu en 1780 une femme de trente-deux ans parfaitement réglée, avoir une goutte vague, se porter à diverses reprises sur différentes articulations, dans la plupart desquelles elle a formé des concrétions tophacées, des nodosités dont quelques-unes ont subsisté jusqu'à la mort. Les remèdes inconsidérés qu'on lui a fait prendre, l'abus des purgatifs qu'on a multipliés, ont rendu la goutte inconstante, l'ont fixée à diverses reprises sur les viscères, et ont enfin occasionné sa mort après trois ans de douleurs presque continuelles. Donat (Marcel), dans son histoire admirable de la médecine, parle d'une épidémie arthritique qui étendit ses ravages non-seulement sur les hommes et les femmes âgées, mais aussi sur les eunuques, les enfans de l'un et l'autre sexes, et les chèvres mêmes.

Il est donc prouvé, par des faits incontestables dont j'aurois pu multiplier les exemples, que les femmes ne sont point exemptes de la goutte dans l'âge de la menstruation. Il paroît que celles qui naissent de parens goutteux y sont plus exposées. En effet, les malades que j'ai citées étoient issues de parens violemment tourmentés par cette affection. Amatus assure que la

jeune personne qui est le sujet de son observation, étoit aussi née de parens goutteux. Baillou croit que si cette maladie ne se manifeste pas toujours par ses signes les plus caractéristiques chez les jeunes femmes, on ne doit pas moins reconnoître son existence aux symptômes qu'il rapporte. Ils consistent, selon lui, dans l'irrégularité du flux menstruel : il croit que l'irrégularité des menstrues, la diminution de leur quantité, l'espèce d'oppression qui accable la machine par le mouvement de l'humeur encore vague, la difficulté de devenir mère, parce que les liquides viciés rendent l'utérus incapable de fomenter la liqueur séminale, sont les symptômes de cette maladie. Mais comme toute espèce de cacochymie, quelle que soit sa nature, peut déterminer de semblables effets, les marques données par Baillou pour reconnoître l'existence de la goutte sont insuffisantes. Il n'y auroit pas de doute, si ces symptômes avoient été précédés par des signes non équivoques de la maladie : on pourroit alors s'assurer que l'anomalie des accidens observés, dépend véritablement d'une humeur arthritique vague.

Il est difficile, au rapport de Musgrave,

de prononcer sur l'existence de la goutte, quand elle n'a point eu de paroxismes sensibles ou reconnoissables par des symptômes bien caractérisés; selon lui, cette affection se masque sous les dehors des autres, de manière à en prendre tous les caractères. Telle est son opinion dans le traité qu'il a publié sur la goutte anomale. Pour donner plus de poids à son sentiment, il cite l'exemple de deux squinancies arthritiques dans lesquelles il avoit remarqué les véritables symptômes de l'humorale et de l'inflammatoire. Si Musgrave eût fait plus d'attention à la marche de ces affections, il auroit vu que le cours des fausses squinancies, comme celui de toutes les maladies internes occasionnées par une goutte vague ou une métastase goutteuse, offre à l'examen des irrégularités qui ne subsistent jamais dans l'affection essentielle, sous l'apparence de laquelle la goutte se cache. Il auroit vu que les temps ou les périodes de la maladie ne suivent aucun ordre connu et particulier aux affections simulées. En effet, si la maladie s'annonce par un caractère inflammatoire, elle persiste long-temps avec une vigueur apparente, malgré laquelle elle n'occasionne point ces délabremens, qui devroient être la suite de ses progrès comparés avec la

véhémence de son invasion. Le trouble qu'elle excite dans la machine, n'est point proportionné avec la force des premiers symptômes; le pouls n'indique pas non plus un engorgement correspondant aux signes de l'inflammation commençante; il est plus mou que dans l'inflammation sincère; il perd même de sa force, quoique la maladie fasse des progrès : la chaleur générale est foible, quoiqu'elle soit vive dans les viscères malades; la peau n'a pas la sécheresse qu'on pourroit nommer inflammatoire; il semble enfin que la nature a *cantonné* l'humeur morbifique dans un ou plusieurs viscères à la fois; tandis que les autres sont exempts de son invasion. Mais ce qui est encore digne de remarque, c'est que chez quelques sujets l'inflammation change de siége : elle devient vague, ou s'affoiblit pour reprendre de nouvelles forces ou attaquer d'autres parties. Sa durée s'étend aussi à un espace de temps qui n'a point lieu dans l'inflammation sincère. Telles sont les circonstances principales qu'un examen bien attentif et réfléchi fait appercevoir à l'observateur qui ne perd pas de vue les progrès ou la marche de la maladie.

En effet, comment arriveroit-il qu'une inflammation qui auroit attaqué les pou-

mons ou quelques autres viscères dont l'action est constamment nécessaire à l'entretien de la vie (comme je l'ai observé quelquefois, et particulièrement chez la femme du faubourg St.-Martin, dont j'ai rapporté l'histoire plus haut), comment, dis-je, seroit-elle prolongée pendant plusieurs mois avec des alternatives de diminution, et presque de cessation complète; comment, encore une inflammation sincère auroit-elle subsisté si long temps, si elle n'avoit pas pour origine une humeur toujours prête à se porter sur d'autres parties que celles qui en avoient d'abord été accablées? C'est ainsi qu'on crut la femme dont je parle, attaquée d'une péripneumonie inflammatoire, parce qu'il y avoit difficulté de respirer, fièvre, crachement de sang, etc. Mais la chaleur étoit modérée, le pouls foible, la suffocation extrême par temps, et très-foible dans d'autres momens; la tête inégalement embarrassée; la peau molle et douce, tandis que la bouche et la trachée artère étoient desséchées, puis s'humectoient, etc.

Cependant si la maladie qui paroît essentielle, se montre avec des accidens graves, il n'est pas possible d'attendre qu'une suite d'irrégularités dans sa marche, apprenne à

connoître la cause qui lui a donné naissance, pour porter des secours aux malades. D'une autre part, si l'on se fonde sur l'observation de ces premiers signes, pour déterminer un plan de curation, on fera un traitement souvent dangereux et presque toujours infructueux. Y a-t-il donc des marques assurées auxquelles on puisse reconnoître la nature de l'affection arthritique simulant une autre maladie, quand la personne qui en est affectée n'en a point encore eu d'accès caractérisés ? J'en suis convaincu. J'ai déjà prouvé par ce qui précède, la vérité que j'établis : mais je vais en donner une nouvelle preuve qui ne laissera aucun doute sur sa solidité.

Un chanoine de Langres, qu'Helvétius a pris la peine de contredire dans ses ouvrages, fut attaqué dans le printemps de 1776, d'une oppression insoutenable avec fièvre et un point de côté médiocrement douloureux : il avoit la langue blanchâtre, et l'haleine presque sans odeur. Je ne trouvois point que la chaleur de la poitrine et de la peau répondissent à la gravité de l'oppression : le pouls n'avoit pas non plus cette force et cet embarras inséparables de l'inflammation des poumons; au lieu d'avoir de la dureté, comme

cela arrive toutes les fois que la plèvre est engorgée (il y avoit *point de côté*), il étoit mou et souple. Il y avoit des élancemens passagers à la tête, qui d'ailleurs étoit assez libre, malgré la gêne extrême des poumons : au lieu d'une douleur fixe à cette région, c'étoit un tiraillement dans les nerfs, mais qui disparoissoit presqu'au moment où il se faisoit sentir. La tête étoit quelquefois parfaitement tranquille; la face n'étoit guère plus colorée qu'à l'ordinaire. Une inflammation de la plèvre et des poumons avec de pareils symptômes me paroissoit une maladie bien étrange. J'interrogeai le malade sur son état habituel; je m'informai s'il n'avoit pas eu de goutte ou de rhumatisme, s'il n'avoit point répercuté l'humeur de quelques maladies cutanées ; car j'avois observé depuis quelques années que dans la société il portoit constamment des gants et ne les quittoit jamais. Il m'assura qu'il n'avoit jamais eu aucune des maladies que je lui avois nommées. Cependant je ne croyois pas qu'on dût attribuer à autre cause qu'à une humeur arthritique ou rhumatismale, fixée sur les poumons et la plèvre, les accidens dont il étoit frappé. C'est par ces raisons que, malgré ses objections et l'espèce d'op-

position qu'il voulut d'abord apporter à mes conseils, je fis appliquer des forts sinapismes aux pieds et aux jambes. Quelques heures après, on m'envoya dire que les jambes étoient gonflées et très-douloureuses, que l'articulation d'un des pieds étoit aussi tuméfiée, mais avec une légère douleur; qu'au reste, le malade respiroit très-librement. Dès ce moment il ne fut plus possible de méconnoître son état. Dans les jours suivans, la goutte se fixa aux deux pieds, et le malade alloit de mieux en mieux, lorsque de nouveaux incidens firent repasser la goutte à la poitrine. Cette circonstance tient trop immédiatement à la question que je traite, pour être supprimée.

Au troisième jour de sa maladie, le chanoine dont je parle, avoit eu une conférence de près de deux heures avec son évêque, pour terminer des contestations élevées entre celui-ci et le chapitre de la même église. Malgré la longueur de cet entretien, il ne s'étoit pas trouvé fatigué. Mais le lendemain ou le jour suivant, une nièce qui avoit été *dame* d'un hopital considérable, par conséquent dans l'habitude de décider de tout, arrêta, de sa pleine science, qu'il falloit purger son parent. Je n'en voulus

rien faire. On appela un de mes confrères qui, par beaucoup de raisons, approuva fort le sentiment de la nièce. Malgré mes instances sur le danger de la métastase d'une humeur si mobile, et les craintes que je cherchai à leur inspirer sur la métastase de la matière morbifique, qui ne manqueroit pas de se reporter sur les poumons encore affoiblis par la première attaque, il fut décidé qu'on purgeroit. On purgea effectivement le malade le lendemain. Je n'y retournai point, mais j'annoncai sa mort prochaine à la plupart des autres chanoines qui, par intérêt pour un homme chargé des affaires les plus essentielles.de leur chapitre, me firent des questions sur sa situation. Le jour où le malade fut purgé, les pieds se désenflèrent; mais dans la même nuit la goutte se porta de nouveau sur les poumons. Le malade ne parla plus; sa figure étoit décomposée le lendemain matin. Je le vis encore pour satisfaire aux instances de mes amis. Il ne fut plus possible de rappeler l'humeur arthritique aux extrémités inférieures; l'affaissement étoit devenu général. Le chanoine mourut quarante-huit heures après avoir été purgé. Mais ce ne fut pas seulement l'embarras de la poitrine

qui mit fin à sa vie ; il paroît, par l'état où étoit la tête à cette seconde invasion, que l'humeur goutteuse passa en partie au cerveau. Ce qui explique la cause de l'extrême affaissement dans lequel il tomba ; d'où la lésion des fonctions qui ne permit plus de rappeler la maladie essentielle sur les articulations des extrémités inférieures.

Il suit de cette observation et de celle qui l'a précédé, qu'en cherchant soigneusement à reconnoître la cause d'une affection occasionnée par une humeur arthritique, quelques symptômes qui la masquent dans l'origine, on découvrira qu'elle avoit emprunté ce caractère étranger à son essence. On en aura la preuve dans l'irrégularité des accidens, dans le défaut d'analogie qu'ils auront entr'eux, dans l'instabilité et l'anomalie de leur marche, et enfin dans ce défaut d'identité de phénomènes qui composent, si l'on peut parler ainsi, *l'aspect caractéristique* d'une affection déterminée. C'est pour ne pas bien saisir cet ensemble, qu'on commet tous les jours des erreurs dans la pratique de la médecine, et particulièrement dans celle des maladies des femmes. On attribue aux nerfs et on nomme affections nerveuses, des accidens qu'on croit

irréguliers dans leur apparition, comme dans leur marche. Dès qu'on a porté ce jugement inconsidéré, on se croit dispensé de prévoir les suites de la maladie, et encore plus d'y apporter les secours nécessaires, sous le prétexte qu'il est avoué qu'il n'y a pas de curabilité. Cet ouvrage est rempli d'une infinité d'observations dans lesquelles on retrouve les preuves de l'ignorance dont je parle. Il en sera question en traitant des maladies qu'on nomme *nerveuses*. Je prouverai que des dévoiemens opiniâtres, des toux habituelles, des coliques utérines ou intestinales, etc., se sont souvent terminées par des accès de goutte ou de rhumatisme, qu'on auroit dû prévoir long-temps avant leur manifestation, ou qui s'étoient déjà montrés avec leurs caractères distinctifs sans qu'on les connût.

Si la goutte et le rhumatisme sont plus communs chez les femmes qui cessent de voir, que dans l'âge qui précède cette révolution, c'est que l'évacuation menstruelle s'oppose à la pléthore qui paroît une des conditions nécessaires à la naissance de ces affections : sur-tout à celle de la goutte, beaucoup plus fréquente chez les personnes replètes et gorgées d'humeur, que parmi

celles dont le sang est plus pur et moins abondant. On sait d'ailleurs que des évacuations habituelles préviennent un grand nombre de maladies qu'on voit bientôt naître, quand ces évacuations sont supprimées ou suspendues. Les exemples de cette vérité sont si multipliés dans les livres, que ce seroit se défier de l'instruction du lecteur, d'en rapporter quelques-uns dans ce chapitre.

Quoique la plupart des auteurs pensent que le sang des menstrues soit, pour me servir de l'expression d'Hyppocrate, pur comme celui des victimes, on ne peut désavouer que la nature ne se serve utilement de cette évacuation, pour chasser au dehors des fluides qui ont contracté quelques vices. En effet, si la chose se passoit autrement, pourquoi la goutte seroit-elle si fréquente chez les femmes dont les règles sont supprimées, ou parvenues au temps de la cessation ? On ne peut pas supposer que par cela même que les menstrues n'ont pas un écoulement continué, elles contractent subitement les altérations qui donnent naissance à l'humeur arthritique ; car de la suspension ou cessation de l'écoulement des menstrues, il ne résulte, selon les lois qui régissent

l'économie animale, que les effets d'une simple surabondance; d'où il arriveroit que des évacuations artificielles, faites par les saignées ou des moyens analogues, suffiroient pour prévenir la goutte. Or, comme l'observation n'est pas d'accord avec ce systême, nous sommes forcés à croire que les principes de la goutte existoient déjà dans les humeurs avant la cessation des menstrues, et qu'il n'a fallu pour se manifester qu'une circonstance qui en favorisât les développemens. Or, la circonstance la plus favorable est sans contredit la pléthore, parce qu'elle facilite toutes les altérations possibles dans les humeurs, et met plus promptement en évidence celles qui existoient déjà. Les preuves de ces propositions se tirent de ce qui a été dit dans ce chapitre, et de ce qui a été énoncé en traitant des mutations dont le sang est susceptible dans le temps critique.

Si les symptômes de la goutte et du rhumatisme ont échappé à l'observation, chez la plupart des femmes qui en étoient quelquefois attaquées avant la cessation des menstrues, c'est qu'ils n'étoient pas toujours assez violens pour fixer l'attention des malades et des médecins; ou parce qu'on les

a souvent attribués, ainsi que je l'ai prouvé ci-devant, à des causes qui leur étoient étrangères. J'ai une multitude d'exemples de cette vérité. Je l'ai déjà dit, j'ai souvent prédit des accès de goutte et de rhumatisme à des personnes chez lesquelles on ne trouvoit que des affections qu'on nommoit nerveuses. La violence des paroxismes qui sont survenus n'a que trop bien confirmé un pronostic, porté quelques années avant que la maladie se rendît reconnoissable aux personnes qui ne la jugent que par ses symptômes les plus véhémens.

Je pense aussi qu'il faut comparer l'évacuation périodique des femmes dans ses effets, aux écoulemens artificiels qu'on emploie souvent chez les hommes, pour retarder les accès de la goutte ou en modérer la violence. C'est ainsi, par exemple, que ceux qui ont eu des hémorroïdes fluentes, sont sujets à la goutte, lorsque ces vaisseaux ne rendent plus de sang, et que dans le cas contraire, c'est-à-dire, si l'écoulement hémorroïdal se renouvelle, les mêmes personnes n'ont plus de goutte ou en éprouvent des paroxismes légers. Une infinité de faits de cette nature, tous les jours observés par les praticiens, viennent à l'appui de mon opi-

nion. C'est par les mêmes raisons que Baillou explique la naissance de la goutte chez les femmes dont l'évacuation menstruelle est suspendue. C'est aussi par les mêmes motifs que Sydenham faisoit saigner au printemps ceux qui avoient été attaqués de la goutte ou du rhumatisme, pour en empêcher le retour ou en modérer les accès. Les règles ne sont-elles pas une évacuation comparable aux saignées, à l'écoulement hémorroïdal? Et sous ce point de vue, n'opèrent-elles pas encore un dégorgement plus efficace pour prévenir ces maladies? Mais c'est trop s'arrêter à démontrer la force d'une vérité qui ne devroit pas trouver de contradicteurs.

L'épaississement du sang ne pourroit-il pas aussi favoriser la naissance de la goutte et du rhumatisme? L'époque où ces deux maladies se développent avec le plus de force chez les femmes, paroît donner à cette proposition un caractère incontestable de vérité. En effet, les remèdes propres à diminuer la viscosité des humeurs, sont les plus efficaces contre les effets de ces maladies. C'est pourquoi les savonneux, l'électricité, les apéritifs, les bains d'eau minérale, les eaux thermales, salines, etc., en diminuent la violence ou les guérissent. Un militaire, perclus depuis

puis quinze ans d'un rhumatisme goutteux, se fixa à Bourbonnes-les-Bains. Sa santé étoit si délabrée qu'on ne croyoit pas qu'il pût vivre encore quelques mois. L'usage continué des eaux de Bourbonnes lui a rendu la santé. Il jouissoit de ce bon état depuis plusieurs années, quand je l'ai connu. Il étoit alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et ne paroissoit pas en avoir plus de soixante. Il supportoit aussi bien que les jeunes gens, les fatigues de la chasse, et prenoit un exercice continuel.

Il est important d'observer que l'humeur rhumatismale ou goutteuse cesse d'exercer sa fureur sur les malades qui y étoient assujettis, quand elle se fixe sur quelque viscère, et qu'elle y détermine des engorgemens : nouvelle preuve de sa tendance à l'épaississement. J'ai observé plusieurs fois des obstructions volumineuses qui avoient cette humeur pour cause matérielle. Les pierres de la vessie tirent aussi très-souvent leur origine de la même maladie. Un magistrat de Langres avoit été tourmenté par un rhumatisme, pendant plusieurs années consécutives : il fut ensuite accablé par de fausses néphrétiques qui se réitérèrent très-fréquemment. Il rendit, à diverses reprises, des graviers avec de vives

douleurs. Cependant il eut des signes qui constatoient l'existence d'une pierre dans la vessie ; on en fit l'extraction par l'opération. Pendant tout le temps où les accidens de la néphrétique ont persisté, il n'y a point eu de paroxisme de rhumatisme. Mais ce qui est plus essentiel à observer, c'est que la suppuration qui succéda à la taille dura très-long-temps, et le malade n'eut ni rhumatisme ni néphrétique. Peu de temps après la cessation de la suppuration, le rhumatisme a reparu avec plus de violence ; et depuis cette dernière époque, il éprouve des douleurs intolérables à chaque changement qui survient dans l'atmosphère.

On doit conclure, de tout ce qui a précédé, que la goutte et le rhumatisme attaquent les femmes à toutes les époques de la vie, et que par conséquent la doctrine de ceux qui assurent que ces maladies n'existent qu'à la cessation des règles, est évidemment erronée : préjugé funeste dans la pratique de la médecine, dont il étoit indispensable de démontrer la fausseté.

On a fait connoître, par ce qui a été dit des symptômes qui se manifestent à la cessation des menstrues, que le sang acquéroit alors un grand épaississement ; c'est le temps où la

goutte et le rhumatisme sont fréquens chez les femmes. Il est également prouvé par l'observation que le sang qu'on tire des personnes attaquées de ces deux maladies, est épais et disposé à l'inflammation ; et d'ailleurs les accidens inhérens à ces deux affections sont généralement de l'espèce des inflammatoires. Il ne faudroit pas cependant en conclure que la multiplicité des saignées soit aussi favorable à leur guérison qu'on le pense communément. On obtient à la vérité une prompte diminution des accidens en versant du sang à plusieurs reprises; mais on affoiblit trop la constitution des malades par cette méthode, et les paroxismes ultérieurs sont plus fréquemment renouvelés, d'une plus longue durée et d'une véhémence toujours croissante. Sydenham convient qu'il a été obligé de rectifier sa pratique à cet égard : il conclut de ses observations, que l'utilité de la saignée est bornée aux circonstances où les accidens sont inflammatoires, et lorsqu'il existe des signes d'une pléthore capable d'aggraver l'inflammation.

Quoique la plupart des auteurs recommandent l'usage fréquent des purgatifs dans la cure des maladies dont on parle, je suis d'un avis bien contraire au leur. Je les proscris

sans restriction, toutes les fois que l'humeur est errante, ou lorsqu'elle n'a pas encore subi le degré de coction nécessaire pour être évacuée. La multiplicité d'accidens que j'ai vu naître de cet usage pernicieux me donne, je l'avoue, une grande aversion pour les évacuans. J'ai aussi rapporté deux exemples frappans des dangers dont leur abus étoit suivi. Je crois cependant, avec Amatus, que la turgescence des humeurs exige, dans quelques cas, une évacuation alvine; mais alors il faut donner un vomitif dont l'action soit prompte et modérée, comme celle de l'ipécacuanha, parce qu'il n'opère qu'une secousse momentanée qui ne laisse point subsister d'irritation après son effet. Cependant, pour éviter tout soupçon de spasme dans les viscères de l'abdomen, il est indispensable de donner un calmant après l'effet de l'ipécacuanha. Sydenham prescrivoit toujours un parégorique le jour même où il avoit fait prendre un purgatif aux goutteux ou aux rhumatisés. Son intention étoit de détruire toute espèce d'éréthisme qui auroit pu être excité dans les viscères du bas-ventre, par l'action des médicamens purgatifs. Sa conduite prouve donc qu'il en connoissoit les dangers; elle nous apprend aussi que ce célèbre praticien en fai-

soit un usage très-modéré, parce qu'il en craignoit les suites.

S'il existe des maladies dans lesquelles l'usage des alkalis volatils, comme calmans, soit bien indiqué, c'est sans contredit dans la goutte et le rhumatisme. Il n'est aucune substance qui diminue aussi efficacement la violence de leurs symptômes. La continuation de ce remède procure un autre avantage aux malades : comme il est éminemment incisif, il atténue puissamment l'humeur morbifique et la dispose promptement à passer au dehors par les sueurs et par les urines. On l'étend dans un véhicule abondant et léger, qui devient la boisson du malade ; on ne donne qu'une dose d'alkali volatil chaque jour : excepté cependant à l'invasion, où la dose peut être réitérée sans inconvéniens matin et soir. On la porte jusqu'à dix et quinze gouttes. Je suppose un alkali bien fait, et qui n'a point été affoibli par l'évaporation ou le temps.

Les autres médicamens employés dans la cure des maladies dont on parle, sont les savonneux, les apéritifs, les incisifs, les eaux thermales, etc. Ces choses sont trop connues pour que je doive rappeler ici les

avantages qu'on en peut tirer par un usage suivi avec quelque constance.

On n'a point assez fait connoître le parti qu'on pourroit tirer de l'alkali crayeux dans la goutte et le rhumatisme. C'est un des meilleurs incisifs qu'on puisse employer. J'en ai obtenu quelques succès : mais mes expériences ne sont pas encore assez multipliées pour me permettre de porter une décision formelle sur son action. Je dois dire cependant qu'un homme que j'estime et que j'aime, Bayen, m'a parlé de ce médicament d'une manière qui confirme mon opinion sur son excellence dans la cure de la goutte et du rhumatisme. On connoît Bayen par des ouvrages trop importans en chymie, pour que j'aie besoin de rappeler combien son sentiment est recommandable. Ses amis connoissent trop sa candeur et sa loyauté, pour ne pas recevoir avec reconnoissance, et comme autant de vérités incontestables, tout ce qu'il assure avoir bien observé.

CHAPITRE XLIV.

de la mélancolie.

Les femmes éprouvent quelquefois des affections qui donnent à leur caractère toutes les marques d'une sollicitude constante, à laquelle on ne fait pas généralement assez d'attention dans les premiers temps. Soit que les chagrins auxquels chacun de nous est exposé dans le cours de sa vie, et dont la cause doit rester ignorée, imposent à nos amis une réserve raisonnée sur le desir qu'ils auroient d'en connoître l'origine pour les dissiper; soit encore qu'on imagine que le sexe dont on parle, s'abandonne aisément et sans un motif grave, aux inquiétudes, il est certain qu'on ne s'attache point assez à en développer les causes.

Quand cet état dépend de l'altération des fonctions, il ne dure pas long-temps, sans occasionner un trouble sensible dans les idées. Les malades s'occupent d'un objet fantastique, et tout ce qui a quelque rapport avec lui, altère la justesse de leur raisonnement. Le peuple (dans la classe duquel il faut compter un grand nombre de

médecins peu instruits) croit que ce dérangement dans les facultés intellectuelles réside immédiatement dans le cerveau. Cette opinion, comme on le verra ci-après, est erronée. Cependant, il existe un délire plus ou moins manifeste, constant dans sa durée, et toujours attaché au même sujet. Ce délire est sans fièvre; il concentre le pouls, au lieu de l'élever : il l'affoiblit, le rend plus rare, plus languissant.

Quand on néglige la curation, la maladie se continue plusieurs années consécutives. On la distingue de la manie, en ce qu'elle n'inspire point de fureur : elle donne au contraire plus de lenteur dans les mouvemens, et une paresse apparente qui n'étoit point habituelle aux personnes mélancoliques. Cette affection dégénère aussi en manie; mais alors son caractère est entièrement changé.

On se feroit difficilement une idée complète de la variété qu'on rencontre dans les différens objets du délire des malades. Trallien a vu une femme, tenant toujours un doigt élevé, croyant soutenir le monde sur ce foible appui. Toute sa crainte étoit de le voir fléchir, parce qu'elle se persuadoit qu'elle auroit été ensevelie sous les ruines

de l'univers. J'en ai connu qui étoient tourmentées par la crainte des vengeances du ciel : l'une d'elles, par esprit de pénitence, racontoit à tous ceux qui l'abordoient, les fautes qu'elle avoit commises, afin, disoit-elle, qu'on l'accablât du mépris qu'elle avoit mérité par sa conduite. Elle ne supportoit pas la vue de deux de ses enfans dont la présence lui rappeloit le souvenir de ses erreurs passées.

Cette maladie consiste dans un vice du sang, et sur-tout de la bile, qui paroît être plutôt dû à l'épaississement de ces liquides qu'à toute autre dégénérescence. Le sang qu'on tire aux malades est très-sec. Nous l'avons observé, M. Faure et moi, pendant que je pratiquois la médecine à Langres. La plupart des femmes mélancoliques ont un empâtement sensible dans les viscères du bas-ventre. Leur peau est sèche, leurs mouvemens lents et langoureux : quelques-unes ont une paresse invincible ; leur parole est foible ; le sang passe difficilement dans les poumons ; la respiration est gênée ; d'où les soupirs fréquens qui, en étendant le thorax, débarrassent le parenchyme des poumons de la surcharge du sang dont ils facilitent momentanément la circulation.

Les anciens attribuoient à l'*atrabile* ou *bile noire* la cause matérielle de cette affection. Il y a deux sortes de biles, disoit Hyppocrate; l'une jaune et l'autre noire. Pour entretenir la bonne santé, il est nécessaire que l'une ne domine point l'autre, et que le mélange en soit si parfait, que leur présence ne puisse troubler les fonctions des viscères qu'elles parcourent. Ce médecin avoit remarqué que quelques malades rendoient spontanément, ou par le moyen des évacuans, une matière noire et tenace, presque semblable à de la poix, et que son évacuation étoit suivie d'un prompt soulagement. Il en concluoit que cette humeur, arrêtée ou fixée sur quelque viscère, étoit capable d'occasionner de grandes maladies. Des modernes ont prétendu changer cette opinion étayée sur des faits incontestables. « Cette prétendue bile noire, dit Simson, » que les médecins de l'antiquité trouvoient » dans la matière du vomissement ou des » selles, n'est qu'un sang épaissi. » Cependant le même auteur est forcé d'avouer qu'à l'ouverture du cadavre d'une personne qui avoit été attaquée de mélancolie, il avoit trouvé la vésicule du fiel remplie d'une bile épaisse, noire, poisseuse, et si tenace, qu'elle

ne pouvoit pas passer à travers le conduit cystique, très bien ouvert dans toute sa longueur, malgré la compression que cet anatomiste exerçoit sur la vésicule.

On compte au nombre des causes générales de la mélancolie tout ce qui peut donner de l'épaississement à la bile, ou gêner sa sécrétion et sa circulation : ainsi on doit regarder comme causes disposantes, celles qui dissipent les parties les plus fluides du sang, comme l'exercice trop long-temps continué, sur-tout dans les climats brûlans, dans les fabriques et les ateliers où l'on éprouve l'effet d'une grande chaleur ; les plaisirs excessifs de l'amour ; l'usage des alimens durs, secs et terrestres ; celui des viandes desséchées à la fumée, et particulièrement des animaux avancés en âge ; celui des farineux qui donnent un extrait visqueux, et qu'on n'a pas soumis au mouvement d'une fermentation commençante ; les chagrins qui ont eu quelque continuité ; les passions violentes qui n'ont point été satisfaites ; les travaux de l'esprit trop long-temps occupé du même objet ; les veilles réitérées jusqu'à épuisement ; les fièvres d'une longue durée et dont la crise a été imparfaite, etc.

D'après ce qui a été dit dans les chapitres précédens, on est convaincu que dans le *temps critique*, les femmes ont le sang épais et la circulation difficile, et les viscères du bas-ventre dans un état de plénitude qui gêne leurs fonctions. Si à ces symptômes, on réunit les causes ordinaires de la mélancolie dans les sujets bilieux, on aura les raisons par lesquelles on explique la formation de la maladie qui fait le sujet de ce chapitre.

A la mélancolie succède l'hypocondriacisme, qui est le second degré de celle-là. Il consiste dans la stagnation de l'atrabile dans les premières voies, et particulièrement dans les viscères qui occupent la région épygastrique. L'irritation que cause cette matière, détermine une crispation constante dans le systême nerveux : celui-ci, à son tour, suscite une contraction spasmodique dans les viscères; d'où la concentration de l'atrabile dans la partie supérieure de l'abdomen, faute de pouvoir passer dans les viscères situés plus bas. Ainsi, les femmes mélancoliques éprouvent un gonflement continuel de la région de l'estomac, occasionné par l'abondance d'une matière aériforme qui se dégage des substances en fermentation, et qui

s'accumule au point de causer des douleurs violentes. Ce phénomène est beaucoup plus remarquable chez elles, que chez les hommes affectés de la même maladie, parce que la mobilité de leurs nerfs les expose davantage aux contractions des viscères.

Aux accidens qu'on vient de désigner, se joint un sentiment de pesanteur dans l'estomac, plus fatigant après avoir mangé; une difficulté de respirer, qui se continue pendant tous le temps de la digestion; une sorte d'étouffement avec foiblesse, quelquefois jusqu'à perdre connoissance. Quelques sujets sont attaqués de convulsions; le délire les accompagne très-ordinairement, et c'est toujours un objet triste et inquiétant qui tourmente l'imagination des malades. Quelques femmes s'abandonnent entièrement à la douleur; elles versent des larmes abondantes. Elles paroissent plus tranquilles à la suite de ces accès de désespoir, parce que l'action de pleurer occasionne des secousses vives dans les poumons, et agite particulièrement le diaphragme; secousses dont l'effet se continue sur les viscères du bas-ventre, donne une commotion aux liquides, les fait circuler avec plus de facilité, en les forçant de quitter les organes

dans lesquels ils étoient rassemblés en trop grande abondance.

Il est aisé de concevoir, ainsi que l'observe Swieten, pourquoi cette maladie est fréquente dans les femmes âgées. A l'époque où elles cessent d'être réglées, l'atrabile ne s'écoule plus avec le sang des menstrues; elle reflue dans la masse des liquides qu'elle rend plus visqueux ; elle engorge le système de la veine porte et détermine un empâtement général dans l'abdomen. Tel étoit l'état de la femme de M. P. maître à danser. Elle étoit tourmentée par la crainte des supplices de l'enfer. Elle tenoit à cet égard les propos les plus extravagans. Elle prétendoit avoir fait un vol que l'homme le plus robuste auroit été dans l'impossibilité de commettre. Elle s'accusoit d'avoir enlevé le groupe d'Aria et de Pétus, qu'on voit dans le jardin des Tuileries. Elle avoit le bas-ventre gonflé et sensible au toucher, le foie engorgé, les yeux jaunes, la peau teinte de bile ; elle étoit d'ailleurs d'un tempérament très-bilieux. Elle a été guérie par les remèdes dont je ferai l'énumération à l'article de la curation.

Les accidens que cause l'atrabile ne se bornent pas à ceux que je viens de décrire : elle forme aussi des engorgemens tenaces

dont l'existence a souvent été très prolongée avant qu'on ait pu les reconnoître. Il paroît que c'est à la même humeur que sont dus des squirres très-volumineux qu'on observe quelquefois dans presque tous les sujets d'une même famille, et sur-tout dans ceux du même sexe. J'ai fait cette observation sur toutes les femmes de la famille Barrois, à Langres. Il est essentiel d'observer, ainsi que le pensoit Boerhaave, que ceux-là dégénèrent plus aisément et plus promptement en cancers. Nous avons la preuve de cette assertion, M. Faure et moi, dans l'ouverture du cadavre d'une des personnes que j'ai nommées. Une de ses sœurs étoit morte quelques années auparavant à Dijon, de la même maladie. Il est important d'observer que ni l'une ni l'autre n'avoient été affectées de mélancolie, quoiqu'elles fussent très bilieuses. Il paroît que l'humeur atrabiliaire, en se déposant sur le viscère qu'elle avoit engorgé, débarrassoit la masse des liquides à laquelle son mélange auroit apporté des altérations sensibles, et qu'en s'accumulant ainsi sur une seule partie, tous les autres organes étoient soustraits à son action. Cette conjecture est confirmée par l'examen de ce qui est arrivé à la sœur aînée de ces deux personnes. Elle avoit été triste

pendant très-long-temps : elle devint plus gaie à l'âge de cinquante ans. On s'aperçut que son ventre grossissoit beaucoup, mais inégalement ; l'examen fit reconnoître un engorgement volumineux dans la région ombilicale gauche.

Ce qu'on vient de dire des congestions bilieuses de l'abdomen, est applicable aux maladies de l'utérus, qui dépendent de la même cause. Hyppocrate avoit remarqué que ce viscère étoit affecté par la même humeur, et que dans ce cas, les femmes éprouvoient des douleurs de tête, au sommet et à la région occipitale ; qu'elles avoient des vertiges et des éblouissemens ; qu'elles étoient agitées par un sentiment de crainte et de tristesse ; qu'elles rendoient des urines noirâtres ; qu'une matière de même couleur s'écouloit par la vulve. Rien n'est plus capable d'obstruer l'utérus que la bile visqueuse. Elle s'y fixe d'autant plus aisément, que dans le temps de la cessation des règles, l'épaississement des liquides favorise singulièrement sa stase dans les parties où elle se dépose. la femme de D. . . . . étoit très-bilieuse, ses règles avoient été continuées à un âge assez avancé. Quelques années après leur cessation, elle éprouva des douleurs vives à la région hypogastrique. Elle

Elle rendit par la vulve une matière purulente, fétide, quelquefois sanguinolente; mais plus souvent jaunâtre. La malade ne voulut pas permettre l'examen de la matrice, malgré les instances de sa famille. Les douleurs devinrent plus violentes; elles étoient accompagnées d'une pesanteur fatigante : la fétidité de la matière augmentoit; alors la couleur tenoit plus de celle du sang que de la bile. Je quittai Langres à cette époque. Six mois après mon retour à Paris, Faure m'envoya le procès-verbal de l'ouverture du cadavre. On avoit trouvé une tumeur cancéreuse dans la matrice. Cette tumeur, dans les points qui n'étoient pas suppurés, n'offroit point au toucher la consistance squirreuse : la vîtesse de sa formation et la promptitude de son passage à l'état cancéreux, ne lui avoient pas laissé acquérir la solidité du squirre.

Soit que l'épaississement de la bile puisse se communiquer aux autres fluides, soit qu'il dépende lui-même du défaut de fluidité du sang, il est prouvé, par un grand nombre de faits que j'ai réunis, que les femmes mortes d'obstructions et de cancers à la matrice, ainsi que celles qui ont succombé aux hydropisies gélatineuses du péritoine, des ovaires, etc. avoient presque toutes des concrétions

bilieuses dans la vésicule du fiel ou dans la substance du foie. Je n'ai pas voulu passer sous silence cette observation pratique, parce qu'elle donne des éclaircissemens sur la formation des maladies que je viens de nommer, et dont j'ai traité dans les chapitres précédens. J'avois été frappé de cette réunion de circonstances dans les ouvertures de cadavres. D'après un grand nombre de faits, j'étois persuadé que l'épaississement de la bile avoit beaucoup d'influence sur l'origine des congestions du bas-ventre chez les femmes qui cessoient de voir. Je communiquai ces observations à feu Lorry qui pensa comme moi, qu'on en pouvoit tirer un parti avantageux dans la pratique de la médecine. Il me cita des faits qui lui étoient particuliers, propres à confirmer la doctrine que j'avois établie dans un ouvrage qui n'a point encore été publié.

Les anciens, tels que Paul d'Ægine et Arétœe, ne distinguent que deux états dans la mélancolie ; savoir, la mélancolie proprement dite et l'hypocondriacisme. Cependant la première mérite une attention particulière dès son invasion : elle subsiste quelquefois long-temps, sans aucun signe d'aliénation dans les idées. Il me paroît donc

nécessaire de distinguer la commençante, de la confirmée. On reconnoîtra l'une et l'autre aux caractères suivans : les praticiens n'en ont formé qu'un même tableau pour désigner le même état. Quoi qu'il en soit de leur opinion, la première (la commençante) consiste dans une propension continuelle à s'abandonner au chagrin, qu'aucun motif de tranquillité et de consolation ne peut dissiper. La mélancolie confirmée est toujours accompagnée de délire ; on y remarque une grande aliénation des facultés intellectuelles.

Quoique cette maladie soit particulière aux femmes qui n'ont plus de menstrues, parce qu'elles sont parvenues au temps de leur cessation ; cependant on en rencontre des exemples parmi celles qui sont plus jeunes. J'ai vu, il y a bien des années, place Saint-Michel, une femme de vingt-huit à trente ans, qui en étoit attaquée. Elle étoit d'un tempérament très-bilieux : elle avoit les cheveux très-noirs, la peau brune, la transpiration d'une odeur forte. Ses règles avoient été supprimées : le bas-ventre étoit empâté. On l'avoit exposée infructueusement au supplice du traitement qu'on emploie sans discernement pour les maniaques ou les furieux, sans chercher à connoître la cause de sa

maladie. Cette conduite erronée, trop fréquente dans la pratique de la médecine, tourne toujours au désavantage des malades. Je prescrivis des bains doux, un régime humectant, et une saignée du bras quelques jours avant l'époque où les règles auroient dû reparoître; elles eurent un léger écoulement. Après quelques semaines, je prescrivis un purgatif. Je parvins à dissiper le délire, et je fis enfin disparoître jusqu'au moindre sujet de crainte qui auroit pu causer de l'agitation dans l'esprit de la malade.

La mélancolie est une maladie grave, après la disparition des règles. Elle augmente l'épaississement des liquides, par le mélange de l'atrabile avec eux : elle obstrue tous les couloirs de la bile et les autres organes où cette humeur se dépose : de là, la couleur jaune de la peau; et les taches qu'on y observe et qui prennent quelquefois une teinte noirâtre. Elle gêne la circulation dans les viscères du bas-ventre; d'où leurs obstructions, les squirres et les cancers de ces parties. Si la matière pénètre dans la capacité des grands vaisseaux, elle coagule le sang, forme des concrétions polypeuses dans les troncs principaux et dans les cavités du cœur. Mais quand elle acquiert une acri-

monie marquée, elle ronge le tissu des vases, le parenchyme des poumons, à la manière d'une substance caustique : elle détermine des amas d'un pus ichoreux qui détruit tout ce qu'il touche. Les mêmes phénomènes ont lieu dans l'abdomen et particulièrement dans le foie et la matrice. L'atrabile qui se porte au cerveau enflamme les méninges, occasionne des affections comateuses, mais surtout la manie la plus furieuse. Elle désorganise ce viscère ; d'où l'incurabilité.

Elle agit encore d'une autre manière sur les liquides ; elle altère le sang, le décompose ; cause une sorte de scorbut très-dangereux par la promptitude avec laquelle il détruit le tissu des solides et la difficulté de s'opposer à ses ravages. Si la même humeur épaissit les liquides stagnans dans les viscères du bas-ventre et les membranes qui les enveloppent, elle forme des obstructions en engorgeant les vaisseaux lymphatiques. La sérosité ne se résorbe plus ; elle s'épanche dans le bas-ventre et dans le tissu cellulaire. Si l'on se trompe sur la cause de cette dernière affection, et qu'on s'obstine à évacuer l'eau par le moyen des purgatifs, on dessèche lesmalades dont on accélère le trépas.

A quelque degré que soit parvenue la mé-

lancolie, les personnes qui environnent la malade contribueront beaucoup à sa guérison par les consolations et les conseils nécessaires pour rappeler le calme dans son esprit. Une des causes les plus ordinaires de cette affection est l'amour ; passion funeste quand elle n'a pas pour base une amitié solide. Elle est d'autant plus inévitable chez les ames foibles, qu'elle a sa source dans les besoins de la nature. C'est un sentiment que l'imagination embellit toujours aux dépens de la vérité : il trouble la raison, prête des charmes à la laideur et des attraits au vice. Il impose un joug tyrannique à ceux qui s'abandonnent à ses voluptés insensées : il tourmente ceux qui l'éprouvent dans les jouissances comme dans les desirs. Il rend injuste, en ce qu'il dépouille tous les êtres pour n'embellir que l'objet, quelquefois révoltant, de ses adorations. Il ne laisse souvent à sa suite que le chagrin d'avoir éprouvé des voluptés mensongères, ou d'être devenu le vil esclave d'un être qui ne méritoit que le mépris. Passion que l'homme orgueilleux partage avec les monstres qui errent dans les forêts, et les insectes qui s'agitent dans une fange dégoûtante.

A l'amour succède la jalousie dans le rang

des affections morales : sorte d'aveuglement de l'esprit, qui tire sa source d'une vanité stupide, et qui concentre tout en soi. Si les chagrins que cause l'amour sont quelquefois durables et violens, ils sont mêlés d'une langueur qui y fait trouver une sorte de plaisir ; mais ceux qui naissent de la jalousie sont toujours révoltans ; ils humilient tous l'amour-propre. La femme jalouse n'éprouve que tourmens dans sa vie. Chaque hommage rendu au mérite d'une autre femme est un vol fait à sa vanité ; vol douloureux qui l'irrite, excite constamment sa colère, et lui fait ressentir en même temps le dépit causé par l'abandon, l'injustice et l'humiliation : de l'abandon, parce qu'elle n'étoit pas l'objet des vœux momentanés de celui qu'elle aime ; de l'injustice, parce qu'une autre a reçu les témoignages de respect ou de tendresse qu'elle se croit dus exclusivement ; de l'humiliation enfin, parce que tout hommage rendu à une autre beauté la plonge dans la confusion. Elle est malheureuse par le bonheur qui échappe à ses injustes prétentions, et plus malheureuse encore par la gloire des autres ; sa vie n'est qu'une suite de disgraces et de désolation. Par quel moyen dissiper

la cause des inquiétudes qui l'accablent, si son esprit se refuse à la raison ?

Quel que soit le sujet du chagrin qui occupe l'ame des mélancoliques, il est indispensable de les distraire par quelque amusemens ou des occupations capables de fixer leur attention. On les éloigne des lieux qui leur rappellent le souvenir de leurs inquiétudes. On les dissipe par des voyages. On les ramène à des plaisirs analogues à leurs premiers goûts, pourvu cependant qu'ils soient de nature à donner quelque tranquillité à leur ame. On évite avec soin de leur faire éprouver des contrariétés. C'est en paroissant d'abord adopter leurs idées, qu'on parvient à les diriger vers un but qui leur soit utile. L'aménité et la complaisance sont les grands mobiles à l'aide desquels on peut les amener à ses vues. Ces secours moraux ont souvent rendu la santé aux femmes qui n'étoient affectées que d'une mélancolie commençante.

Willis la combattoit par la saignée. Il prétend qu'elle est toujours nécessaire pour faciliter la circulation du sang, essentiellement languissante chez les mélancoliques. Son conseil n'est salutaire que dans les circonstances dont on va donner les détails :

toutes les fois que les viscères de l'abdomen seront engoués par la surabondance d'un sang épaissi, quand un écoulement habituel des vaisseaux hémorroïdaux supprimé, déterminera la pléthore; dans ces cas et les analogues, la saignée sera utile en dissipant momentanément l'embarras des viscères de l'abdomen. Mais si l'on répétoit trop tôt les évacuations sanguines, ainsi que le conseille Willis, on commettroit une faute grave, parce qu'on donneroit lieu à l'affaissement et à l'atonie à laquelle les malades sont très-disposées.

Le même praticien prescrit l'usage réitéré des purgatifs; ce conseil paroît plus convenable au caractère d'une affection qui a son siége dans les viscères du bas-ventre. Il appuie son sentiment de l'autorité d'Hyppocrate, qui prescrivoit souvent aux mélancoliques les préparations d'ellébore. La méthode de Boerhaave est plus sage; elle a aussi des résultats plus heureux. Dans la maladie commençante, il existe un empâtement général dans les viscères abdominaux, parce que les fluides sont épaissis, parce que la bile ne circule pas facilement, parce que sa sécrétion est lente ou interrompue : il est donc indispensable de di-

viser les fluides avec les décoctions des plantes fondantes et savonneuses. On prescrira aux malades, suivant les vues d'Alexandre de Tralles, des végétaux pour alimens, ou tout au plus les viandes blanches cuites avec les chicorées, la buglose, la bourrache, l'endive, etc. On en fera aussi des bouillons. Le même médecin assure avoir guéri plus de mélancoliques par ce genre de traitement que par les moyens pharmaceutiques. En employant trop fréquemment les purgatifs, on dessèche le sang et les solides, comme l'observe Boerhaave, et l'on rend l'affection plus difficile à guérir. C'est ainsi que les bains doux, le petit lait pur ou mêlé au suc des plantes savonneuses, réussissent assez généralement. Quand on présume que ces médicamens ont opéré une division ou une fonte convenable, on administre les purgatifs anti-phlogistiques. On évite les résineux ; car ils rendent la bile plus âcre ; ils engorgent les veines portes ventrales, par l'irritation qu'ils suscitent dans les viscères. On donne aux malades beaucoup de fruits sucrés ou acidules parvenus à une complète maturité. On les prescrit en conserve ou en confitures, dans les saisons éloignées du temps de leur récolte.

Hyppocrate recommande les alimens les plus froids et les plus humectans, comme les courges, les betteraves, broyées avec la chair des poissons cartilagineux à sang froid. Hoffmann a vu un maniaque guéri par le seul usage des concombres : observation qui confirme la doctrine du médecin grec.

Les eaux minérales gaseuses, acidules, les eaux très-pures, comme celles de Vaugirard, contribuent beaucoup à débarrasser les congestions bilieuses et à donner aux liquides un degré marqué de fluidité. Les eaux apéritives, telles que celles qui contiennent le fer dissout par l'acide carbonique, opèrent aussi un effet salutaire, comme incisives. Quoique la fermentation suscitée par la bile détermine plus ordinairement l'alkalescence que l'acidité, cependant on voit beaucoup de femmes mélancoliques tourmentées d'aigreurs. Dans ce cas on évitera les acides proprement dits. Leur usage occasionneroit une irritation plus marquée dans les viscères.

Je ne crois pas qu'on puisse, comme Swieten le conseille, faire un usage continué des savons : ils opèrent une division trop rapprochée de la décomposition. La mélancolie conduit au scorbut, à l'hydropisie ; l'emploi immodéré des savons accé-

léreroit la naissance de ces affections. Il seroit plus à propos d'user d'eaux minérales alkalines, parce que la substance saline étendue dans un véhicule abondant, agit d'une manière modérée.

Les derniers degrés de la mélancolie, sont l'hypocondriacisme et la manie; mais ces deux états étant plus fréquens parmi les hommes, je ne crois pas devoir insérer ici leur curation, car elle est la même dans les deux sexes.

CHAPITRE XLV.

Des affections dites *nerveuses.*

On comprend sous le nom d'affections nerveuses, une multitude d'accidens très-différens entre eux, et dont les causes ne se ressemblent pas plus que les symptômes auxquels elles donnent naissance. Quelques-unes peuvent être considérées, ainsi que l'observe judicieusement Lorry, comme une espèce de mélancolie. En effet, elles en portent le principal caractère, en ce qu'elles font éprouver à l'esprit une sorte de foiblesse et une crainte dont le sujet n'est pas déterminé d'une manière positive par les malades. En affoi-

blissant ainsi le courage, elles opèrent un grand changement dans les facultés intellectuelles. Par la suite des temps, elles occasionnent souvent un désordre irréparable dans les fonctions des viscères.

Il me semble qu'on les a trop considérées comme dépendantes de la modification nerveuse; c'est-à-dire, qu'on a trop fait remonter leur origine et leur existence à la mauvaise disposition des nerfs seulement. C'est peut-être à la doctrine de Willis qu'il faut attribuer cette erreur. Elle (cette doctrine) est présentée d'une manière si séduisante, qu'il est difficile de ne pas adopter son sentiment, en lisant ce qu'il a écrit sur les maladies convulsives. Je crois, comme lui, qu'il y a des maladies essentiellement nerveuses; mais je suis aussi très-convaincu que la plupart du temps, les spasmes, les mouvemens convulsifs, les doulenrs erratiques passagères, les tiraillemens, les palpitations, les suffocations, etc., ne sont que les symptômes de différentes affections qui ont leur siége dans d'autres parties que les nerfs. Je me propose d'établir les preuves de cette vérité assez solidement, pour détruire le système généralement adopté sur cette question physique.

En considérant quels sont les sujets les plus exposés aux affections nerveuses, on trouve que ceux qui ont la fibre grêle et foible, et par conséquent très-mobile, en sont plus facilement et plus fréquemment attaqués; tandis que les personnes robustes qui ont la fibre ferme, solide et difficile à irriter, n'en éprouvent presque jamais, à moins que leur constitution ne soit altérée. C'est pourquoi les spasmes et les convulsions sont communs chez les enfans, les femmes des villes et les hommes délicats. Quand le nombre des années a donné plus de solidité à la fibre élémentaire, quand les fibres ont acquis plus de consistance par l'addition du principe terreux qui entre dans la composition de toutes les parties organiques, le plus ordinairement les affections nerveuses se dissipent spontanément. De ces deux principes, dont la vérité n'est pas contestée, je conclus qu'il faut rapporter à l'excès de mobilité des substances musculaires, l'origine des affections dont on parle.

Mais comment y a-t-il quelquefois une si grande différence d'action des nerfs sur les organes contractiles, entre divers sujets qu'on peut regarder comme étant originairement d'une constitution à peu près sem-

blable? Pour répondre avec plus de précision à cette question, considérons d'abord quelles sont les personnes qui nous fournissent les exemples de cette variété. Les hommes fatigués par des méditations profondes, nés avec une imagination vive, une grande sensibilité, qui ont des pensées et des mouvemens rapides, etc., contractent aisément des spasmes nerveux. Le contraire a lieu chez ceux qui ont moins d'intelligence, l'ame moins exercée par l'étude et la réflexion, les mouvemens plus lents, et qui sont plus difficilement émus par les objets qui excitent la sensibilité. Pourquoi cette différence, si elle ne dépend pas de l'action diverse du fluide nerveux dans les deux circonstances données? Je m'explique: le mouvement plus accéléré du fluide nerveux chez un individu suffit pour expliquer ce phénomène. La rapidité de ce mouvement suppose à son tour une ténuité plus grande de la part du même fluide: or, cette dernière modification repose sur les bases suivantes. Quand les fibres qui composent les organes irritables sont grêles, elles ont moins de force tonique et d'élasticité, par conséquent, elles donnent une impulsion moins énergique aux liquides. Dans le cas

contraire, les fluides sont mus par une force qui les comprime plus vigoureusement dans leurs vases. Dans la première hypothèse, la sérosité sera abondante, parce que les sueurs et les autres excrétions de la même nature, sont rares dans un sujet foible. Dans la seconde, le sang est plus épais : les molécules qui le composent sont plus unies, plus rapprochées. Ces propositions sont trop évidentes, pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les preuves. Or, il suit de ce qu'on vient de lire, que le fluide nerveux sera plus ténu chez les personnes délicates que chez les hommes robustes; car, ce qui a lieu dans la formation du sang, se passe également dans l'opération qui forme les autres liquides; donc chez les sujets foibles le fluide nerveux parcourra ses canaux avec plus de vîtesse. Comme il est le stimulus qui met en action les parties contractiles, il agira en raison de la célérité de son cours. C'est ce que l'expérience démontre.

D'ailleurs un organe plus souvent exercé par des contractions fréquentes acquiert aussi une mobilité plus marquée. La preuve s'en tire de l'action musculaire chez les personnes qui jouent de quelques instrumens. Après un long exercice, la cause

motrice n'a pas besoin d'un si grand effort pour opérer le même effet. Les premières leçons que reçoit un enfant qui joue du violon, sont très-pénibles par l'effort qu'il fait pour faire succéder rapidement ses doigts sur la touche. Quand les muscles sont habitués à cet effort, le mouvement devient si facile, qu'on croiroit presque que la volonté n'y a plus de part. Ne peut-on pas conclure de cette comparaison qu'une moindre quantité d'esprits animaux suffit pour opérer le même effet, lorsque les organes sont mieux disposés par l'usage ?

On peut comparer les hommes qui ont plus d'intelligence aux enfans dont je viens de parler. Chez ceux-là, le fluide vital parcourt plus souvent et plus rapidement ses canaux : les substances musculaires en reçoivent une impression plus vive ; d'où les contractions plus fortes ; d'où la disposition aux mouvemens spasmodiques, si l'on suppose la circulation des esprits troublée par une cause quelconque. Une affection forte de l'ame, soit qu'elle tire sa source du plaisir, soit qu'elle naisse de la douleur, opérera cet effet. Une crainte vive ressemble à un coup de piston qui lance les esprits avec violence dans toutes les parties ; d'où

leur agitation : de celle-ci les spasmes, les convulsions, etc.

Les esprits animaux sont susceptibles de variétés et d'altérations dans la combinaison de leurs principes. Willis et Hoffmann croient que leur acrimonie est une maladie assez fréquente. Boerhaave pense de même. En effet, si les lois de la circulation sont les mêmes pour tous les fluides, les sécrétions, qui ne sont qu'une circulation particulière dans des viscères diversement configurés, doivent présenter toutes les mêmes modifications. Ainsi la ténuité du fluide vital ne le met point à l'abri des vices de combinaisons dont ses élémens sont susceptibles. On se convaincra de cette vérité en se souvenant de la différence qui existe dans leur action sur divers individus. Les personnes affoiblies qui respirent quelques momens un air chargé d'émanations spiritueuses ou aromatiques, ou qui prennent des liqueurs inflammables, s'aperçoivent promptement d'un accroissement de forces, parce que les esprits sont réparés. Celles qui sont exposées aux émanations méphitiques, éprouvent un affaissement général et une difficulté sensible dans l'action musculaire. Or, on ne peut pas dire que dans

un temps si court, l'irritabilité de la fibre musculaire s'augmente ou décroisse aussi évidemment. C'est donc à la richesse ou à l'appauvrissement momentané des esprits, comme l'a bien observé Pison, qu'il faut rapporter l'origine de ces divers phénomènes.

Si l'union des esprits avec des substances étrangères est si facile on est fondé à croire que leur composition sera très-variée, et que la diversité de ces combinaisons rendra leur action tantôt trop stimulante, tantôt trop foible ; d'où, dans le premier cas, une plus grande tendance aux affections spasmodiques, en supposant que l'irritabilité soit restée égale.

Après avoir parlé des changemens qui surviennent dans la composition du fluide nerveux, et décrit les phénomènes principaux qui en résultent, il nous reste à examiner sommairement comment les impressions faites sur les canaux nerveux occasionnent des maladies dont l'origine est quelquefois si obscure, qu'elle échappe aux recherches des praticiens. Ces affections consistent essentiellement dans un ébranlement communiqué aux canaux nerveux ou dans leur tiraillement. Dans la première classe, je

comprendrai l'effet des substances âcres qui irritent les fibres musculaires, et y déterminent une secousse capable de vibrer les nerfs et, par conséquent, de les agacer. Tels sont les sucs acrimonieux des plantes caustiques, purgatives, émétiques, etc. Je rapporte au même genre les sucs dégénérés qui stasent dans l'estomac, les intestins, les autres viscères, le tissu cellulaire et les membranes. Soumis au mouvement oscillatoire des vaisseaux, ils sont sans cesse transportés d'un lieu à un autre, et par ce changement de lieu, ils propagent l'irritation à de plus grandes surfaces. Le trouble qui en naît dans la circulation des esprits, se communique des nerfs agacés, à ceux qui ont des connexions avec eux; c'est ainsi que l'irritation donne naissance à des accidens qui feroient croire que la cause du mal occupe un siége éloigné du véritable lieu qu'il affecte. C'est par cette raison que chez des femmes *nerveuses*, des liquides acrimonieux renfermés dans l'estomac, déterminent des douleurs violentes à la tête, des mouvemens convulsifs, le délire, des affections comateuses de toute espèce. Des glaires acides dans le ventricule, suffisent pour susciter chez les enfans, ainsi qu'Harri

l'avoit remarqué, des convulsions si violentes, que quelques-uns ont péri dans le paroxisme.

En observant l'orgasme constant qui semble renforcer le ton de la fibre élémentaire, et la tenir dans un état de roideur étranger à la constitution originaire, on en rapporte la cause à l'impression durable que produit le liquide nerveux altéré, sur toutes les parties contractiles avec lesquelles il est en contact. La même chose a lieu, si l'on insinue un corps étranger (une épingle, par exemple,) dans une masse charnue. Quand on l'introduit d'une manière insensible, on n'occasionne pas de douleur, mais on suscite une roideur dans le muscle et une contraction qui, chez quelques sujets, se termine par des crampes ou des agitations convulsives.

Les médecins qui n'ont pas médité la nature des phénomènes dont on parle, se sont évidemment trompés, en pensant que les nerfs sont susceptibles du même ton et de la même tension que ceux qu'on reconnoît dans les organes contractiles. Je conviens que le spasme a lieu dans des parties qui n'ont pas l'apparence extérieure de celles qu'on désigne sous le nom de *muscles*; mais nous n'avons pas une connoissance exacte

sur les bornes que la nature a mises à ces organes; car des parties qui ne présentent point à l'œil des faisceaux charnus, ni la couleur rouge, sont cependant contractiles dans un grand nombre d'animaux; d'ailleurs, dans les sujets foibles de notre espèce, on trouve des parties musculaires qui, comparées aux mêmes organes, chez les hommes forts, n'ont que l'apparence cellulaire ou membraneuse : d'où l'on a droit de penser qu'il existe beaucoup plus de fibres musculaires que l'anatomie ne nous en fait découvrir. Or, c'est uniquement à ces organes que j'attribue la faculté d'avoir une contractilité qui n'existe point dans les autres : c'est dans leur modification seule qu'on peut croire inhérente cette tension générale qu'on a cru remarquer dans les nerfs. De cette fausse doctrine sont issus ces traitemens absurdes et dangereux que quelques personnes emploient dans les maladies qu'elles nomment *nerveuses*.

On ne peut pas se dissimuler une double action dans les phénomènes dont on rend compte : l'une purement mécanique, comme la secousse communiquée aux filets nerveux, par l'ébranlement des parties qui les avoisinent. C'est de la même manière que le

timpan, mu trop fortement par le bruit de la lime, fait passer la commotion qu'il reçoit à tous les nerfs de l'organe de l'ouïe; ceux-ci aux principaux rameaux qui ont des connexions avec la septième paire : d'où les grincemens de dents, le spasme des mâchoires, les convulsions et l'évanouissement chez les femmes délicates. La seconde action tire sa source du mélange des principes acrimonieux qui s'introduisent, comme le pense Hoffmann, par les extrémités des tuyaux nerveux, et qui remontent jusqu'à leur origine. J'ai parlé plus haut des combinaisons qui naissent de ce mélange, et j'ai développé le mécanisme de ses effets. Si l'on doute de la solidité des principes sur lesquels cette doctrine est établie, qu'on consulte l'essai de Méad sur les poisons; on y trouvera tous les éclaircissemens qu'on peut desirer, et le détail des expériences à faire pour confirmer la vérité que j'énonce.

La plupart des femmes qui ont des engorgemens dans les viscères du bas-ventre sont sujettes à des affections nerveuses presque continuelles mais avec des paroxismes renouvellés dans des temps plus ou moins éloignés, avec un différent degré de véhémence. Il n'est pas difficile d'imaginer com-

ment un amas de liquides coagulés dans quelque viscère, occasionne un tiraillement continuel dans les nerfs et les maintient dans un état d'agacement. La distension qu'ils éprouveut suffit, ce me semble, pour leur donner la faculté d'être plus sensibles aux impressions des agens qui les environnent. Si les nerfs destinés à recevoir les ébranlemens les plus foibles, tels que ceux de la lumière et du son, afin de les transmettre au sensorium commun, ne présentent pas à l'examen des replis et des contours dans leur trajet, avant que de se distribuer aux organes sur la surface desquels ils sont épanouis; c'est afin que le fluide qui les parcourt, mis en action par une secousse légère, en comparaison de celle qui est imprimée à celui qui circule dans les autres, conserve plus aisément l'impulsion qu'il a reçue. En effet, s'il étoit contraint à suivre des routes tortueuses, le mouvement donné à ses molécules se perdroit à chaque instant par les chocs multipliés qu'il éprouveroit dans son trajet : il n'arriveroit donc pas promptement au lieu où il doit se rendre, et ne feroit pas connoître à l'ame l'espèce de sensation dont il est (si l'on veut) le ministre. La preuve que la chose se passe

ainsi, et que ce mécanisme est nécessaire, c'est que les sensations du son et de la lumière, pour être distinctes quand elles sont foibles, exigent que les organes qui les reçoivent, soient dans l'état d'une espèce de tension plus considérable que dans les circonstances opposées. Pour distinguer un petit objet qu'on fixe quelque temps, on sent bientôt l'organe se porter en avant, et éprouver une tension fatigante. La même chose a lieu dans l'oreille par la contraction de ses muscles internes et externes. Si l'on prête une attention soutenue à un bruit éloigné, les muscles de la face, l'occipito-frontal, une partie de ceux du larinx, du pharinx, du voile du palais, de la base de la langue même, se contractent sensiblement, pour alonger intérieurement la trompe, et au dehors l'oreille externe.

Le fluide nerveux mu foiblement, mais dans des canaux droits, doit donc transmettre plus facilement les impressions qu'il reçoit des agens extérieurs. Cette tension a lieu dans les parties engorgées; c'est pourquoi les nerfs qui s'y trouvent distribués sont beaucoup plus sensibles que dans l'état sain. On ne disconviendra pas que le foie, chez un homme en bonne santé, ne puisse

être comprimé assez fortement sans douleur : ce qui n'arrive pas quand il y a obstruction. Dans les deux cas, une compression égale donne des résultats très-diférens.

Si nous considérons maintenant l'embarras de la circulation et la gêne continuelle des fonctions exécutées dans les viscères obstrués et ceux qui les avoisinent, nous concevrons facilement pourquoi les nerfs sont dans un agacement qui suscite aisément un trouble général. Ajoutons encore que les organes les plus mobiles et composés d'une grande quantité de faisceaux charnus sont ceux dont l'affection se communique le plus promptement et plus fortement à toute la machine. Les raisons s'en déduisent de ce qui a été dit précédemment sur les substances contractiles.

Les paroxismes nerveux qui surviennent sans cause manifeste et sans émotion de l'ame tirent ordinairement leur source de la gêne momentanée des viscères de la région épigastrique. Ils se manifestent le plus souvent au moment de la digestion. Dans ce temps, l'air dégagé des alimens dilate les organes qui le renferment, les irrite par le tiraillement de leurs fibres, et occasionne des accès de spasmes violens et quelquefois

des mouvemens convulsifs. Le même phénomène a lieu par l'engouement des autres régions abdominales. Le sang des menstrues qui surcharge la matrice à l'approche des règles, détermine des symptômes semblables. L'impression du froid, en refoulant les liquides dans le centre, comme l'excès de chaleur qui leur fait occuper un plus grand espace, sont suivis de phénomènes qu'on peut assimiler à ceux dont on a déjà rendu compte.

L'empire de l'imagination est bien grand sur le systême nerveux. Les grands mouvemens de l'ame suscitent un trouble qui, dans quelques circonstances, interrompt tout à coup les fonctions. La crainte est une des passions qui excite le plus grand désordre dans l'esprit. Les épilepsies dangereuses qui ont lieu dans la jeunesse et que l'âge ni les remèdes n'ont pas affoiblies chez beaucoup de personnes, doivent souvent leur origine à cette affection de l'esprit. Ses différens degrés se reconnoissent par des accidens plus ou moins redoutables : par là on explique la naissance d'une paleur subite, d'un tremblement universel, des convulsions, des syncopes, etc. Willis attribue avec raison ces accidens à l'agitation extrême des

esprits : il croit que leur explosion subite fait contracter toutes les substances irritables; il ajoute que le désordre de leur marche les porte indistinctement dans toutes les parties. Si l'impression communiquée à l'ame est extrême, tous les esprits sont dissipés subitement, et la machine reste dans l'inaction, parce que la contraction est également violente dans tous les muscles; le corps se roidit et reste dans une immobilité parfaite. La fable de Méduse, dans l'antiquité, est une allégorie ingénieuse qui donne une véritable idée de cet état surprenant. Toutes les affections convulsives, qui sont les nuances des deux extrêmes que j'ai indiqués, tirent leur source d'un mouvement de colère, d'impatience, d'une contrainte passagère ou durable, d'une surprise effrayante ou agréable, etc.

La vue trop répétée des symptômes nerveux les fait naître aisément chez les femmes délicates : vérité constatée par l'expérience de tous les siècles, et dont le nôtre a fourni, il y a quelques années, une multitude d'exemples. La vue d'une personne qui souffre, excite une sorte d'inquiétude et d'oppression chez celle qui l'examine, comme les signes d'une joie vive égaient

celle qui en est témoin. Rien n'est plus fatigant que l'aspect de la douleur : il dispose au spasme et trouble la circulation du fluide vital. Ceux qui sont assez instruits pour juger l'effet des mouvemens de l'imagination, reconnoissent très-parfaitement qu'il opère constamment sur le spectateur une action quelconque, dans les parties analogues à celles qui souffrent chez la personne malade. C'est pourquoi le bâillement excite le bâillement, la toux oppresse, et fait naître la toux : chez les femmes foibles, les pleurs de l'une font couler celles des autres. Ces phénomènes sont le résultat d'une imagination agitée, qui ressent en quelque manière tout ce qui se peint en elle, en sorte qu'elle s'identifie à quelques égards avec l'ame qui a reçu la première impression.

Je ne parlerai point dans ce chapitre, des suites de l'inanition des vaisseaux, après des hémorragies considérables, des saignées trop abondantes, des évacuations trop multipliées. Les affections nerveuses qui naissent de ces différentes causes, sont déterminées par le défaut d'énergie dans les fonctions : d'où les stases partielles et l'embarras des organes dans lesquels elles ont lieu; tandis que l'inanition des autres les

met hors d'état d'exercer leurs actions. Je ne répéterai point non plus ce que j'ai dit des suites de la pléthore générale ou particulière à quelques viscères ; de l'hystéricisme ni de la fureur utérine ; parce que j'ai traité assez amplement de ces objets.

Par ce qui vient d'être dit, on présume déjà que je suis fort éloigné de penser qu'un traitement général convienne dans la curation des affections qu'on dit nerveuses. Je crois très-dangereux les traitemens exclusifs adoptés par ces médecins de *mode* que les femmes érigent en savans. Quels désordres n'ont pas causé les bains froids, les élexirs, le fiel de bœuf, le quinquina, les commotions électriques, etc. parce qu'on a usé de tous ces moyens sans discernement.

Quand la maladie dépend de vibratilité de la fibre élémentaire, en augmentant sa force par l'exercice et les toniques, on fait cesser les accidens. Quand les méditations prolongées ont appauvri les esprits, une nourriture saine et légère, la cessation du travail et la dissipation ramènent la santé. Dans tous les cas, il est indispensable de procurer à l'esprit un calme assuré par l'espérance d'une guérison prochaine. Quelquefois il est utile de l'occuper par un plan de curation ex-

traordinaire. Si l'homme est étonné par la considération des moyens qu'on met en usage pour rétablir sa santé, il est bientôt convaincu qu'ils seront efficaces. Tel est le sort de l'être souffrant et foible ! placé entre les monumens de son génie, si ses facultés intellectuelles s'épuisent, il ne raisonne plus la nature des secours qu'on lui propose : plus ils sont étrangers aux connoissances réelles, plus il s'y abandonne aveuglément.

L'ébranlement des nerfs, qui a pour cause la foiblesse des viscères de la digestion, est une maladie qu'on guérit assez communément dans un temps limité. Les préparations de mars, les eaux minérales, les toniques et les amers sont la base du traitement.

Les affections nerveuses reconnoissent aussi pour cause des métastases d'humeurs cutanées ou critiques. La curation du vice radical est indispensable ; on y joint les exutoires, sur-tout lorsqu'il est question de rappeler à la peau des gales rebelles, des dartres, etc. C'est dans ces circonstances qu'on a vu des accidens nerveux qui avoient des paroxismes violens, être dissipés complétement par des vésicatoires.

Les engorgemens des viscères du bas-ventre et particulièrement ceux de la ma-

trice sont une source fréquente de maladies nerveuses. On ne guérit ces dernières qu'en dissipant les obstructions dont le plan de curation se trouve dans ce qui précède. J'ajouterai seulement que le sel marin calcaire est un des meilleurs fondans. Cette substance n'étoit connue des chymistes que par ses propriétés chymiques, lorsque je l'ai mise en usage. Un professeur de chymie s'attribue la priorité de l'emploi de ce sel, dans un ouvrage publié postérieurement à la première édition de celui-ci. Il ne faut pas disputer à un homme qui a l'habitude de s'approprier toutes les découvertes des savans, une méthode aussi facile à imaginer que celle dont je parle. Je consens volontiers qu'il la regarde comme la sienne, et qu'elle serve d'aliment à sa vanité.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Observations générales sur l'état des femmes à la cessation des régles.* Page 1

CHAP. II. *De la pléthore, suite nécessaire de la cessation des menstrues, ou de leur défaut d'écoulement suffisant.* 4

CHAP. III. *De l'irrégularité des menstrues, et des hémorragies.* 22

CHAP. IV. *Des hémorragies avec obstruction de l'utérus.* 28

CHAP. V. *Observations sur la rapidité avec laquelle les obstructions deviennent squirreuses au temps critique, et sur les causes qui les font promptement dégénérer en ulcères cancéreux.* 37

CHAP. VI. *De la diarrhée, des sueurs et des hémorroïdes fluantes.* 45

CHAP. VII. *De l'embarras érotique de l'utérus.* 57

CHAP. VIII. *De la congestion sanguine de*

l'utérus, avec les signes d'une inflammation prochaine. 61
CHAP. IX. *De la cachexie, suite des hémorragies, ou de l'abus des saignées.* 66
CHAP. X. *De l'hydropisie, suite d'hémorragie.* 69
CHAP. XI. *De l'hydropisie, suite d'obstructions.* 73
CHAP. XII. *De l'hydropisie, suite de cachexie.* 74
CHAP. XIII. *De l'hydropisie de la matrice.* 77
CHAP. XIV. *Des affections de la poitrine et de la tête, effet immédiat de la cessation des règles.* 91
CHAP. XV. *De l'obstruction de la matrice en général.* 97
CHAP. XVI. *De l'obstruction de la matrice, causée par les dérangemens des menstrues.* 99
CHAP. XVII. *De l'obstruction de l'utérus formée par la matière laiteuse.* 114
CHAP. XVIII. *De l'induration de la matrice.* 140
CHAP. XIX. *Du squirre de la matrice.* 151
CHAP. XX. *Du sclérôme de la matrice.* 153
CHAP. XXI. *Du polype de la matrice.* 159

CHAP. XXII. *Des pierres de la matrice.* 174

CHAP. XXIII. *Des vers de la matrice.* 182

CHAP. XXIV. *Des hémorroïdes.* 183

CHAP. XXV. *Des hémorroïdes de la matrice.* 193

CHAP. XXVI. *Des verrues de la matrice et du vagin.* 197

CHAP. XXVII. *Des condylômes de la matrice et du vagin.* 200

CHAP. XXVIII. *Des rhagades de l'orifice et du col de la matrice.* 201

CHAP. XXIX. *Du prurit de la matrice et des parties externes de la génération.* 207

CHAP. XXX. *Des ulcères de la matrice.* 213

CHAP. XXXI. *Du cancer de la matrice.* 243

CHAP. XXXII. *Examen anatomique d'une tumeur particulière de l'utérus.* 249

CHAP. XXXIII. *Des maladies des ovaires et des trompes.* 252

CHAP. XXXIV. *De l'inflammation des ovaires.* 253

CHAP. XXXV. *De la suppuration des ovaires.* 268

Chap. XXXVI. *De l'obstruction des ovaires.* 274

Chap. XXXVII. *Du squirre des ovaires.* 277

Chap. XXXVIII. *De l'hydropisie des ovaires.* ibid.

Chap. XXXIX. *De l'extirpation des ovaires.* 290

Chap. XL. *De l'hydropisie des trompes.* 300

Chap. XLI. *Observation sur une tumeur du ligament large.* 305

Chap. XLII. *De l'hydropisie du péritoine.* 307

Chap. XLIII. *Des affections goutteuses et rhumatismales.* 352

Chap. XLIV. *De la mélancolie.* 375

Chap. XLV. *Des affections* dites *nerveuses.* 396

Fin de la Table.